
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



XIXe SIÈCLE

(DEUXIÈME SÉRIE)

LES ŒUVRES

ET

LES HOMMES

J. BARBEY D'AUREVILLY

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIII

SAINT-SIMON [1]

I

Les *Mémoires de Saint-Simon* ont été un véritable évènement en littérature. Tout ce qui a plume s'en est occupé et a tenu à dire son mot, quelquefois très long, sur un ouvrage qui n'a d'analogue ni dans notre langue ni dans aucune autre. Les journaux et les revues se sont renvoyés l'écho de leurs admirations, et l'opinion publique, que ces journaux ne font pas toujours, ils semblent l'avoir faite, cette fois, tant ils ont été d'accord avec elle! L'Académie elle-même, l'Académie qui juge les morts (en France on n'est jugé que

1. *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, collationnés sur le manuscrit original par Chéruel; précédés d'une Notice par Sainte-Beuve (*Pays*, 16 Juillet 1857; 4 Août 1858).

par ses pairs) et qui met au concours la rédaction de leurs épitaphes, est entrée dans la sympathie universelle et a dernièrement couronné un éloge de l'auteur de ces *Mémoires*, dont la gloire doit se mesurer à la grandeur monumentale de son livre. Il n'y a pas jusqu'aux circonstances de leur publicité qui n'aient porté bonheur aux *Mémoires du duc de Saint-Simon* et fait faire coup double à leur renommée.

Fragments d'abord, publiés en 1818, ils donnèrent assez de jouissances inattendues à l'imagination contemporaine pour qu'elle ressentît soudainement l'amour d'un livre qui faisait si largement immerger la vie dans l'histoire, et pour qu'elle désirât ardemment connaître l'ensemble et l'effet intégral de cette vaste *fresque*, comme l'a dit si heureusement Sainte-Beuve, dont quelques groupes lui étaient montrés épars ou mutilés, mais d'une vie et d'une beauté si prodigieuse! Maintenant cette fresque nous apparaîtra tout entière. Chaque volume, qu'on a publié séparément, est un rideau relevé qui permet de mieux apercevoir, dans sa fourmillante perspective, l'immense multitude historique rangée par l'étiquette sur les gradins de l'hémicycle si magnifiquement ordonnancé qu'on appelle le XVIIe siècle. Vu tout d'abord et embrassé d'un seul regard, ce spectacle, unique dans l'histoire, unique par le fait, et unique par l'art qui le reproduit et qui l'éternise, eût certainement arraché à la Critique le tribut d'admiration dû aux

grandes choses et aux grandes œuvres; mais il n'aurait pas valu cette découverte graduée, qui est de la gloire en deux fois, et cette impression sur laquelle on revient pour l'achever, — pour l'approfondir ou l'étendre.

Et, cependant, ne nous y trompons pas! ni le talent, qui est suprême en ces *Mémoires*, qui va jusqu'au génie quand il ne s'agit que de peindre, — mais qui n'y va pas quand il s'agit de juger, — ni le sujet de ce récit, grand, varié, et pour nous, les démocrates du XIXe siècle, déjà merveilleux comme une lointaine épopée, ni les hasards d'une publication qui a aiguisé le goût public et l'a fait attendre avant de le satisfaire, ni même, ce que nous ne comptions pas tout d'abord, la rareté des livres sur le siècle de Louis XIV, — rareté étonnante et qui vient de la peur qu'inspirait Voltaire, lequel l'avait pris pour sa part de lion et faisait trembler d'y toucher les superstitieux de son génie, — ne peuvent suffisamment expliquer l'amour que Saint-Simon, presque inconnu, presque dédaigné au XVIIIe siècle, a trouvé tout à coup parmi nous.

Malgré la hauteur de ses formes, voilà cet homme populaire! Mon Dieu, oui! Saint-Simon, l'aristocrate violent et inflexible, l'homme de la race, de la tradition, de la distinction, de l'étiquette, de la politesse, de ces mille nuances sociales que nous, les déclassés, les pressés de vivre, les locomotives humaines, nous n'avons guères que le temps de mépriser; Saint-Simon

a trouvé des admirateurs là où il les aurait le moins cherchés, s'il avait pu nous deviner, ce qui l'eût tué d'apoplexie. Certes! nous ne sommes pas déjà si fous du talent, quoique nous nous en vantions la gloire étant faite, nous n'aimons pas tant déjà cette distinction plus cruelle à l'orgueil que les distinctions nobiliaires, pour que le talent, le talent seul d'un incomparable écrivain, ou le besoin d'être amusés par une histoire vraie qui ressemble à une fable immense, donnent le mot de cette sympathie qui n'a pas été combattue et à laquelle nous nous sommes livrés sans discuter et sans hésiter. Nous ne sommes pas si hommes que cela, pas si enfants non plus! Il y a donc une autre cause des succès de Saint-Simon que l'enlèvement, par le talent, de l'imagination charmée, ou par l'intérêt d'un récit qu'avant lui personne n'avait su faire encore, et qu'après lui personne n'oserait recommencer.

Cela est triste à dire, mais cela est, et la Critique qui pèse la gloire, parce que c'est une manière de plus de peser l'œuvre dont elle est le prix, ne peut le passer sous silence. Le succès instantané de Saint-Simon au XIXe siècle tient bien moins à des qualités qui le font grand qu'à des défauts qui le rapetissent. Il tient bien moins à la supériorité d'un homme d'un talent trop fier pour plaire au grand nombre, qu'à l'abaissement de sa raison quand il s'abaisse et qu'il se rapproche de nous tous. Si démocrates, en effet,

que nous soyons sortis du ventre de nos mères, les Révolutions, nous avons des passions qui donnent la main à celle de cet aristocrate, et c'est par là qu'il nous entraîne! Si nous n'aimons pas tout ce qu'il aimait, si nous nous soucions assez peu, par exemple, de ses sentiments féodaux, de son duché, de sa pairie, des ducs à brevet ou sans brevet, de l'affaire du *bonnet* qui fut la grande affaire de toute sa vie, — par ce côté, il faut le dire, sérieusement et idéalement grotesque, — si même nous taillons des comédies dans tout cela, des comédies où la dignité de l'homme qui nous amuse à ses propres dépens reste à plat, nous haïssons au moins ce qu'il a haï et il a pour lui tous les préjugés actuels (et ils sont nombreux) contre la personne ou le gouvernement de Louis XIV. Nos raisons d'abaisser ou de diminuer Louis XIV, le Roi absolu, ressemblent plus qu'on ne croit à celles du duc de Saint-Simon; car des aristocrates comme lui sont des démocrates par en haut et entre eux, comme nous sommes, nous, des aristocrates par en bas. Des improvisateurs de progrès, de fulminants ouvriers de révolutions, qui en soixante-six ans en ont dépêché six, ne comprennent pas plus, ne doivent pas plus comprendre que ce frondeur en retard, tombé après coup dans la monarchie de Richelieu, parachevée par Louis XIV, ce rayonnement de l'autorité unitaire qui calme et rassied les nations.

Otez donc des *Mémoires de Saint-Simon* le préjugé

contre Louis XIV et la haine contre madame de Maintenon, plus étonnante que ne le fut Louis XIV, car il est un homme et elle n'est qu'une femme, — à égalité de grandeur la femme doit l'emporter! — et vous verrez si la popularité de ces mémoires ne diminue pas. Ils resteront encore un chef-d'œuvre, car, au fond, ils en sont un, malgré ces deux haines qui furent deux erreurs, mais le prestige du chef-d'œuvre sera tombé. Les connaisseurs seuls en parleront de cette voix qui ne fait pas tapage, comme on parle des chefs-d'œuvre de Mozart, de Raphaël et de Gœthe, mais la fanfare de la gloire, par toutes les trompettes, n'existera plus!

II

Ainsi, deux erreurs et presque deux sottises, voilà, sinon le meilleur, au moins le plus puissant de l'influence des *Mémoires de Saint-Simon* sur nous. Il s'est mépris sur Louis XIV, et tellement mépris qu'on peut dire qu'il ne l'a pas compris, et que, de hauteur avec le siècle qu'il a su peindre, il ne l'a plus été avec son modèle quand il s'est agi de la tête du siècle, de son chef. Pour une raison d'intelligence, et peut-être de

moralité, Saint-Simon a été le plus injuste historien d'un homme et d'un système qui représentent ce que nos individualités déchaînées haïssent naturellement le plus, — le despotisme individuel. Cette personnalité de Louis XIV, odieuse, comme tout ce qui est grand, à tout ce qui est petit, Saint-Simon ne l'a pas pénétrée plus que nous qui la voyons après lui, et qui, malgré les bénéfices et les leçons du temps, ne la comprenons pas davantage. Pour nous, en effet, comme pour Saint-Simon, Louis XIV n'est qu'un despote heureux, une espèce de kalife d'Orient, en Occident. Rien de plus. Nous nous débarrassons de sa grandeur en lui passant autour du cou son fameux mot : « *L'État, c'est moi !* », et nous croyons l'étrangler. Préoccupés de cette personnalité qu'on lui reproche, nous n'entendons pas la Fonction qui parle dans ce mot splendide ; et, quoique mieux placé que nous pour l'entendre, Saint-Simon ne l'a pas entendue.

A toutes les pages de ses mémoires, il se montre l'ennemi de ce gouvernement qu'il appelle le *règne par soi-même* et qui est la seule ressource que les fautes et les malheurs de plusieurs générations laissent à un peuple. Louis XIV inaugura, il est vrai, la cravache à la main, cette royauté personnelle pour laquelle Louis XI et Richelieu avaient combattu contre des aristocraties turbulentes ; mais voilà justement sa gloire ! Nous en étions venus à ce point qu'un tel gouvernement était seul nécessaire et possible, et nous

sommes à ce point-là toujours. La suite des temps l'a bien prouvé. Qu'avons-nous eu depuis Louis XIV, si ce n'est le règne des personnalités fortes, entremêlé d'interrègnes?... Après les désastres du XVI[e] siècle, les fautes politiques de Henri IV et les luttes jusqu'au sang de Richelieu pour les réparer, après l'anarchie des Parlements et de la Fronde qui remuèrent Saint-Simon dans son berceau, Louis XIV soutint au milieu de la France en poudre le poids de l'écroulement universel, et l'arrêta par son prestige personnel... plus d'un siècle! Ce qui resta, sinon de solide, au moins d'adhérent, sous Louis XV, fut son œuvre encore; ce fut son prestige continué. Il fallait que Louis XVI égaré lâchât philosophiquement la clavette révolutionnaire pour que la France de Louis XIV se précipitât... Certes! c'était la vérité, l'État, c'était lui, comme l'État c'était aussi Louis XVI, quand un jour on lui coupa la tête sur la place de la Révolution. Le couperet tombé, il n'y eut plus à la place de l'État qu'une horrible fantasmagorie d'hommes rouges qui s'agitaient sur un fond livide et décomposé, jusqu'au moment où un homme vint apporter l'Ordre en apportant lumière, et dire à son tour, ou, du moins, s'il ne le dit pas, écrire sur toutes les marges de l'histoire que l'État, c'était lui, car il l'avait refait!

Eh bien, c'est cette ère des personnalités fortes ouverte par Louis XIV, mais qui n'est pas fermée, c'est cette réserve de Dieu quand les peuples sont à

bout de malheurs et de fautes et qui est peut-être toute la question des temps modernes dans ce qu'ils ont de passé déjà et ce qui leur reste d'avenir, c'est cette nécessité et cette grandeur qu'il n'est pas permis aux esprits fermes en politique de méconnaître! Saint-Simon ne s'en douta même pas. Il fit de Louis XIV un roi de tapisserie, magnifiquement extérieur et superficiel, mais, sous la casaque bien portée, il ne mit qu'un despote vulgaire, un être médiocre, d'esprit et de cœur. Il ne démêla pas son genre de génie. Il l'accusa de goût pour les subalternes et de jalousie basse contre son frère, Monsieur, l'homme le plus méprisable du royaume et du temps, et il releva le tout par un orgueil à la Nabuchodonosor, qui méritait de paître l'herbe des gazons de Versailles! Peu soucieux, d'ailleurs, de se contredire et de se prendre honteusement dans sa propre inconséquence, Saint-Simon ne craignit pas d'écrire que cet esprit foncièrement médiocre était capable de « se former et de « s'élever... qu'il voulait l'ordre et la règle... qu'il « était né sage, modéré, maître de ses mouvements « et de sa langue, et, *le croira-t-on?* — ajoute-t-il (ce « serait plutôt à nous d'écrire ce mot-là), — qu'il était « bon et juste, ayant assez reçu de Dieu pour être un « bon roi, et *peut-être même un assez grand Roi!* »

Assurément, on ne chancela jamais davantage pour tomber plus à plat du côté où l'on ne voulait pas pencher. Louis XIV qui PEUT-ÊTRE eût été un ASSEZ grand

roi, ressemble à une bouffonnerie. Mais il n'y a que la passion, cette idiote terrible, qui puisse bouffonner ainsi sans s'en apercevoir! On se rappelle, quand on lit cela, le prodigieux regard de Louis XIV, qui tua Fénelon, « le bel esprit chimérique », en se détournant de son inutilité. Ce regard, qui jugeait plus vite que le compas et l'équerre de Le Nôtre que cette fameuse fenêtre de Trianon n'était pas droite, avait-il vu que Saint-Simon, l'ami du duc d'Orléans, — nos amitiés donnent la mesure de nos discernements, — n'était pas non plus parfaitement *droit* d'intelligence? C'était un de ces esprits brillants, mais sans ductilité, contournés, difficiles à aligner, plus chimériques que Fénelon peut-être, quoiqu'il fût très positif dans ses passions et ses sentiments et destiné par sa nature, vis-à-vis de tous les pouvoirs, à une opposition éternelle. Louis XIV, pas plus que Napoléon, pas plus que tous les hommes nés pour le commandement, ne se souciait de ces originalités qui rompent un ensemble et contrecarrent des décisions. Aussi, excepté pour l'ambassade d'Espagne, qui ne fut qu'une chose de représentation et d'étiquette, Louis XIV laissa pour tout le reste le duc de Saint-Simon à l'antichambre, et le duc s'en est souvenu en jugeant le Roi.

Il n'y a que cela, en effet, — un ressentiment sans issue, — qui pouvait troubler à ce point misérable le sens du duc de Saint-Simon sur Louis XIV. Ni ses

velléités féodales, ni ses colères de frondeur rétrospectif, ni ce tempérament d'Alceste qui donne si souvent à Saint-Simon l'air du Misanthrope, mais d'un misanthrope bien autrement colossal que celui de Molière, n'étaient capables de si profondément altérer des facultés qui, après tout, aimaient la grandeur et qui étaient faites pour l'histoire. Dans le secret de cette royale intelligence qui, comme celle de Newton, *pensa toujours à la même chose*, et c'était la gloire et le bien-être de son État, Louis XIV avait pesé Saint-Simon et il avait trouvé qu'il pesait peu. L'orgueil souffrant de celui-ci, de cet esprit qui sentait sa puissance, mais qui, comme tant d'esprits, se méprenait sur elle, a cherché à voiler cette blessure, mais il l'avait au fond du cœur et elle saigne partout dans ses *Mémoires*. Le Roi, d'un esprit assez juste pour ne jamais revenir sur une décision, ne se démentit pas. Une fois seulement, avant cette ambassade d'Espagne, vide d'affaires et d'hommes à manier, on l'avait vu arrêter sa pensée sur Saint-Simon et le désigner au Conseil pour l'ambassade de Rome ; mais ce choix, qui avait étonné tout le monde, et Saint-Simon lui-même, ne fut jamais officiellement confirmé. L'auteur des *Mémoires* en chercha laborieusement la raison avec cet art des inductions et des interprétations qu'il possédait mieux que personne, et qui le rend un historien si séduisant, si éblouissant et si dangereux, et il la trouva, nous dit-il, dans l'opposition et l'influence

de madame de Maintenon, la *vieille fée*, de madame de Maintenon, sa seconde haine, — la seconde raison de la popularité de son livre, et, pour nous, la seconde tache de ces admirables et adorables mémoires. et que nous voudrions effacer.

III

Et quand nous disons la seconde tache, nous nous trompons : il n'y en a qu'une. Cela ne fait pas deux que madame de Maintenon et Louis XIV ! Quand Saint-Simon impute à madame de Maintenon une opposition contre lui, il l'impute aussi à Louis XIV; car madame de Maintenon et Louis XIV, c'est presque la même individualité, androgyne auguste plus merveilleux que celui que rêva Platon, et qu'une fois on vit sur le trône ou du moins bien près à côté. Qui se dit de l'un s'entend de l'autre, tant ils étaient unis ! Jamais, dans les annales de l'histoire et dans celles bien plus variées du cœur humain, on n'avait vu deux êtres si bien faits pour s'appartenir. Madame de Maintenon, c'est Louis XIV encore, c'est Louis XIV dédoublé ! Louis XIV, le Roi du bon sens, l'appelait *sa solidité*; il eût pu l'appeler sa conscience. Cette grande femme

d'État avait peut-être jugé et pénétré Saint-Simon avant Louis XIV, mais, sur ce point comme sur tous les autres, elle ne domina pas le Roi : *elle avait vu comme il devait voir*, elle le devinait... Elle lui parlait sa propre pensée et le Roi se reconnaissait à l'instant. Pour cette raison, Saint-Simon fut pour elle ce qu'il avait été pour Louis XIV. Il l'accusa, l'insulta, la rapetissa bien plus aisément que ce Roi immense, cette grandeur solaire dont il était assez difficile d'éteindre la masse de rayons. Tout incognito a ses dangers pour les femmes. Madame de Maintenon a gardé dans l'histoire un incognito sublime qui la rend très apte à l'insulte, et Saint-Simon n'a pas été chevaleresque. Puisqu'il aime la féodalité et ses symboles, il mérite, quand il s'agit de madame de Maintenon, que la Critique lui casse ses éperons au talon comme on le faisait aux chevaliers qui avaient insulté les femmes. Il ne s'y est pas épargné. Tout ce qu'on peut dire d'une créature méchante, abjecte et dangereuse, il l'a dit de cette femme à la grandeur cachée, qui s'en vient tranquillement vers la Postérité. qui les croit, à travers tant de calomnies. Écoutez-le ! Louis XIV n'était que médiocre, mais elle : « Elle « sentait et pensait en petit. » La première misère de sa vie, — cette sainte misère qui nous lave le cœur avec nos larmes et qui nous le parfume pour toujours lorsque nous l'avons respirée ! — la première misère de sa vie, ose-t-il dire, l'avait *avilie* dans son cœur et

dans son esprit: « Situation radieuse! profonde bas-« sesse! » Et il n'y a pas un seul fait, dans tous les *Mémoires*, qui donne à Saint-Simon, l'Alceste moins l'honnêteté, cette fois, le droit de poser de telles conclusions! Nous ne craignons pas de l'affirmer : Saint-Simon est pour les trois quarts, sinon pour le tout, dans ces sottises atroces et, disons-le! même bêtes, qui se sont fixées sur cette belle tête voilée historique, mais dont le voile de veuve, pieusement gardé, laissera toujours apercevoir la beauté, le caractère et le courage. Il a tordu et retordu, d'une main cruelle, cette couronne d'épines dont elle n'a pas plus senti le poids que celui de l'autre couronne. De toutes ces insultes de Saint-Simon, en les exprimant d'un pouce ferme, il ne sort rien de plus que l'*ambition effrénée* d'une femme qui avait le droit de prétendre à tout et qui, arrivée à sa place par cette loi de gravitation dont le jeu reste toujours innocent de ses actes, s'effaça et vécut avec la simplicité de la plus humble chrétienne, entre son royal époux et Dieu. Ambitieuse! Mais, en fait, elle se convertit avant de tomber dans la misère. Elle implora les bontés de la Reine seule. Elle épousa le cul-de-jatte Scarron, qui ne lui laissa que ses guenilles de poète. Devenue l'institutrice des enfants de madame de Montespan, elle n'eut là aucune lâche faiblesse. Elle fit respecter l'innocence des enfants dont elle était chargée, réfréna les désirs du Roi, l'épousa en secret, n'en parla jamais, ne revendiqua

aucun des privilèges de sa fonction, acheta et sauva des patrimoines de protestants indemnisés, ne répondit point aux calomnies, et, à la mort du Roi, baissa ses coiffes, qu'elle n'avait jamais beaucoup relevées, et s'en alla mourir à Saint-Cyr. Où est l'ambition dans tout cela?...

Voilà pourtant, sans exagération et sans déclamation d'aucune sorte, la femme que Saint-Simon traîne sur la claie de ses *Mémoires* avec un acharnement sans égal. Il est vrai que c'est sur la même claie, devenue splendide, qu'il a étendu le corps rayonnant de Louis XIV! Unis de leur vivant au sommet des grandeurs humaines, unis devant Dieu et par des ressemblances de nature qu'on n'a pas assez remarquées et qu'il serait curieux de faire saillir, Louis XIV et madame de Maintenon seront encore unis dans l'injustice et dans l'injure. Partout ils ont trouvé leur lit nuptial. Ils l'ont trouvé dans ces *Mémoires*, que dans l'intérêt de la vérité il ne faut point appeler terribles car on les croirait redoutables, comme ils le trouvent encore dans l'opinion d'un temps perdu de panthéisme et qui n'a plus la vraie notion de la grandeur individuelle.

Ce n'est pas au XIXe siècle, quand les penseurs à faire mourir de rire de ce siècle fameux cherchent le moyen impossible de se passer de la main de l'homme dans le gouvernement des peuples, qu'on peut apprécier Louis XIV, le plus grand des rois

personnels, un de ces rois qui, à force d'expédients et de génie, dispensent les peuples d'institutions quand il n'y en a plus qui se tiennent debout et qu'on puisse rajuster. Ce n'est pas dans un temps où la hiérarchie de la famille fondée par le Christianisme a été si profondément ébranlée, en attendant qu'on la bouleverse tout à fait, qu'on peut apprécier madame de Maintenon, la plus grande des femmes impersonnelles car elle se compta toujours pour rien. Elle ne fut guères que la femme sans royauté du grand Roi et la servante dévouée et vigilante de sa gloire.

Saint-Simon, le grand peintre d'histoire, avec la magie de son talent, pouvait, s'il n'avait écouté des passions mesquines, montrer au moins le prix de ces deux grandeurs incomprises de notre temps. Il pouvait du moins demander, et, qui sait? peut-être obtenir du respect pour elles. Il ne l'a point fait, et en cela il a failli. L'Histoire et la Critique doivent le dire. Il a failli comme homme dans son devoir moral, mais il a failli aussi dans sa fonction d'observateur comme intelligence. Le soleil est sain à ceux qui peuvent le regarder, et les vrais aigles n'ont pas de ces taies sur les yeux!

IV

Cette édition, nous l'avons dit déjà, a été faite avec un grand soin, une grande surveillance, presque une piété littéraire. Cette étincelante glace de Venise a été essuyée et nous pouvons juger de la limpidité de son cristal, pur à présent de toute maculature. Une table analytique des matières contenues dans ces vingt volumes ferme bien l'ouvrage et en facilite la lecture aux hommes de document et de recherche. Les *Mémoires de Saint-Simon* ont, dans leurs détails et dans l'espace de temps qu'ils embrassent, — *grande spatium ævi*, comme dit Tacite, le Saint-Simon romain,—quelque chose de ce palais de Versailles qu'ils nous font connaître. C'est tout un monde accumulé, c'est un labyrinthe historique dans lequel on pourrait perdre ou chercher son chemin, sans cette table très complète qui en est comme la carte topographique.

Le savant littérateur auquel on la doit (Chéruel) doit nous donner un volume d'annotations sur l'ensemble de ces *Mémoires*, qui devra être très intéressant et très curieux, si ces annotations renferment tout ce que l'étude approfondie d'un homme comme Saint-Simon

peut inspirer à un esprit doué de profondeur ou d'initiative. Ici moins que jamais il n'est permis d'être vulgaire. La discussion des points d'histoire brouillés souvent par cette main passionnée de Saint-Simon qui saccade tout, la grammaire générale sous la grammaire très particulière de cet écrivain si splendidement incorrect, la philologie de l'étiquette, cette langue perdue et qu'il faut retrouver si on veut comprendre tout Saint-Simon, voilà ce qui doit faire des annotations de Chéruel, pour peu qu'il soit digne de son auteur, un livre à part et *sui generis*, quoiqu'il vienne après un autre et à l'occasion d'un autre. Diderot, qui concevait grandement la critique et la plaçait à la hauteur d'une invention, disait fièrement : « Tout livre à examiner n'est qu'un prétexte pour « en faire un. » Mais les Mémoires de Saint-Simon sont mieux qu'un prétexte. Ils sont un motif...

V

C'est surtout de la discussion historique qui est à faire contre Saint-Simon, car il n'est pas de livre plus dangereux que le sien au point de vue de la stricte vérité de l'histoire. Nous l'avons dit, mais il ne faut

pas faire la petite bouche et avoir scrupule de se répéter. Le génie du style, qui n'est qu'un danger de plus, ce génie d'Armide et d'Alcine, et de tous les sorciers et de toutes les fées, qu'on appelle le génie de l'expression, nous forcerait presque au rabâchage. *Delenda est Carthago!* Il s'agit, en effet, de Carthage; il s'agit d'une foi très punique, de la bonne foi de Saint-Simon quand il juge ses contemporains. Dans les temps actuels, nous ne connaissons pas un écrivain qui, en histoire, soit aussi dangereux que Saint-Simon, pas même Michelet, un grand magicien aussi par le coloris et la vie, mais la vie fantastique, la vie transposée.

Positivement et sans exagération, Michelet assassine avec du coloris. Il a, comme Saint-Simon, cette terrible puissance de la couleur qui fait croire à la vérité du mensonge. Mais Michelet n'est qu'un historien à distance. Quand il met la main à l'histoire, ce n'est que pour la raconter. Il n'en a pas été partie vivante. Il n'a pas coudoyé les personnages qu'il nous représente. Il n'a pas enfin cet avantage de pouvoir dire, comme le pigeon, mais avec un fiel inconnu aux pigeons : *J'étais là, telle chose m'advint,* qui fait croire qu'on y est soi-même. Saint-Simon, au contraire, a cet avantage, horrible quand on en abuse, qui foudroie l'incrédulité. Les *Mémoires de Saint-Simon,* tout le temps qu'ils durent, ne sont qu'un sublime pamphlet contre le grand Roi.

Quand le *Louis XIV* de Michelet, dont il a dit hautement, avec une légèreté qui eût compromis un autre... qu'une femme en colère : « Lorsque je lui « aurai arraché sa perruque, on verra ce qui lui res- « tera » ; quand ce *Louis XIV* aura paru, on pourra juger lequel des deux meurtriers, par le talent ou la couleur, aura le mieux accompli son régicide ; mais nous sommes certain à l'avance, que ce sera encore Saint-Simon (1). En effet, tout frondeur qu'il soit, tout misanthrope, tout ambitieux, chagrin, dépité, déplacé, non placé, ce qui est bien pis, tout enragé enfin que soit le duc de Saint-Simon, il traite en grand seigneur qui ne peut s'empêcher d'être sensible au grand cette grandeur abhorrée de Louis XIV qu'il exécute. Il lui témoigne un grave respect, même en le frappant. Il l'immole avec la hache qui n'avilissait pas et dont les têtes orgueilleuses réclamaient le privilège pour tomber sans honte. Le billot est vêtu de velours... Tandis que Michelet, le démocrate, tuera le Louis XIV avec l'insolence des démocrates qui tuent les rois. Mais l'histoire diffère de l'échafaud. Quand on frappe insolemment dans l'histoire les hommes comme Louis XIV, on ne les tue pas. Voilà pourquoi le duc de Saint-Simon sera le plus coupable. Il n'a pas tué tout à fait Louis XIV, mais il l'a mieux frappé.

1. La preuve est faite depuis ce jugement qui reste entier.

VI

On ne saurait donc trop prévenir l'imagination qu'il enlève par un talent de premier ordre, ce duc de Saint-Simon. Ce travail inouï est si grand, et il a tant d'attitude, qu'il fait croire non-seulement, comme nous le disions, à la vérité de la peinture, mais à la plus haute moralité dans le peintre qui, au fond, ne fut point ce grand honnête homme qu'il se pique d'être et qu'il paraît. Il y a comme ailleurs de faux honnêtes gens, en histoire, et leur histoire est même à faire, à ces gens-là. Ce serait un joli livre de critique à écrire pour ceux qui auraient du loisir. Saint-Simon fut un de ces faux honnêtes hommes; Pascal aussi. Saint-Simon a les mœurs extérieures de son temps, qui créa peut-être l'hypocrisie, *cet hommage que le vice rend à la vertu*, mais qui, ayant l'inconvénient, a les avantages, la dignité dans le langage et dans la conduite, la convenance, la gravité. Il fut même un honnête homme comme on ne l'était pas toujours de son temps. Parmi les grands seigneurs d'alors, il se distinguait. Il ne trichait point au jeu et partout il payait ses dettes. Il ne prenait point la femme d'au-

trui. Il n'avait point de scandaleux bâtards, et en cela il n'imitait pas le Roi, son maître. Mais avait-il la probité spéciale, la probité de la fonction qu'il devait avoir, puisqu'il se faisait historien?

La probité d'un historien se compose de l'amour du vrai le plus pur et de la plus scrupuleuse surveillance de soi-même. Or, franchement, il faut bien en convenir, cet homme à la bile incendiée, cet ambitieux et ce glorieux Saint-Simon, qui ne fut rien quand il aspirait à être tout, et qui se retirait de la cour et de l'indifférence de Louis XIV dans la solitude de ses mémoires, son refuge et sa consolation : — *Consolationem afflictorum et refugium peccatorum*, — ne se surveille pas infiniment et ne se préoccupe pas beaucoup de la grande question d'être juste. Ce qui le préoccupe plutôt, ce qui le tient comme un impérieux besoin, c'est de se soulager de cette bile rentrée d'ambitieux qui le dévore *jusqu'aux moelles* (une de ses expressions!) et qu'il va rejeter régulièrement là, tous les jours. Quelle belle et dramatique scène il a oublié de nous écrire, lui qui nous en a écrit de si belles, et cela parce qu'il avait un mal caché, un mal qui l'humiliait, son infirmité secrète! Figurez-vous-le, en effet, cet ambitieux navré, n'ayant que son rang dans ce monde de Versailles où l'on n'était classé que par la faveur du Roi et où l'on mourait, comme Racine, du refus d'un coup d'œil; figurez-vous-le revenant de l'Œil-de-Bœuf et se rejetant à ses mémoires! Il n'en peut plus ; il est brisé de

cette faction éternelle et inutile, montée partout : au lever, au coucher, à la chasse, et où il n'est jamais rien de plus qu'un homme de ce cortège! Il est resté confondu dans la foule éblouissante, rayon dans ces rayons, vulgaire comme un Cordon bleu; il a piétiné tout le jour sur son talon rouge impatienté,— ce talon de feu! Il a la sueur au front, cette sueur de la transpiration qu'il faut boire à Versailles et qu'il peut essuyer ici; il est pâle... Non! il n'est pas pâle! Il est de rage, de sang et de bile tournée, de la couleur — comme il l'a dit lui-même d'un des personnages de ses mémoires — d'une *omelette dans laquelle il y a deux charbons qui flambent*, et demandez-vous s'il peut avoir, ce tigre d'ambition trompée, la disposition sereine du juge, qui est de première nécessité pour l'historien! Il est évident que les mémoires devenaient alors pour lui ce que le poème de l'*Enfer* fut pour Dante, qui, dit-on, y mit ses ennemis. Mais ce que l'on passe à un poète, à un faiseur de fictions, on ne peut pas le passer à un homme dont le métier sublime est de faire de la vérité. Dante peut impunément être injuste. Il a l'âme d'un poète. Nous connaissons ces sensitives violentes! On sait ce que c'est que le poids de l'âme d'un poète! Mais Saint-Simon est historien.

Et ce n'est pas tout encore que l'ambition refoulée pour expliquer les injustices de ces mémoires. Injustices contre Louis XIV d'abord, contre madame de

Maintenon ensuite, contre les confesseurs du Roi quels qu'ils fussent, Le Tellier ou La Chaise, ces premiers ministres de la conscience d'un Roi qui gouvernait avec sa conscience, et contre tant d'autres personnages pour lesquels il avait la haine envieuse de l'ambitieux qui ne réussit pas, de l'ambitieux lié à son échelon et qui aimerait presque mieux en tomber! A l'ambition qui le rendait injuste se joignait un défaut d'esprit, radical en lui et que tout le prestige de sa plume est insuffisant à cacher. Il lui manquait au front cette largeur tranquille à laquelle se reconnaissent les hommes qui ont le droit d'être ambitieux et qui doivent gouverner les peuples, — qui sont faits du moins pour les gouverner! Le sien était puissant, mais il était contracté.

C'était un front d'artiste, un front de bélier d'écrivain qui va faire de ce front une catapulte! Même l'amour du pouvoir chez le duc de Saint-Simon est un rêve d'artiste. Il caressait cette chimère comme toutes les natures d'artiste, qui ont toujours besoin d'avoir quelque chimère à caresser; il aimait même les chimériques. Il avait été de la coterie du duc de Bourgogne, qui en était un, avant d'être au duc d'Orléans, qui en aurait été un autre s'il avait pu être autre chose que les Sept Péchés Capitaux! Il fit toute sa vie — comme on faisait alors — de l'opposition politique, comme n'en font jamais les hommes nés pour le commandement, qui se retirent du pouvoir, en tombent, ou même n'y entrent pas, comme Saint-Simon, mais ne s'abais-

sent pas à tracasser un gouvernement; et comme tous les gens destinés de nature à l'opposition politique, il ne comprit rien aux mérites, nets et positifs, des hommes taillés pour gouverner.

VII

Et le dernier volume des mémoires atteste une dernière fois cette profonde et singulière inintelligence. Il s'y agit, dans ce volume, à peu près de la fin de tout pour Saint-Simon mûri et qui devait être apaisé (car ce qui rend l'ambition turbulente, c'est l'espérance), et aussi pour la monarchie, puisqu'il n'y a plus rien que Louis XV entre les orgies du duc d'Orléans et la place de la Révolution. Au milieu des autres morts qui tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes, le Régent meurt, dans ce volume, précédé par Dubois, ce valet-maître d'un maître-valet. Eh bien, c'était le quart d'heure ou jamais de nous donner sur le ministre de la Régence, sur ce grand méprisé (et peut-être trop méprisé) de l'histoire, autre chose que l'impayable et merveilleuse caricature continue à travers laquelle le malheureux sera vu toujours! Il y avait enfin à prononcer sur l'homme devenu ministre le jugement définitif qu'un homme ayant en soi instinct de

ministre, comme croyait l'avoir Saint-Simon, aurait du moins essayé de prononcer.

Certes! on comprend cette caricature à plus d'un endroit des mémoires, — à tous, si l'on veut, — mais pas là. Partout ailleurs, elle est méritée. Que disions-nous?... ce n'est pas une caricature, c'est l'incroyable vérité! Dubois commence dans de telles bassesses, ce serpent, en rampant dans la fange, emporte tant de fange avec lui, que l'on s'échauffe au mépris de Saint-Simon en regardant cette *fouine*, qui veut se couler au pouvoir par les poulaillers. Aux autres pages des mémoires, on applaudit et l'on ne regrette rien de cette gouaillerie grandiose et comique, infligée par ce grand seigneur, en gaieté de mépris, à un homme moins qu'un homme d'attitude première, mais qui finit par montrer qu'il pouvait s'élever et se tenir en homme sur son piédestal de boue, lorsque la mort — cette épouvantable justicière de Dieu — le renversa dessus pour qu'il ne pût pas en descendre.

Mais ici, en cet endroit suprême de ces *Mémoires* qui finissent, on peut demander à Saint-Simon quelque chose de plus que les invariables cruautés du mépris ; oui! on peut lui demander autre chose, pour l'honneur de la vérité. Le mépris n'a pas le droit d'être aveugle, comme l'amour. Il est tenu à voir clair et à voir tout. Il est des choses qu'il fallait voir et que Saint-Simon n'a pas vues en cet homme bafoué (justement, je le veux bien!), mais que Louis XIV, ce

grand connaisseur en hommes, avait remarqué et même employé. C'est que l'*abbé* Dubois (comme on l'appelait avant qu'il fût prêtre) avait plus de politique véritable dans la tête que n'en eut jamais Saint-Simon.

Laissons pour un moment ses vices, qu'il laissa lui-même quand il fut ministre et cardinal, et demandons-nous s'il n'y a pas quelque chose qu'estimerait le cardinal de Richelieu dans ce petit homme bègue de soixante ans, à la santé en ruine, traînant après lui, a dit un historien : « une réputation telle que l'envie « elle-même n'aurait pu rien y ajouter », et qui, sans être écrasé par la honte de ses premières années, met aux affaires une main assez vaste pour les embrasser et meurt dans le feu du pouvoir saisi, tué par toute sa vie d'avant le pouvoir. Laissons sa capacité scientifique et un esprit qui a beaucoup de rapport, pour la souplesse et le mouvement, et la grâce même, avec l'esprit de Voltaire ; laissons sa vaste littérature et ce qui l'empêcha d'être complètement vil : sa bravoure au feu, ce sens de l'épée qu'il avait tout comme un héros ; ne voyons que l'homme politique, qui dura si peu, et demandons-nous ce qu'il fût devenu, s'il avait duré !

Assurément, cette question valait bien la peine que Saint-Simon se la posât. Il n'y songe même pas. Il va son train, il insulte, il raille, il remet sa langue de tigre au sang de la bête morte ; mais pas un mot qui révèle que son esprit soit un peu plus haut que son mépris et que sa haine.

Cependant Dubois avait *agi*, et il a donné de lui des pressentiments superbes à un philosophe du XVIIIe siècle, à Lémontey, qui ne devait pas l'aimer, cet abbé pour rire devenu sérieusement prêtre, « auquel « — dit Lémontey — il ne manqua que le temps pour « livrer l'autorité civile à l'action des pouvoirs reli- « gieux ». Muet, sourd et aveugle à tout ce qui vient de Dubois, Saint-Simon ne dit pas un mot de cette politique de Louis XIV que Dubois reprit sur la question des Stuarts, lui, le signataire du traité de la triple alliance! Saint-Simon ne remarque point, même pour le blâmer, car il l'aurait blâmé, ce chimérique de chez M. le duc de Bourgogne, que Dubois voulait, comme tous les grands ministres, procéder à l'égalité des contributions directes, et qu'il eut l'idée d'y arriver par un travail de ponts et chaussées resté en projet par sa mort. Il ne rappelle point, enfin, et peut-être ne le sait-il pas, que la santé de Louis XV enfant étant faible, Dubois avait établi un système de gouvernement qui réglait la politique étrangère pour le cas où le roi mourrait, et toute l'administration intérieure pour le cas contraire. Il se contente de s'exclamer sur ces *torrents* précipités de grandeur, de puissance, de richesses démesurées, et il ne craint pas d'ajouter — est-ce aveuglement ou mensonge? — que Dubois était destitué de tout talent pour le porter à une si prodigieuse fortune et pour l'y soutenir!

VIII

Aberration aussi étonnante que le talent même qui la voile! Il ne s'agit plus ici d'un serviteur de ce grand Roi qui le tenait, lui, Saint-Simon, comme non-avenu devant son regard. Il s'agit d'un serviteur de ce duc d'Orléans qu'il aimait, — on ne sait pourquoi, — comme on aime, — mais qu'il n'estimait point, car on sait toujours pourquoi on estime, — et ce serviteur, devenu serviteur de valet qu'il avait. toujours été et ayant enfin l'intelligence de son service, Saint-Simon n'a pas vu que c'était le plus capable de tous ceux qui gouvernaient, comme il écrivait, lui, Saint-Simon, *à la diable*, sous ce diable de duc d'Orléans! Ici, la passion de groupe, de coterie, de parti, et l'opposition politique, ne semblent plus rien dans cette absence de justice ou de sagacité. Ou c'est la plus complète fermeture aux choses du gouvernement, ou c'est du puritanisme raccourci, un sens moral épais qui bouche le cerveau et la vue, et, dans les deux cas, c'est l'homme politique des mémoires qui reste sur la place, mort du coup!

Il y reste, cela ne fait pas doute, mais pour qui

y reste-t-il?... et qui l'y verrait, si la Critique n'avertissait pas?... Quand l'Histoire est faussée par un grand talent, elle est bien faussée, et il est malaisé de la redresser. Elle porte longtemps, sinon toujours, l'empreinte de la main qui l'a luxée. Elle garde ce pli. On dira peut-être : « Dubois vaut-il une réhabilitation? » Mais tout être, coupable sur d'autres chefs, a droit à une réhabilitation sur celui-là où il a été injustement condamné. Comme ministre, il ne mérite plus le mépris. Lémontey, au XVIII[e] siècle, et de notre temps l'auteur de *Ménages et Finances de Voltaire*, qui ne craint pas d'être scandaleux, voilà les seuls hommes à notre connaissance qui aient touché pour ne pas la frapper d'une injure la mémoire du cardinal Dubois. Eh bien, la faute en est à Saint-Simon, et c'est lui qui prendra à sa charge la responsabilité d'une injustice presque universelle! Nous n'apercevons Dubois qu'à travers ses mémoires. Mais est-ce un bien ou un mal, cela? Rappelons-nous un mot magnifique de Chateaubriand : « Les grands « génies doivent peser leurs paroles; elles restent, et « c'est une beauté irréparable. »

MALLET DU PAN [1]

I

L'histoire de la Révolution française est encore à faire. A défaut d'autres preuves qui, certes! ne nous manqueraient pas pour appuyer cette assertion, nous n'en voulons citer qu'une seule. Deux des historiens les plus célèbres de cette Révolution dont tout descend aujourd'hui, — qu'on s'en félicite ou qu'on s'en révolte, — Thiers et Mignet, sont devenus des hommes d'État en vertu même de leurs histoires, et tous deux, Thiers et Mignet, ont été pris au dépourvu par les conséquences de cette Révolution qu'ils croyaient savoir, puisqu'ils l'avaient racontée. C'est qu'au fond, eux,

1. *Mémoires et Correspondance de Mallet Du Pan; Aperçus et vues sur l'avenir de Napoléon et de la France, d'après les quatre premiers mois de Consulat* (*Pays*, 27 Février et 13 Mars 1853).

comme les autres écrivains moins habiles et surtout moins heureux, que l'histoire de la Révolution, entreprise à cette fin, ne poussa point aux affaires, ils ne la savaient réellement pas. Dieu ayant permis aux esprits supérieurs, véritablement faits pour raconter les évènements, d'en pénétrer la logique mystérieuse et d'en pressentir toute la portée, il n'y a pas de meilleure preuve que ceux-là n'entendaient rien à la cause qui n'ont rien compris, sur un retard historique, au dernier terme de l'effet.

Et cela étant, le siècle ayant marché en vain, les historiens ayant manqué à l'histoire, ou plutôt l'histoire ayant été si grande qu'elle a écrasé les historiens, il est nécessaire, pour peu qu'on veuille comprendre quelque chose à ce fait colossal et si troublant de la Révolution française et démêler nettement les origines de l'ère nouvelle dans laquelle nous nous avançons, d'abandonner nos contemporains aveugles, passionnés, débiles, qui n'ont rien vu de ce qu'il fallait voir, et de nous replier vers ceux-là qui, touchés par la magie d'évènements tout-puissants, semblèrent en contracter la toute-puissance dans leur pensée; en d'autres termes, il est nécessaire de rechercher partout où elles sont les opinions de ceux qui vécurent dans la Révolution mais dont la tête était au-dessus d'elle, et de montrer quelles idées elle semait dans ces esprits, élevés, perçants, qui distinguèrent mieux que leur génération tout entière, et nous feront distinguer à

nous, génération qui l'a suivie, ce qui, dans leur temps, était la force même, et dans l'avenir, ce qui devait durer.

Or, de ces esprits, rares à toute époque et même alors où des faits gigantesques pouvaient si bien secouer et féconder l'intelligence, il en est trois qui se sont placés à une hauteur incomparable, et cette hauteur est telle qu'elle a fini par les réunir au regard, malgré tout ce qui les sépare, si bien que, d'où nous sommes, nous n'en pouvons fixer un seul sans les apercevoir tous les trois. Du reste, inégalement célèbres de leur vivant et diversement supérieurs, ils n'ont tous les trois (nouvelle ressemblance) été complétés, mieux connus et plus appréciés, que depuis leur mort et par le fait de publications très récentes. C'est Joseph de Maistre, Mirabeau et Mallet Du Pan; Joseph de Maistre, non plus vu seulement par les angles fiers et escarpés de son génie comme il apparaît dans ses œuvres, mais tel qu'il est, dans les lettres et papiers *intimes* que son noble fils a publiés, et Mirabeau, non plus le Mirabeau de la tribune, de la corruption et de la calomnie, mais le Mirabeau des Mémoires de La Marck, le Mirabeau de la monarchie, du désintéressement, de la vérité; enfin Mallet Du Pan, ce Mallet qui a bien risqué, lui, d'être oublié par l'histoire, et qui l'eût été probablement sans ces Mémoires posthumes et cette Correspondance que nous voulons examiner. Impossible, lorsqu'on les a lus, de n'en pas

comparer les jugements sur la Révolution à ceux qu'en portèrent à leur tour, et presque en même temps, Mirabeau et Joseph de Maistre. Comment ne pas se rappeler involontairement tout ce qui se ressemble? Et puisqu'il s'agit ici de vérité, comment oublier qu'un des signes de la vérité, en toutes choses, c'est l'identité qu'elle engendre dans les esprits? Seulement, avant d'éclairer — comme nous devons le faire — la destinée historique de la Révolution par une triple comparaison des intelligences qui la devinèrent, qu'on nous permette d'insister sur la grandeur et la rigueur d'esprit de celui que l'histoire a failli oublier, et qui, attardé dans la gloire, n'a pas, autour de son modeste nom, l'auréole de Joseph de Maistre et de Mirabeau. « Dieu ne paie pas ses ouvriers tous les samedis », a dit Muratori avec une résignation touchante, en parlant des hommes de génie qui ont beaucoup fait et qui n'ont rien eu. Très respecté et très compté par les hommes politiques de son temps, Mallet Du Pan n'est pas encore traité par le nôtre comme il devrait l'être. Le bruit qu'il a fait s'est perdu dans de plus grands bruits... Ce sera donc justifier la place à laquelle il a droit entre Mirabeau et de Maistre, et, qui sait? comme portée de regard, peut-être au dessus de ces deux grands hommes, que d'appeler tout d'abord l'attention sur ce qui fait le plus d'honneur à ce ferme esprit : les dernières pages qu'il traça avant de mourir. Vivre, en effet, seulement quelques mois après le

Consulat, lui suffit pour prévoir l'avenir de Bonaparte et de la France. La Critique — nous ne l'ignorons pas — qui s'est préoccupée pourtant de ces Mémoires d'un homme de génie politique dévoré si vite par son temps, a été frappée de la peine que l'histoire a parfois à se révéler; mais, si intelligente qu'elle ait été ou si émue, elle n'a point assez signalé, ce nous semble, pour l'éducation de l'opinion, la dernière prévision de Mallet Du Pan, ce magnifique jugement à distance qu'il porta sur le futur empereur, dès qu'il eut vu quelles choses remplirent les premiers mois du Consulat.

Assurément, et dans les circonstances où ils se produisirent, une telle prévision, un tel jugement (et tout à l'heure nous allons en citer les termes), montreraient, fussent-ils seuls, combien profondément Mallet Du Pan connaissait la Révolution. Nous avons, il est vrai, d'autres preuves encore de cette profonde et intime connaissance. Tous les écrits publics de Mallet, et le volume de lettres extrait de sa correspondance, attestent qu'il avait pénétré cet effroyable phénomène politique dans tous les sens où un esprit puissamment juste pouvait l'entamer, et plus tard ce nous sera une merveille de voir à quel point la sonde de ce grand pilote, qui ne conduisait pas, avait inutilement criblé l'Océan, qui n'en gardait trace, autour du vaisseau qui sombrait. Mais, nous le répétons, n'eût-on que le jugement sur le 18 Brumaire et sur Bonaparte,

ce serait assez pour classer Mallet à la tête du très petit nombre d'esprits qui, en Europe, avaient vu jusqu'au fond de ce terrible chaos qui s'appelait la Révolution française, où tout éblouissait et aveuglait, même le sang! Et de fait, celui qui aperçoit, dès les premiers jours et pour ainsi dire dès la première heure, ce qui va donner une satisfaction durable aux besoins d'ordre que le nouvel état de choses avait grandis en les désespérant, n'a-t-il pas, par cela même, touché la Révolution dans ses causes? Que si, de plus, on ajoute à l'acuité de ce regard, qui ne voit si bien en avant que parce qu'il a vu en arrière, l'impartialité d'un esprit plus fort que les préjugés et les sentiments dont la vie de chacun est faite, il surgit alors un de ces hommes souverainement supérieurs qui devinent tout, parce qu'ils sont détachés de tout, si ce n'est de l'observation même. Or, tel fut Mallet. Génevois, calviniste et républicain, personne ne semblait mieux que lui, par ses précédents, son éducation et sa naissance, destiné à épouser aisément les illusions qui égarèrent tant de têtes pleines de talent et de lumières. Eh bien, ces illusions, jamais il ne les partagea! Santé robuste d'intelligence, il opposait toutes les électricités répulsives de sa raison aux contagions d'une époque pestiférée par ses doctrines et qui faussait jusqu'aux éternels instincts de la France. Gœthe a dit quelque part, avec cette froideur des sommets intellectuels qui, comme les sommets de la

nature, sont d'autant plus froids qu'ils s'élèvent : « Le « temps m'a rendu spectateur ». Le temps de Mallet fit de lui un soldat; car, dans ce temps-là, une plume valait une épée, une épée qu'un coup de guillotine cassait! Mais tout actif, tout militant, tout soldat qu'il fût de la vérité et sur la brèche, il avait ce *sang-froid du spectateur* dont Gœthe se vantait au sein de sa vieillesse tranquille. Faisant de la pureté de son caractère une clarté de plus pour son esprit, Mallet n'écoutait que la voix des choses et imposait silence jusqu'à son cœur pour mieux écouter cette voix suprême. Ainsi, par exemple, il avait été tout d'abord — doit-on dire de tels mots en parlant de tels hommes? — l'ennemi de Bonaparte et sa victime. La manière dont il avait jugé la conduite du vainqueur de l'Italie à Venise, avait irrité celui-là que les besoins d'ordre, ces dures nécessités de la vie des peuples, rendirent quelquefois aussi impérieux que ces besoins. A l'injonction réitérée du maître de Venise, devenu menaçant pour la Suisse, Mallet avait été chassé de sa patrie et s'était réfugié en Angleterre. Mais là, dans la double pénurie de l'exil, il ne mit point l'épaisseur de son ressentiment entre son regard et le Bonaparte nouveau qui apparut après Brumaire. Il vit si bien qu'il oublia tout... excepté ce qu'il voyait.

Non qu'il ne fût soumis pourtant aux conditions mobiles, et quelquefois assez chétives, de l'observation humaine. Dissemblable de tant d'esprits de cette

époque perturbatrice, où les rêves se mêlaient ardemment à des réalités qui défiaient les rêves d'être aussi désordonnés qu'elles, il ne jouait pas à la prophétie. Ce n'était pas un somnambule politique, comme la démocratie en a tant produit, — de nos jours encore, — mais un grand historien qui traçait l'histoire de son temps page à page, et qui n'allongeait son regard vers l'avenir que du haut des faits tels qu'ils naissaient chaque jour, les uns assez grands pour qu'on pût, de là, dominer l'horizon ; les autres trop petits, trop changeants, trop peu sûrs, pour qu'on pût, appuyé sur eux, l'embrasser ou même le découvrir. Voilà, selon nous, la raison décisive pour laquelle la Critique, qui doit prendre et montrer la mesure exacte d'un esprit si prudent dans sa prévoyance, doit avoir soin de diviser en deux parties distinctes cette portion des Mémoires de Mallet que nous examinons exclusivement en ce moment. Dans l'une, en effet, on ne trouve guères que l'opinion de tous après Brumaire, que le cri de délivrance jeté par une voix de plus, quand le pouvoir dictatorial, cette pourriture, tomba en miettes au vent seul de la main, vivante et forte, qui prenait l'autorité et qui allait la purifier en la prenant ; tandis que dans l'autre, au contraire, on trouve, après les premiers actes qui suivirent Brumaire, l'opinion d'un homme qui — Mirabeau mort et de Maistre ne devant juger Bonaparte que dix ans plus tard — avait peut-être seul en Europe la tête assez forte pour la con-

cevoir et une âme assez indépendante pour l'exprimer.

Et il devait en être ainsi, du reste. Tant que la puissance organisatrice du Premier Consul n'avait pas simplifié pour tout le monde, en les mettant facilement en pratique, les conditions de l'autorité dans ce monarchique pays de France, la joie qui saisit Mallet Du Pan après le 18 Brumaire devait être moins une espérance de ce qui allait suivre qu'une imprécation libératrice contre ce qui venait de finir. Il voyait là une fin de l'anarchie parlementaire à laquelle ne saura jamais échapper un pays centralisé, surtout quand le parlement n'aura pas de chef. Pour cet homme qui, comme tous les grands esprits inclinait plus d'instinct naturel vers l'autorité que vers la liberté, la mort du Directoire terminait le règne du mal, et quoiqu'il ne crût guères alors qu'à quelques jours de repos, sa faim de repos était si grande qu'il aurait consenti à les devoir même au despotisme.

Écoutez-le plutôt lui-même : « N'est-ce donc rien — « dit-il quand les esprits étonnés ne savaient s'ils « devaient se féliciter ou s'épouvanter davantage — « que d'être préservés, *ne fût-ce que pour une année*, « des ravages d'une faction sous l'empire de laquelle « personne ne dormait tranquille, et de la trouver « chassée des places de l'autorité au moment où cha- « cun tremblait de la voir déborder une seconde fois « avec ses torches, ses assassins, ses taxateurs et ses

« lois agraires, sur toute la surface de la France?
« N'est-ce rien d'avoir vu disparaître avec elle ces
« assemblées exécrables et exécrées où, sous le nom
« de représentants du peuple, de mercenaires par-
« leurs, d'ignorants énergumènes et de lâches com-
« plices des factions les plus criminelles, disposaient
« depuis huit ans du sort de l'Europe et de la France,
« en perpétuant leur pouvoir et la servitude publi-
« que? N'est-ce rien que d'être débarrassé de ces con-
« ciles de la déraison et de l'iniquité, que de voir
« dissoute cette oligarchie tournante de sept cent
« cinquante fabricateurs de décrets oppressifs et
« contradictoires, après un règne dont le souvenir
« restera comme celui de la peste noire et du dé-
« luge? » Et plus loin : « En disposant militairement
« — ajoute-t-il — de ce sénat fondamental et indis-
« soluble, en l'ajournant arbitrairement, en le rédui-
« sant à deux comités secrets, chargés de préparer
« son anéantissement définitif, on *voue à la risée tous*
« *les dogmes de* 89; on flétrit toutes les constitutions
« passées; on ratifie l'opprobre dont tous les hommes
« éclairés les ont couvertes. Le tribunal du 10 No-
« vembre a cassé les arrêts et jeté au feu les *principes*
« *qui fondèrent la république et ses institutions.* » Jusque-là, dans ces pages éloquentes, il n'y a que la joie encore, la joie d'une intelligence et d'une conscience affranchie, mais la longue vue de l'homme d'État reparaît bientôt : « Cette révolution nous semble —

« reprend-il avec plus de calme — aussi *fondamentale* « que le fut celle de 1789. Voici des matériaux tout « neufs, des moyens, des résultats, des architectes et « des temps qui imprimeront à l'avenir un *caractère* « *très dissemblable* de celui des précédentes commo- « tions qui, nonobstant leur variété, replacèrent la « République dans le même cercle. » Très dissemblable, en effet, fut ce caractère ! Par le fait de cette sagacité qui ne l'abandonnait jamais, Mallet serrait déjà de bien près la vérité que l'avenir allait dégager avec un éclat qu'il pressent confusément encore, comme on pressent le soleil à travers la nuée qui le contient mais qu'il embrase :

« Dans la situation actuelle de Bonaparte, — dit-il « avec des accents d'une incroyable puissance, soit « par ce qu'ils expriment, soit par ce qu'ils n'osent « pas exprimer, — on a rarement un but déterminé « et limité. On marche avec les évènements ! Bona- « parte a la tête dans les nues. Sa carrière est un « poème ; son imagination un magasin de romans « héroïques ; son théâtre une arène ouverte à tous « les délires de l'entendement et de l'ambition. *Qui* « *fixerait le point où il s'arrêtera?* Est-il assez maître « de ses sentiments, des choses, du temps et de sa « fortune, pour le fixer lui-même? »

Et c'était là tout ! C'était sur cette interrogation, sur ce grand doute de nature humaine, que Mallet Du Pan s'interrompait et s'arrêtait... N'avait-il pas raison?

Lui, le grand observateur, l'homme inséductible aux évènements mêmes, malgré leur poésie et malgré leur influence, n'avait-il pas raison dans ce doute sans prévention et sans amertume ? .. Il connaissait le roseau pensant que Pascal écrasait avec une goutte d'eau. Il savait qu'il y a de l'aventure dans l'histoire. Et il s'arrêtait ! La grandeur de l'homme, de cet énorme individu nommé Bonaparte, ne lui faisait pas ajouter un pouce de plus à la nature humaine, et, à ce moment, si près de l'évènement de Brumaire, il ne se risquait pas à écrire un mot, une syllabe de plus... Mais quand cette première heure fut passée, quand le premier moment fut devenu un mois, ce mot cruel de despotisme ne reparut plus sous sa plume. Quand il eut reconnu que le pouvoir, c'est-à-dire le Premier Consul, avait trop étanché les besoins et trop apaisé les exigences du pays pour que l'emploi de la force ne fût pas un luxe fou dans les mains investies de celui que tout suppliait de commander; quand il eut également reconnu que ces besoins impérieux et terribles, qui venaient d'être si largement satisfaits, étaient les mêmes (et les royalistes intelligents ne le démentaient pas !) que ceux qui avaient agité le passé et fait déborder en révolution la coupe des mécontentements populaires ; quand, enfin, il eut pu conclure que ces besoins de la veille et du jour devaient être nécessairement ceux du lendemain, il sentit qu'il devenait aussi inutile, pour mettre à la tête des

affaires, de chercher encore un homme nouveau que de reprendre un homme ancien, et que la société rassise de tant d'agitations sans but avait le chef qu'il lui fallait pour être gouvernée, car la société ne demande jamais davantage, alors il changea de langage sans contradiction et sans faiblesse. Il n'eut plus de doute sur Bonaparte. Il ne crut plus à ce qui désoriente parfois l'histoire, à une brillante aventure, à un coup de main sans la tête et les vastes pensées ; et comme autour de lui, parmi tous ces royalistes qui lui demandaient la charité de ses lumières et qui n'en voulaient plus quand il les leur donnait, il n'y avait que des esprits qui croyaient au stupide tour de roue de la fortune : « Ces « pauvres innocents d'émigrés, — disait-il avec l'im « patient dédain d'un homme piqué par les mille « taons de la sottise orgueilleuse et qui les secoue, « — ces pauvres innocents d'émigrés, à qui la « Providence a heureusement laissé l'aveuglement « en compensation de leurs misères, s'étaient ima- « giné que Bonaparte travaillait pour eux et pour « Louis XVIII ! » — « Ils sont de même persuadés « — reprend-il un peu plus bas — que ce règne de « Bonaparte et de son système politique passera « dans vingt-quatre heures... Moi, je vois un pouvoir « immense aux mains *d'un homme qui saura s'en* « *servir* et qui a pour lui le *public* et l'armée. C'est « là un ordre tout nouveau dans la Révolution! » Et encore, dans une lettre datée du 14 Janvier 1800 :

« C'étaient de bien bons imbéciles que cette nuée « d'étourneaux qui avaient la bonté de croire que « Bonaparte travaillait pour Louis XVIII. Il n'y avait « pas un émigré sur cent cinquante qui en doutât, et les « *têtes fortes* comme les autres... La Révolution dure- « rait un siècle que ces pauvres innocents en seraient « encore à l'A B C. » Monarchique autant que les plus purs royalistes, qui prenaient leurs désirs pour des réalités, Mallet du Pan voyait la monarchie où les autres s'obstinaient à ne voir qu'une seule espèce de royauté.

C'est bien pour cela qu'il écrivait, à la date de Février 1800, avec l'imposante certitude qui est le joug que les grands esprits jettent sur le cou des esprits vulgaires : « Bonaparte a vaincu les Chouans autant « par la persuasion que par les armes. Il leur accorde « tout: églises, prêtres, évêques, radiation des émi- « grés qui se trouvaient parmi eux, choix en com- « mun des magistrats locaux, etc., etc. Aussi, tous « les propriétaires se sont rangés de son côté. La sot- « tise des chefs est de n'avoir pas capitulé à temps. « Frotté est pris, je tremble qu'il ne soit exécuté ! » Et revenant un peu plus loin sur la politique de Bonaparte : « Il a su — dit-il — de plus en plus populari- « ser son gouvernement. Il a pris pour cela la véritable « voie : rendre la sécurité à tous les partis. Le refus « brusque et absolu qu'on a fait ici (à Londres) de « négocier avec lui l'a servi à Paris sur les deux toits. »

Quelle immense adhésion n'y a-t-il pas dans la conscience politique de l'homme qui a compris toutes ces choses et qui ajoute froidement, au plus épais des intrigues de son propre parti : « Bonaparte est le *seul* « qui me paraisse entendre la question. Il mène la « barque en pilote qui connaît bien l'océan sur « lequel il navigue. Le gouvernement a la *force et* « *même la confiance* qu'ont bien *peu de gouvernements* « *légitimes*. Les émigrés rentrent en foule et les plus « grands noms ! Dans six mois nous en verrons beau- « coup à la cour du sultan qui protège tous les partis « sans en redouter aucun. » Il ne les y vit pas, car il mourut bien avant les six mois dont il parlait, mais ils y étaient !

Évidemment, quand on relit maintenant ce jugement porté sur Bonaparte en 1800 par un homme d'un parti hostile, on est autorisé, ce semble, à conclure hardiment que, pour cet homme, le gouvernement de Bonaparte était devenu le gouvernement naturel du pays, et qu'en dehors de ce gouvernement il n'y avait que déplacement de la force utile et tranquillité factice. Pas de doute, alors, si on veut réfléchir à ce qu'est la haute main de la logique sur les esprits droits et courageux, que si la mort, qui vint sitôt pour Mallet Du Pan, lui eût laissé le temps de presser plus étroitement sa pensée, il en eût exprimé, en termes plus nets et plus précis, l'avènement de Napoléon Ier ; car son œil mourant put le voir poindre

derrière ces premiers mois de Consulat qui firent l'Empire, moins le nom, puisque, excepté le Code civil et l'Université, administration, finances, culte, justice, tout était parachevé déjà des institutions qui furent l'Empire, quatre ans après. Pas de doute enfin non plus que s'il eût vécu un peu davantage, Mallet, si clairement monarchique avant comme après le 18 Brumaire, Mallet, si frappé des empêchements que le royalisme d'émigration rencontrait de par l'inexorable force d'évènements accumulés depuis plusieurs siècles, n'eût été l'un des premiers à souscrire — douloureusement peut-être, mais avec la loyauté de son caractère et la mâle vigueur de sa raison, — à la nécessité d'une quatrième dynastie.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'unique enseignement qu'on peut tirer de cette portion des Mémoires de Mallet, si féconds en aperçus de toute sorte. Il en est un autre, non moins frappant mais bien plus triste, quand on descend des grandes choses aux petites, de l'histoire à la polémique des partis. Qui ne le sait ? Trop souvent l'homme n'est qu'une bête aux yeux crevés qui tourne en rond, et il est de l'essence des générations décrépites de ruminer longtemps ce qui fut la vaine pâture de leurs pères. Qui l'a oublié à si peu de distance? Ces illusions des généreux Aveugles de l'Émigration, que Mallet Du Pan caractérise avec un sentiment de la réalité qui n'était cruel que parce que ces illusions étaient incompatibles et orgueilleuses,

ne les avons-nous pas retrouvées parmi nous avant le rétablissement de l'Empire? Même fond et même langage sous la Présidence que sous le Consulat, et aussi même inanité! Ces illusions, plus que naïves quand elles parurent à la fin du siècle dernier, que sont-elles, quand elles reparaissent? Et que dirait Mallet Du Pan, encore des hommes qui croyaient trouver leur Monk éternel dans l'héritier de Napoléon, ne comprenant qu'à leur profit, la tradition dont ils parlent sans cesse, ne la comprenant pas plus que leurs pères ne comprirent le génie fondateur de Bonaparte? Quoi qu'il puisse nous en coûter, à nous plus qu'à personne, de le constater et de le reconnaître, cette monotonie dans l'erreur et dans l'illusion est le signe caractéristique de la mort des partis, qui, comme tous les êtres vivants, sont tenus de se renouveler, pour continuer de vivre. Il n'y a que les morts, et les morts devenus momies, qui gardent ainsi leur figure quand le temps a changé la sienne.

Illusion à part, du reste, et quand l'histoire se pillerait elle-même pour se recommencer, à quoi les Monks servent-ils jamais? Nous le disons avec tristesse : ceux qui cherchèrent une espérance dans une page de l'histoire d'Angleterre avaient oublié de tourner les feuillets qui suivent. Les Stuarts restaurés, il n'y eut qu'une révolution de plus en Angleterre, et dans l'histoire, si riche en mépris, un mépris de plus pour l'homme que la reconnais-

sance du parti qui le récompensa n'osa point estimer...

Plus d'une expérience nous a appris que, pour le droit et le courage, il y a des obligations plus grandes que l'effort des hommes, et que ceux-là qui ne sont pas assez forts pour revenir par eux-mêmes ne sont pas assez forts pour rester, après qu'on les a ramenés.

Cela dit, nous espérons qu'on nous pardonnera d'avoir commencé l'examen des Mémoires de Mallet Du Pan par la dernière partie de ces Mémoires.

Avant de caractériser et d'exposer les opinions de cet éminent publiciste sur la Révolution française, nous tenions à justifier l'importance de ses jugements sur cette révolution en montrant comme il avait vu, de si loin, ce qui devait la conclure et la terminer.

II

Dans l'état actuel de la littérature politique, la Correspondance de Mallet Du Pan doit être considérée comme le complément des Mémoires de Mirabeau ; et pour peu qu'on veuille réunir ces deux précieuses publications, on a vraiment concentré, dans une forme supérieure, toute l'opinion du siècle dernier

sur la Révolution française. En rapprochant et en comparant ces deux hommes, Mirabeau et Mallet Du Pan, nous montrerons aisément comment tout ce qui flottait vague et confus dans les cerveaux de leur époque se précisait, s'éclairait et projetait sa lueur au loin, en passant par de tels esprits.

Quant à Joseph de Maistre, le troisième dans ce triumvirat grandiose, nous indiquerons seulement la place qu'il occupe entre les deux autres. Il est moins qu'eux du XVIIIe siècle. Comme sa mère, l'Église catholique qu'il a si vaillamment défendue, Joseph de Maistre est de tous les temps. Isolé, dans son époque, par sa hauteur même, il ne descendit jamais de la cime des idées religieuses pour la juger, et quand il porta un arrêt sur elle, ce fut de là.

Mirabeau et Mallet Du Pan, au contraire, la virent de plus près ; car ils s'y mêlèrent. Ils avaient le front, la main et le cœur au plus épais des choses d'un temps qui ressemblait à une bataille, et ni l'un ni l'autre n'en furent troublés dans leur intelligence et dans leur regard. Tous deux ils démêlèrent ce qui agitait ce chaos, ce qui devait rester et se tenir debout après cet épouvantable tourbillon de la Révolution française. Dans l'un comme dans l'autre, dans Mallet comme dans Mirabeau, ce qui vit, ce qui respire, ce qui pense, ce qui voit, c'est l'instinct monarchique. Éternel comme la société française, cet instinct n'en était pas moins profond au XVIIIe siècle,

quoiqu'il fût englouti sous les sophismes d'une philosophie qui ne produisait rien de réel que la dépravation des intelligences. Mirabeau, comme Mallet Du Pan,— plus même que Mallet,— eut cet instinct dans de magnifiques proportions, et ce fut sa force! En dehors de ces vastes aptitudes à la vie pratique de la politique et du génie qui éclate à chaque page révélatrice de ce grand homme d'État, mort avant la fin de son œuvre, ce qui domine tout dans ses Mémoires c'est la grandeur des traits et l'énergie des tons avec lesquels Mirabeau caractérise (qu'on nous passe le mot!) le *monarchisme* de la France de son temps; car si la vieille forme monarchique se brisait, l'esprit qui l'avait animée subsistait toujours. Comme tous les hommes faits pour gouverner une nation, il sentait en lui l'esprit qui était en elle... Certes! rien n'est grand parmi les choses humaines comme la sublime confiance avec laquelle il ne cessa d'en appeler à l'opinion publique quand la royauté fut en péril, et en même temps rien n'est amer comme l'inutilité des efforts de cet homme tout-puissant qui ne put, malgré toute sa force, entraîner Louis XVI à son salut.

Mais ne pas réussir, sentir son génie et sa volonté vaincus par la bêtise et par la faiblesse, ces deux inerties qui viennent à bout de toutes les activités, ne prouve rien, sinon que pour l'enseignement et le pathétique de l'histoire il faut parfois que l'homme soit dévoré par les circonstances comme Laocoon par

ses serpents. Mirabeau, à qui Louis XVI chicanait si misérablement sa confiance, vécut à la peine et mourut avant d'échouer. Il avait appelé Pitt le *ministre des préparatifs*, avec une dérision provocante. Il ne fut, lui non plus, que le ministre des préparatifs; mais, plus malheureux que Pitt, il fut le ministre des préparatifs inutiles. Sa gloire est moins dans son action que dans son jugement sur les besoins monarchiques de la France nouvelle. Dans ce jugement, il faut bien le dire, la sûreté et la prévision égalent le foudroyement du coup-d'œil. Mirabeau ne se borne pas à affirmer que la France est monarchique; il montre pourquoi et comment elle l'est, en déterminant la base qu'il importe de donner à cette monarchie nécessaire : « Que doit-on entendre par les bases « d'une Constitution? — disait-il dans une de ses « notes pour la cour. — Je réponds : *la Royauté héré-« ditaire dans la dynastie des Bourbons*, un Corps « législatif périodiquement élu et permanent borné « dans ses fonctions à la confection de la loi, *l'unité « et la très grande latitude du pouvoir exécutif suprême « dans tout ce qui tient à l'administration du Royaume*, « l'exécution des lois à la direction de la force « publique, l'attribution exclusive de l'impôt au « Corps législatif, une nouvelle division du royaume, « la justice gratuite, la liberté de la presse, la res-« ponsabilité des ministres, la vente des biens du « domaine et du clergé, l'établissement d'une liste

« civile, et plus de distinction d'ordre, plus de privi-
« lèges ni d'exemptions pécuniaires, plus de féodalité
« ni de parlements, plus de corps de noblesse ni de
« clergé, plus de pays d'État ni de corps de province,
« voilà ce que j'entends par les bases d'une Constitu-
« tion. » Et il ajoutait un peu plus loin : « Ces bases
« ne limitent le pouvoir que pour le rendre plus fort.
Elles se concilient parfaitement avec le gouverne-
« ment monarchique. »

Assurément, Mirabeau n'était pas sans voir la République qui grandissait dans un lointain plus facile, chaque jour, à mesurer. Mais il la voyait comme la fille de l'ignorance politique des hommes de son temps, comme la cause d'une série de troubles, — mais de troubles qui devaient passer. Il la voyait sortir de l'esprit présomptueux, turbulent, égaré des villes, et il apercevait, il devinait son ennemi le plus redoutable dans l'esprit simple, conservateur et fidèle des campagnes. Il demandait à la même force, qui, à partir de dix ans plus tard, devait ressusciter tant de fois la monarchie, d'empêcher cette république de naître. On peut presque dire que Mirabeau, entraîné, comme tout esprit juste et de longue haleine, dans le sens de la logique des faits, voyait ou prévoyait les acclamations et les votes populaires des paysans qui ont relevé la monarchie en France par six élections napoléoniennes (1). Seulement, et quoi qu'il en puisse

1. 1802, 1804, 1815, 1850 (10 Décembre), 1851, 1852.

être d'une telle *seconde vue* historique, ce qui demeure incontestable, c'est que les six élections napoléoniennes ont montré suffisamment combien Mirabeau avait raison quand il croyait la France monarchique, et monarchique malgré les villes, par les campagnes, par le sang le plus pur et comme par le sol du pays.

On ne saurait trop le répéter, cette certitude ancrée dans ce formidable cerveau, que la France était monarchique par l'instinct et par la destinée, cette certitude de l'homme d'État au moment où les factions cernaient le tribun et s'imaginaient le posséder, est le plus grand mérite de Mirabeau. Tout tremblait dans les intelligences, tout ployait autour de lui sous l'ouragan des idées fausses, et il ne douta pas une minute de la puissance de l'opinion de son temps telle que plus tard elle devait vaincre. C'est là ce qu'on ne peut trop admirer. Mais est-ce là tout? et pourquoi faut-il qu'on cherche en vain, dans ces pages qui sont des découvertes et qui nous montrent le vrai Mirabeau. tiré et lavé des fanges que la calomnie avait fait couler sur lui, oui! pourquoi faut-il chercher vainement la critique d'une époque qui méritait pourtant autre chose que des éloges? le sens historique, impartial et sévère, qui ne fait grâce de rien à la vérité? Qui sait? peut-être était-il dans la nature de cette forte tête de n'aimer à regarder que la force, et naturellement détournait-elle ses fiers regards du spectacle de la faiblesse; peut-être sa foi en l'opinion allait-elle jusqu'à

l'ivresse de la confiance... Toujours est-il que lui, ce Mirabeau, qui embrasse si largement et sait étreindre les grands côtés de son époque, laisse inaperçus les petits. Et qu'on ne s'y trompe pas! lorsque nous disons les petits, nous pensons au temps et à la durée, et non à l'énormité des excès qui allaient tout à l'heure en sortir.

Il serait ingrat de l'oublier. C'est à ce point de vue que les Mémoires de Mallet Du Pan s'ajoutent aux Mémoires de Mirabeau, publiés par La Marck, aussi heureusement pour l'histoire qu'utilement pour la politique, alors qu'il importe tant de juger les partis avec leur passé. En effet, on trouve dans les œuvres du publiciste génevois la critique, éternellement absente dans Mirabeau, de cette époque révolutionnaire, qu'il appelait, comme il la voyait : régénératrice. La seule exception qu'on puisse noter, à cet égard, concerne Lafayette. Chose digne de remarque que cet homme douteux, qui n'a jamais fait le moindre bien quand il pouvait en faire un si grand, soit qu'il ait manqué d'énergie, soit qu'il ait manqué de vertu, ait fatigué cette indulgence que Mirabeau étend sur tous ses contemporains et qu'il exagère! Puissant, espérant, croyant à sa force, Mirabeau avait la magnanimité des êtres forts, cette bonté qui penche vers l'optimisme. Excepté de ce Lafayette, qu'il méprisait, il détourna de tous sa griffe redoutable. On peut expliquer cette indulgence, mais comment ne pas s'en

étonner? Comment ne pas croire qu'ici la sagacité du grand homme lui faisait défaut?... La France était scindée en deux opinions qui étaient déjà deux camps, et deux camps en armes. Que disons-nous? il y avait — même dans le camp de Mirabeau — des métaphysiciens, des humanitaires, des philosophes, qui empêchaient de voir la France en lui substituant je ne sais quelle humanité! Eh bien, qui le croirait? Mirabeau n'avait ni blâme, ni conseil, pour ces malheureux auxiliaires, lesquels, sans sa mort, allaient lui devenir des obstacles au gouvernement de cette opinion publique qu'il était fait pour gouverner. Mallet a comme réparé, lui, cet oubli d'une grande pensée. Dans son appréciation si vive et si pittoresque des présomptueux Quinze-Vingts de l'ancien régime et des philosophes qui parlaient de l'humanité quand il s'agissait de la France, Mallet nous fait merveilleusement la comédie de cette tragique époque Tous ces ridicules défilent sous sa main qui les fouette. Où Mirabeau a passé outre avec sa préoccupation impétueuse, Mallet Du Pan s'arrête et stigmatise; et, comme nous l'avons déjà vu, c'est peut-être la meilleure partie de ses œuvres que ces accablantes ironies versées sur la tête de ceux-là qui se prétendaient forts au nom de la France, et qui cependant cachaient leur pensée dans de secrètes intrigues ou n'osaient la proclamer que par-delà les frontières, comme si ceux qui se cachent étaient jamais forts!

Ainsi, Mirabeau et Mallet Du Pan ont eu, chacun, leur genre de coup-d'œil et se sont partagé cet empire du regard qui fait la prescience politique. L'un — et c'est le plus grand des deux — a constaté avec une maîtresse certitude l'irrésistible pente de la France nouvelle comme de la France ancienne vers la monarchie, cet instinct qui allait éclater avec le siècle dans les votes du peuple dès que le peuple pourrait voter dans le calme et l'indépendance. L'autre n'a pas moins clairement signalé, et avant tout le monde, ce triste côté de notre histoire qui, pour notre honte, après tant d'années de querelles, n'est pas encore mis à l'abri de nos vaines disputes, cette obstination presque folle de quelques uns à faire de chaque déception une espérance et à lier le sort de la France, non à la monarchie, mais uniquement à la dynastie des Bourbons! Avec sa critique incisive des émigrés et des philosophes, Mallet Du Pan nous a donné comme l'inventaire des faiblesses du XVIII[e] siècle; avec sa divination d'une monarchie nouvelle, instituée pour répondre à l'éternel vœu de la France, Mirabeau a touché le secret de l'avenir et pressenti ce monarchisme qui devait se personnifier, le siècle suivant, dans une autre race.— On dirait Mallet Du Pan fait pour caractériser la mort et pour fermer un tombeau; Mirabeau, au contraire, est un précurseur, et c'est un berceau qu'il nous ouvre, — le berceau d'une monarchie dont nous avons vu la prodigieuse jeunesse.

Certes! quelque éloigné que fût Joseph de Maistre des bas-fonds orageux du XVIIIe siècle par le courant de sa pensée, — ce limpide courant qui remontait vers le ciel, — ce serait pourtant omettre une des manifestations de l'opinion d'une époque dans ce qui la sépare des accidents et des préjugés contemporains, que de ne pas rapprocher les écrits de l'illustre écrivain catholique des Mémoires de Mallet Du Pan et de Mirabeau.

Et c'est ici la place, en effet, puisque Joseph de Maistre a repris, après Mallet Du Pan, la critique des métaphysiciens humanitaires, des encyclopédistes, des philosophes. Comme Mallet, il ne croyait pas plus à la durée de la Révolution qu'aux chimères impies de la philosophie. C'était l'homme de la tradition, de l'histoire et du dogme... Mais est-il besoin d'insister? Quel esprit, ami ou ennemi, après avoir lu ses ouvrages, n'en garde pas le coup et n'en reste pas tout vibrant?... Dans cette critique mémorable d'une philosophie qui mérite d'inépuisables mépris, le véritable honneur de Mallet est d'avoir précédé de Maistre; car, il faut bien le reconnaître, dès que de Maistre eut touché, à son tour, le sujet dont Mallet avait compris l'importance, il s'éleva à une hauteur de généralisation où lui seul pouvait se soutenir. Nous ne craignons pas de l'affirmer : sous cette plume extraordinaire, la critique des doctrines humanitaires, des *droits de l'homme*, des constitu-

tions, en dehors de la tradition et des instincts des peuples, doit se placer hardiment à la suite des huit livres de la *Politique* d'Aristote, comme un neuvième qui n'est pas inférieur à ses prédécesseurs immortels! Seulement, c'est précisément en raison de cette généralisation supérieure que de Maistre reste inaccessible aux esprits qui ne peuvent monter. Les rares penseurs de son espèce servent à coordonner l'histoire, mais leur force abstraite n'épaule pas les hommes qui travaillent à diriger ou à gouverner les réalités de leur temps.

Ainsi, — pour se résumer et compter les faits contradictoires qui forment le faisceau du XVIII[e] siècle et qui sont cachés les uns par les autres quand on ne les dénombre pas, — ainsi: éternel instinct monarchique de l'opinion; égarement qui tenait du vertige vers les doctrines philosophiques, mais égarement impuissant à créer un pouvoir quelconque et à le maintenir, par conséquent passager; impuissance radicale et honteuse des hommes de l'ancien régime, rendue plus saisissante encore par l'omnipotence de la société moderne, qui n'a même pas besoin de comprendre sa force pour être invincible; — tout se retrouve réuni de la fin du XVIII[e] siècle dans les Mémoires de Mallet Du Pan et de Mirabeau, principalement quand on les lit au flambeau de Joseph de Maistre. Avec ces trois hommes, on tient l'époque tout entière. On a dans la main ce faisceau du siècle dont nous parlions plus

loin. On peut le délier ou le tordre, il est là avec tout ce qu'il fut. Mais ce qu'on ne peut pas, ce qui est interdit à la logique la plus audacieuse, c'est de demander à cet esprit public du XVIII[e] siècle tel qu'il subsiste en rayons brisés dans Mallet Du Pan, Mirabeau et Joseph de Maistre, la foi politique du XIX[e], car il ne la renferme pas !

Et de fait, dans une société vigoureusement organisée et que le passé prépare à vivre, — non à mourir, — il n'y a point d'évènement, si grand, si colossal qu'il puisse être, qu'on ait le droit d'affirmer comme cause avant de l'avoir montré comme effet. Or, c'est là le défaut commun à Mallet Du Pan et à Mirabeau (les seuls qui soient en question ici, puisque cet aigle isolé de J. de Maistre n'abaissa son vol jamais assez pour toucher à son époque autrement que par le regard), c'est le reproche commun à faire à ces deux hommes, de ne rechercher ni l'un ni l'autre dans le passé de notre histoire la cause de l'opinion de leur temps. En cela, tous les deux, ils ont diminué leur puissance. D'un côté, Mallet n'a pas généralisé assez sa critique pour la convertir en une démonstration que les Bourbons pussent accepter, eux qui avaient autre chose à faire qu'à se révolter contre leur époque ou à s'en plaindre, mais qui avaient à la gouverner !! Et, d'un autre côté, de combien de forces ne s'est pas privé Mirabeau pour écraser ses adversaires et trancher net ses tiraillements

avec la cour, en ne prouvant pas à Louis XVI — à ce Roi qui ne demandait qu'à comprendre — que les hommes de l'ancien régime, qui se donnaient légitimement pour la société française puisqu'on les rencontrait, comme guides et comme chefs, à chaque page de son histoire, n'y brillaient en réalité, depuis deux siècles, que par leurs fautes!

En étudiant plus profondément l'histoire de France, Mirabeau eût mieux introduit dans l'esprit des autres ce qui entrait si naturellement dans le sien par la vaste ouverture de son génie, c'est-à-dire cette incontestable vérité : que la France, ayant toujours diminué le système de l'égalité politique, ne pouvait séparer son triomphe du maintien ou plutôt de l'accroissement de la monarchie! Les pages de l'histoire à la main, Mirabeau aurait fait voir à Louis XVI que le peuple n'avait retiré — et encore avec combien d'hésitations! — la confiance absolue à la royauté que depuis le temps, si éloigné déjà, où, après Richelieu, il avait cessé de voir la royauté grandissant de la diminution de ces inégalités féodales ou nobiliaires qui pesaient d'autant plus sur lui que sa foi DANS LE ROI les lui faisait regarder, chaque jour, comme plus inutiles. Mirabeau aurait dit — et dit en vainqueur — que la force de la royauté ne pouvait être avec la féodalité qu'elle avait vaincue, mais qu'elle était avec le peuple qui l'avait aidée à vaincre et pour l'affranchissement duquel elle avait vaincu. Il aurait montré

ce que le terrible Louis XI avait épargné de besogne au doux Louis XVI. Lui, Mirabeau, qui dit quelque part, en parlant de ses propres idées: « Voilà un problème « qui n'aurait pas déplu à Richelieu », il eût apprivoisé Louis XVI à la gloire de ce grand ministre et lui eût démontré qu'en 1789 on pouvait être de l'opinion de cette hache, sans la hache... Enfin, Mallet Du Pan, à son tour, eût cessé de s'étonner que, pendant dix ans, les mêmes erreurs s'attachassent aux partisans de la maison de Bourbon, — en dehors comme en dedans des frontières, — comme si ces hommes eussent été la propriété de ces illusions! La durée des abus et le nombre de fautes à réparer lui eussent expliqué, sans nul doute, cet entêtement incorrigible qui, des hommes de son temps, a passé dans les hommes du nôtre, et cette permanence dans l'erreur qui impatientait sa connaissance de la nature humaine et qui n'eût pas dû l'étonner.

Malheureusement, les temps où vécurent Mirabeau et Mallet Du Pan, et qui nous précèdent, semblent s'être, encore inutilement pour nous, ajoutés à l'histoire. Ceux-là qui discutent de notre temps, de sa force et de ses droits, ne cherchent point à se placer dans le passé plus profondément que les grands esprits inattentifs auxquels manqua moins, en 1789, la pénétration du regard, que l'étendue de l'horizon.

Et pourquoi ne pas le rappeler? En des jours récents de polémique sur les principes de 89, Granier

de Cassagnac, dans des articles fort remarquables d'ailleurs, a prétendu que la cause de la Révolution française n'était pas dans la philosophie du XVIIIe siècle. Si Granier de Cassagnac n'entendait que la cause directe, immédiate et absolue, nous n'aurions rien à objecter ; mais s'il va plus loin, s'il entend que les doctrines philosophiques du XVIIIe siècle sorties des doctrines religieuses de Luther n'ont pas été une des causes éloignées de la Révolution française, à coup sûr il se trompe, et comme on se trompera toujours, quelque talent qu'on ait, quand on ne reste pas fidèle à l'histoire et les yeux sur elle. Avant Granier de Cassagnac, Mallet Du Pan était allé plus loin que lui. Le publiciste génevois avait soutenu que les doctrines encyclopédiques, humanitaires, etc., non-seulement n'avaient point été la cause de la Révolution, mais encore avaient été le meilleur empêchement que les hommes qu'elles exaltaient eussent trouvé à leurs plans de gouvernement. Il les avait connus, ces hommes, il les avait pratiqués, il avait vu ce que la philosophie avait noué ou gauchi en ces belles intelligences, même en cette grande qui avait pour nom Mirabeau. Mallet n'oublie pas, comme Granier de Cassagnac l'oublie, l'action que la philosophie exerçait nécessairement sur les conséquences du nouveau mouvement social, et par cela seul que les hommes assez mâles, peut-être, pour féconder la Révolution, étaient asservis à cette philosophie qui tuait, mais qui

ne créait pas. Mais que Mallet Du Pan ou Granier de Cassagnac nient, chacun de son côté, le danger ou l'impuissance pratique de l'idéologie, ni l'un ni l'autre ne songent à isoler, en la tirant des profondeurs du passé, la Révolution française de la métaphysique du XVIIIe siècle. Tous les deux aiment à la faire sortir d'un accident. Mallet voit l'origine de nos troubles dans la convocation des États généraux, c'est-à-dire dans ce qu'il appelle « un déplacement « de pouvoir », mais il ne se demande pas — et c'est toute la question politique — si le Pouvoir doit s'entêter à garder sa place quand elle n'est plus solide, quand, pour une raison d'un ascendant irrésistible et indéclinable, sous peine de pétrification de l'esprit, l'antique base du pouvoir est sur le point de se dissoudre. Granier de Cassagnac donne pour cause de toutes les perturbations de dix années de sang et d'effroi, l'impatiente bonté de Louis XVI et son désir de tout améliorer. Mais, la main sur la conscience de l'histoire, est-il certain que ce soit là l'origine véritable de la Révolution française?... L'épouvantable phénomène peut-il se contracter et se réduire à n'être que cela ? Et pourquoi donc Granier de Cassagnac ne se demande-t-il pas si les quelques réformes qu'il signale comme les préoccupations de Louis XVI, et que voici debout de par Napoléon, ne devaient pas plutôt, au lieu de s'entasser dans une si courte période, se répartir sur l'ensemble des règnes qui pré-

cédèrent, depuis Richelieu, celui d'un roi bien moins martyr de sa bonté que victime des fautes de sa race ?... Il n'est plus permis d'en douter. Dans ces temps où la force des choses imprime, quoi qu'on fasse et bien qu'on essaie d'y reculer, un caractère dynastique à la polémique des partis, on n'imposera point fin à nos incertitudes et à nos troubles en justifiant aux yeux des uns ce qui reste très attaquable aux yeux des autres, — l'initiative du Roi Louis XVI, — car il ne s'agit point maintenant de condamner ou d'absoudre le cinquième roi d'une race infortunée, mais de discuter les Bourbons.

Selon nous, la transformation politique ne pouvait guères se commencer que révolutionnairement et s'accomplir que par un seul homme, par la raison que pour se faire pacifiquement et dans les formes progressives de la légalité, il aurait fallu que l'œuvre immense se partageât entre plusieurs générations, au lieu de s'amasser sur une seule en un poids impossible à porter !

Un écrit dont nous avons déjà parlé nous paraît mieux que tout autre avoir indiqué à quel point de vue la Révolution française doit être envisagée, soit qu'il s'agisse de ses causes historiques, soit qu'il s'agisse de ses conséquences. En donnant à des recherches sur les nouvelles conditions de l'autorité publique un titre avant tout historique : *Du Bonapartisme dans l'histoire de France*, l'auteur de cet écrit

appelle l'attention, ne fût-ce que par son titre, sur l'origine d'un gouvernement que nous jugeons, et bien à tort, plus grand par les services que par les causes. Dans le livre en question, la Révolution française nous apparaît comme le dernier pas de huit siècles de marche vers la centralisation des pouvoirs et l'égalité politique des gouvernés. La dynastie nouvelle des Bonaparte s'y trouve opposée aux Bourbons, par la raison péremptoire que les Bonaparte ont donné les premiers et dans chaque institution moderne une forme politique à cette tendance de toutes les idées et de toutes les choses vers la centralisation de l'autorité. Quoiqu'une pareille tendance fût invincible depuis Henri IV, et incontestable depuis le cardinal de Richelieu, les Bourbons l'avaient méconnue. Ils ne pensèrent, eux, qu'à augmenter l'autorité individuelle du Roi. Cet oubli fut leur plus grande faute. Ils ne surent point assez que la base du pouvoir ne s'élargit et ne s'élève que quand les avantages des gouvernés s'élargissent en même temps et se généralisent. Sous Louis XIV et sous Louis XV, la centralisation de l'autorité est superficiellement et faussement regardée comme un but désormais atteint. Eh bien, quand les gouvernements, satisfaits de ce qu'ils croient leur force, oublient ainsi les droits des gouvernés, est-il étonnant, quoiqu'il soit funeste, que les gouvernés oublient à leur tour les gouvernements? Il ne faut pas s'y tromper, le devoir de les réunir au

jour commun du danger est plus difficile qu'on ne croit. La bonté de Louis XVI n'a pu suffire à cette tâche. Le Génie remplaçant la Bonté eut-il été moins impuissant?... L'habileté vaine de Louis XVIII nous a répondu.

L'auteur du *Bonapartisme dans l'histoire de France*, Louis Couture, nous donne les Bonaparte comme les continuateurs des Valois. Et, en effet, si la centralisation politique ne doit point son triomphe aux Bourbons, elle est au moins de leur âge... Seulement, ce que l'histoire reconnaîtra avec une justice pleine de tristesse, c'est que Louis XVI fut le premier des rois de sa branche qui essaya de la réaliser et de l'appuyer sur des bienfaits. Qui ne le sait? L'égalité politique, réclamée en 1789 comme l'inévitable conséquence du système de la monarchie, produisit un immense étonnement dans les classes élevées de la société, et voilà la meilleure condamnation de tout ce qui s'est fait dans la politique *intérieure* des Bourbons jusqu'à Louis XVI, Mirabeau résume les conditions du gouvernement de son temps, en disant que désormais la monarchie aura pour base l'égalité politique et qu'elle n'aura jamais été plus forte. Si Mirabeau a vu l'avenir, — et nous avons dit que chaque évènement avait confirmé sa parole, — comment ne pas déplorer que les Bourbons, incrédules jusqu'au dernier moment à la loyauté du génie, ne se soient donnés que pour se reprendre en se jetant dans les bras de cet homme

qui peut-être les eût sauvés. Comment expliquer en même temps que ceux-là qui ont devant eux un si grand nombre d'années de démentis appliqués par les faits à leurs idées, demandent encore à la politique des Bourbons de rester ce qu'elle fut toujours?... Et comment, enfin, de tout cela, ne pas conclure en sécurité que la politique et la tradition des Bourbons ne rassemblent et ne dirigent que ceux-là qui sont égarés!

Qu'il nous soit permis de le dire en finissant : il y a bien des conseils pour plus tard dans la critique que Mallet Du Pan, le royaliste, fait des royalistes de son époque, avec une vivacité de couleur qui n'a pas vieilli, grâce à l'étonnante longévité des mêmes erreurs.

Mais il y a aussi de grandes consolations dans la foi prophétique de Mirabeau aux instincts monarchiques de la France, et nous terminerons en réunissant les consolations et les conseils.

LA COMTESSE D'AULNOY [1]

Nous avons déjà conseillé à la librairie d'être plus hardie, moins routinière et moins mercantile, autant dans son intérêt particulier que dans l'intérêt général de la littérature. Nous compléterons ces conseils en parlant brièvement d'un livre à réimprimer, pris au hasard parmi ceux que nous signalerons plus tard et qui devraient tenter les éditeurs, s'il en est — comme nous voulons le croire — d'assez courageux pour tirer la librairie de l'ornière dans laquelle elle se traîne depuis si longtemps. Cette interruption d'un moment à nos travaux de critique contemporaine s'explique suffisamment, du reste. La réimpression d'ouvrages distingués ou supérieurs, méconnus ou tombés dans l'oubli pour toutes ces causes (si souvent incompréhensibles) qui décident de la fortune des

1. *Mémoires sur la cour d'Espagne* (*Pays*, 20 Juillet 1853).

livres, ne devient-elle pas la ressource de la Curiosité littéraire, quand la littérature, chaque jour déclinant davantage, est, comme tant de choses, peut-être au moment de périr?...

Parmi les livres dignes de quelque édition nouvelle, l'un des premiers que nous signalerons ce sont les Mémoires charmants et trop peu connus de la comtesse d'Aulnoy sur la cour d'Espagne (1672-1679). Indépendamment de l'intérêt qu'ils doivent avoir pour une époque aussi sérieusement historique que la nôtre, ces Mémoires d'une grande artiste qui se cache, aux yeux du public et à ses propres yeux, sous la femme du monde, sont une des productions les plus vraies et les plus naturelles qui soient sorties jamais d'une plume féminine, en comptant même celle de madame de Sévigné. Nous osons le dire, madame d'Aulnoy, qui n'écrit pas de lettres et dont le récit est par conséquent moins animé, moins haletant, moins dramatique, moins vibrant de toutes les impressions d'une âme qui tintait comme un pur cristal et qui fut la harpe éolienne de son siècle, — mais une harpe qui savait trop qu'on l'écoutait, — madame d'Aulnoy est plus vraie, plus simplement et négligemment vraie que la grande *historienne* épistolaire dont l'artifice est assez magique pour faire croire à tout. Madame de Sévigné a planté dans les âmes des préjugés bien forts avec les plaisirs qu'elle a donnés. Personne n'aurait le courage d'ouvertement contredire la phrase

convenue sur son naturel (le naturel de madame de Sévigné ! ! !), et pourtant, selon nous, ce naturel ressemblait beaucoup à un autre non moins suspect, le naturel d'une grande actrice qui, elle aussi, dupa tout le monde... Si elle eût joué les mères, très certainement elle les eût jouées comme madame de Sévigné ; l'une et l'autre avaient une perfection infinie. Mais madame d'Aulnoy ne joua rien, elle, et son livre, facile comme la grâce, son livre où le talent se met comme le feu se met à une robe de mousseline qui flotte, est un modèle de cette force *inconsciente* dont parle quelque part si grandement Schelling, « laquelle — dit-il avec génie — produit « cette haute clarté qui satisfait l'entendement et « cette *réalité merveilleuse* qui rend une œuvre de « l'esprit semblable à une production de la nature ».

La « merveilleuse réalité » dont parle Schelling, voilà donc le caractère en saillie des Mémoires sur la cour d'Espagne par une femme qui dut à ses Contes presque toute sa célébrité. Un tel caractère ne se perd pas, comme tant d'autres qualités moins solides, dans des écrits débordés par les flots du temps et restés obscurs. C'est un ambre immortel qui conserve le livre en le parfumant. Là, dans ces Mémoires, l'Espagne, la vieille et véritable Espagne, est peinte avec une naïveté inconnue à ceux qui, venus après madame d'Aulnoy, ont voulu la faire ressemblante. Ainsi, malgré la vigueur de sa touche, le réalisme de

Mérimée n'est pas toujours la réalité, et l'impétueuse couleur de Victor Hugo manque souvent la vérité par sa violence. Il faut excepter Ruy-Blas peut-être. Mais Hugo, qui a lu beaucoup les Mémoires en question, quoiqu'il n'en ait jamais rien dit, leur a dérobé tout ce qu'il y a d'observé et de vivant dans son drame : sentiments, mœurs, et tous ces détails qui dispensent d'avoir du génie quand on a le bonheur de les rencontrer dans l'histoire. On le sait, la comtesse d'Aulnoy avait accompagné en Espagne cette charmante Louise d'Orléans, la fille aînée de Monsieur, frère de Louis XIV. Elle avait donc pu étudier sur le vif cette nation et cette cour singulière, où confluent, dans le sang bleu du Goth (*sangre azul* comme ils disent) et le sang noir du Maure, mêlé dans les veines de deux races, le génie de deux civilisations, la musulmane et la chrétienne. Sous cette plume de femme bien élevée qui ne pense qu'à dire ce qu'elle a vu, on sent dans les mœurs de l'Espagne du XVII[e] siècle, malgré le temps qui ronge et adoucit, le combat et l'étreinte de ces deux civilisations. Les lions de Boabdil ont laissé à la patrie du Cid quelque chose de si fauve, de si barbare et de si jaloux, que l'influence en subsiste encore et produit cet effroi morne qu'une Française des carrousels de Louis XIV dut ressentir dans ce silencieux et farouche pays, où plus on montait dans la société plus l'ennui asphyxiait, — un ennui grandiose! Madame d'Aulnoy le peint bien moins, à la

manière moderne, par des descriptions que par des scènes qui résument avec profondeur cette cour étrange, dans laquelle l'ennui qui vient de la sévérité des mœurs, de l'ardeur des soupçons et de la solitude du pouvoir, ne livra jamais une pareille bataille à l'âme humaine. Même le sérail, dans son hébétement accroupi, n'offre rien de pareil à une imagination de jeune fille; car, au sérail, on a au moins des compagnes, et le mouchoir jeté par le sultan en fait des rivales; mais ici, dans cette royauté solitaire qui attend son souverain seigneur, une camerera-mayor *inquisitoriale* au côté, on n'a que le silence ennuyé et respectueux de tous les jours.

Nous nous rappelons la scène touchante où la Reine reçut madame d'Aulnoy, qui ne lui parla pas français par peur de cette sombre camériste, la duchesse de Terra Nuova, l'espionne d'une nationalité aussi jalouse que l'amour. Rien de plus touchant dans les détails que cette scène et de plus déchirant dans le fond. On voit, « sur son carreau », cette pauvre princesse, « qui « faisait un ouvrage de lassis d'or, mêlé de soie bleue », ses cheveux séparés sur le front, « formant une seule « natte, cordonnée de grosses perles et s'attachant à « la ceinture », avec son habit rose brodé d'argent et ses pendants d'oreille « qui lui tombaient jusque sur « la gorge, et si pesants — dit madame d'Aulnoy — « qu'elle prit la peine d'en ôter un pour que j'en ju- « geasse et que j'en demeurai surprise »; et on sent que

la flèche barbelée de l'ennui est au cœur de cette malheureuse reine, dans sa prison d'or, qui meurt du mal d'un pays terrible et du regret d'avoir quitté le sien.

Ce qui frappe surtout en lisant ces curieux Mémoires, c'est le développement que de telles mœurs devaient donner à une chose rencontrée souvent dans l'histoire, mais que les moralistes ont mal jugée et mal analysée jusqu'ici. Le favoritisme (puisqu'il faut l'appeler par son nom, comme la peste), ce fait, *sui generis*, qui tient à l'idiosyncrasie des rois, lesquels ne sont point du tout des *hommes comme les autres*, ainsi que le disent des observateurs sans portée, est un des plus remarquables phénomènes de la vie morale dans de très spéciales conditions. Se produisant ailleurs, se produisant partout, il a surtout régné en Espagne. L'Espagne, ce pays des Valenzuela, des Alberoni, des princesse des Ursins, des Godoï, — le plus puissant de tous, celui-là, car il tua à son profit les deux sentiments les plus forts de la vie, le sentiment paternel et maternel, — l'Espagne est la terre-mère des favoris. Madame d'Aulnoy nous raconte précisément, dans ses Mémoires, la fortune d'un de ces êtres mystérieux dont l'éclatante domination fut souvent le scandale de l'histoire, et reste pour beaucoup une énigme dont le mot ne se trouve jamais. Le favori en question est ce Valenzuela qui *encharma* pendant si longtemps (il n'y a pas un autre mot pour exprimer une pareille chose) Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, celle-là

même qui aimait tant l'archiduc qu'en 1649, près de le quitter, comme ils étaient tous deux en larmes, et elle lui demandant ce qu'elle pourrait faire pour lui en Espagne, il lui répondit : « Vous pouvez, ma sœur, y « faire une infante que vous me donnerez en mariage », ce qui, par parenthèse, arriva. Le cœur religieux, les sens froids, blonde et blanche, et, comme les blondes et blanches quand elles ne sont pas sottes, ayant, comme dit madame d'Aulnoy, « de l'agrément dans « l'esprit », Marie-Anne d'Autriche avait eu d'abord pour favori le père Nitard, un imbécille, quoique jésuite, étonné et effrayé de son succès, ne comprenant et ne désirant que de *s'en aller* devant les courroux populaires. Mais le père Nitard était moins un favori qu'un confesseur, tandis que Valenzuela qui le remplaça n'était pas un prêtre, il n'avait pas la grande et légitime influence du prêtre sur l'âme d'une femme pieuse. C'était donc un favori dans toute l'exactitude du terme, et, si nous en croyons l'admirable narration de madame d'Aulnoy, le type le plus pur et le plus complet du favori.

En effet, il n'était point un amant, quoi qu'il fût beau et jeune. Un amant peut être un favori, l'histoire l'atteste à beaucoup de ses pages, mais un favori qui n'est qu'un amant ne donne pas l'idée exacte du favoritisme. Beau, jeune, poète, intrigant, ayant juste dans l'esprit ce mélange d'idéal et de réalité qui fait un homme séduisant et positif, dans une cour du Midi

surtout, tel était Valenzuela. Il avait épousé une Allemande, dona Eugenia, une des femmes les plus aimées de la Reine. Toutes les nuits, dona Eugenia amenait son mari à la Reine dans son appartement, et elle y restait pour que la bienséance ne fût choquée en rien, dit madame d'Aulnoy. La Reine faisait une toilette pour ces entrevues nocturnes, qui n'étaient point un péché et qui devaient avoir la douceur d'un péché dans cette cour d'Espagne où l'étiquette est un si rude joug et une religion si sévère. Là, tout se passait en conversations. La Reine avait contre elle bien des oppositions tenant aux partis, à la noblesse, aux préjugés nationaux, et Valenzuela l'avertissait. C'était un plongeur qu'elle lançait le jour dans cet océan agité de la cour, et qui lui rapportait, de nuit, ce qu'il avait pêché d'important. On l'appelait *el duende de la Reina* : l'esprit follet de la Reine. Sa faveur devint beaucoup plus grande que ne l'avait été celle du père Nitard. Il gouvernait l'Espagne de fait. Il devint premier écuyer, le caractère du favoritisme étant d'attacher par des charges personnelles. La Reine voulut qu'il le devînt sans qu'on en parlât aux ministres, ce qui est d'usage en Espagne, et même de rigueur. Ame douce, elle faisait pour lui de l'arbitraire, et comme la noblesse murmurait d'une distinction si flatteuse, elle le créa marquis de San-Bartolome de los Pinares.

En vain l'Espagne tout entière crut-elle le *valido* l'amant de la Reine ; elle accepta les bruits qui couru-

rent, mais elle ne changea point de conduite. Le favoritisme s'exalte comme l'amour. N'est-il pas un amour aussi, et comme le platonisme de la royauté?... La Reine portait le deuil de son veuvage. Valenzuela ne portait jamais qu'un habit noir brodé d'argent, avec des plumes blanches et noires. Elle ne lui permettait pas de s'exposer à *torear*, cette grande coquetterie espagnole, et publiquement elle envoyait en plein cirque le lui défendre. L'orgueil d'une telle situation dut le prendre, comme il prend tous ces êtres faibles et puissants, — faibles pour eux, puissants sur les autres, — qui boivent dans cette coupe de verre de Bohême du favoritisme une vertigineuse ivresse.

On le vit aux courses de taureaux porter une écharpe de soie noire sur laquelle un aigle brodé d'or regardait fixement le soleil, avec ces paroles : *Tengo solo licencia* : Cela n'est permis qu'à moi seul ! Il jetait cette écharpe à la face de l'Espagne comme un gant de défi, et le voile noir fit écumer l'opinion ombrageuse de ce pays, comme ses taureaux le voile de pourpre. Un bonheur inouï vint s'ajouter à tous ceux qui avaient déjà soulevé sa vie. Il fut blessé à la cuisse par le fils de la Reine, — le Roi mineur, — qui voulait tirer sur un cerf. La Reine s'évanouit de la blessure, et le charme de la souffrance, irrésistible sur les femmes, vint s'ajouter à tous les autres charmes qu'il avait pour elle. Il fit plus enfin que de gouverner l'Espagne. Il nomma la maison du Roi. Dans ce pays de l'étiquette monar-

chique, c'était plus que de conduire le royaume.

Madame d'Aulnoy, qui nous conte toute cette sorcellerie sans sortilège, ajoute qu'il fut renversé. Mais pour cela il fallut que le pouvoir de la Reine-mère fût renversé par son fils, le Roi qui grandissait, et que la noblesse et Don Juan, fils naturel du roi Philippe IV, irritèrent contre elle. Marie-Anne d'Autriche fut reléguée à Tolède; Valenzuela arrêté, conduit au château de Consuegro et embarqué pour les Philippines. Quelque temps après, Don Juan mort, la première grâce que la Reine demanda au Roi fut le retour de ce favori tombé avec elle, mais qui n'était pas tombé de sa faveur. Malgré le Roi et un vaisseau envoyé pour le chercher aux Philippines, une intrigue ministérielle empêcha Valenzuela de revenir.

Il faut lire dans madame d'Aulnoy elle-même cette merveilleuse histoire, qui exprime si bien et par tant de traits fins, ardents et profonds, le favoritisme et l'Espagne. Madame d'Aulnoy n'est qu'une plume d'histoire. Elle ne se replie point sur elle-même, elle ne fait point la philosophie de ce qu'elle raconte. Elle ne se demande point ce que c'est que le favoritisme, mais elle fait penser aux esprits qui la lisent à se le demander. Pour nous, ce qui le distingue tout d'abord, c'est qu'il procède comme la plus vive passion d'amour sans être de l'amour, quoique l'amour y ait été mêlé souvent et principalement chez les femmes. A nous en tenir aux Mémoires de madame d'Aulnoy, qui a

mis bien indolemment, mais bien sûrement, la main sur toutes les vérités, Valenzuela et la Reine ne furent jamais amants, et nous le croyons comme madame d'Aulnoy. Valenzuela plaisait à Marie-Anne d'Autriche, et il la gouvernait en lui plaisant. Il emplissait sa solitude de reine sentimentale allemande, dépaysée en Espagne, le sombre pays de l'étiquette et des duègnes. Au milieu de ces natures brûlantes et réservées, de ce puritanisme espagnol, féroce comme l'Afrique même jusque dans ses plus petits détails d'étiquette, car tout signifie quelque chose dans ce pays passionné, il la faisait se retrouver femme, sensation fraîche et délicieuse, — une respiration longue entre deux oppressions cruelles, une délivrance ! Du reste, elle n'eût point été reine d'Espagne, mais reine d'ailleurs, qu'elle aurait eu néanmoins son favori. Ne l'oublions point ! le favoritisme ne sort point du climat, mais de l'âme humaine sous toutes les latitudes du pouvoir. C'est le besoin de confiance éternel au cœur de l'homme, et qui en est la torture, quand il est trompé. Le favoritisme creuse la terre, comme le barbier du roi Midas, pour déposer la chose qui pèse à l'âme, et, comme le barbier de la fable, il creuse souvent une terre où poussent des roseaux. La médiocrité est, en effet, presque toujours le partage des favoris ; oui ! la médiocrité de volonté et de génie, mais quelquefois avec des facultés charmantes, à la grande confusion de la supériorité réelle, humiliée. Sans doute il y

a une raison pour que cette médiocrité soit choisie. Elle ne choque pas l'orgueil, et les rois ont peut-être besoin, par le fait des habitudes de la puissance, de créer, même en préférant, de tirer de l'obscurité, de faire quelque chose de rien, et d'incliner, devant ce rien puissancialisé, toute la terre! Ils agissent comme le génie sans être le génie : ils créent. Puis, quand ils ont créé, ils aiment leur œuvre; ils ont la vanité de l'auteur, mais de l'auteur qui serait maître de son public, et ils lui ordonnent de trouver bien ce qu'ils ont fait. Dire non, résister, blâmer, siffler, les exalte. L'orgueil blessé monte jusqu'aux cruautés de l'ivresse plutôt que de reconnaître l'erreur d'un sentiment mal placé, et l'on voit alors de ces déshonorantes fortunes voulues et maintenues par ceux-là qui les firent d'un souffle, et qui trouvent des fureurs et des obstinations de tempête pour les soutenir contre l'univers conjuré.

C'est en multipliant les détails que nous voudrions frapper l'attention du public quand il s'agit d'un livre qu'on ne trouve presque plus et qui est un chef-d'œuvre de forme spontanée et sincère. Cependant il faut s'arrêter. Ce que nous avons dit suffira-t-il? Les Mémoires de madame d'Aulnoy, ce joyau détaché d'une parure à la Louis XIV, trouvera-t-il un lapidaire qui le monte et l'expose à la lumière pour laquelle il est si bien fait?... Cet ouvrage, qui, réédité avec intelligence, ne formerait guères plus qu'un volume, précédé d'une introduction dans laquelle on apprécierait le talent

d'une femme pour qui la Renommée a eu de si injustes silences, ne serait pas seulement un tome ajouté à la collection des Mémoires, qui sont la plus belle partie de la littérature française, mais un de ces livres de chevet destinés à ces voluptueux de lecture qui ne demandent pas seulement aux livres l'utilité des connaissances, mais le bonheur des sensations.

LA BARONNE D'OBERKIRCH [1]

Les qualités qui distinguent les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour de Louis XVI avant* 1789, n'auraient, à proprement parler, rien de littéraire, si, à une certaine hauteur de société, tous ceux qui pensent ne touchaient pas, naturellement et sans la chercher, à la forme comme les artistes et les écrivains la trouvent. Madame d'Oberkirch est un de ces écrivains spontanés qui jaillissent d'une société élevée comme l'eau d'une source jaillit du sol, qui se sont donné la peine de naître et très peu celle d'écrire, et qui ont écrit cependant facilement, sim-

1. *Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour de Louis XVI avant* 1789, publiés par le comte de Montbrison, petit-fils de l'auteur (*Pays*, 30 Août 1853).

plement, avec des puretés et des élégances que la société à laquelle ils appartenaient mit sous leur plume comme elle les avait mises sur leurs lèvres. Trop grande dame pour se préoccuper jamais du public et de la glorieuse misère d'un livre à construire, la baronne d'Oberkirch avait, pour l'instruction et l'agrément de sa famille, fixé plutôt qu'écrit ses souvenirs et ses impressions, comme on fixe des points sur un canevas... C'était en 1789. Elle avait trente-cinq ans alors, cet âge où l'ombre commence à descendre sur le front le plus lumineux et où les femmes retournent la tête vers leur passé avec tant de mélancolie!... Ces points rapides, mais si bien marqués, d'une broderie historique au tambour, plus indiquée qu'achevée, il est vrai, ont bien risqué d'être perdus. Sans le petit-fils de la baronne d'Oberkirch, le comte de Montbrison, qui a fait pour les souvenirs de sa grand'-mère ce que M. de Courchamps fit pour les souvenirs de la marquise de Créquy, quelques années auparavant, il y aurait un médaillon de moins dans la galerie historique des femmes du XVIIIe siècle qui ont tenu la plume comme elles tenaient l'éventail, et ce serait celui de cette dernière venue, qui, certes! était faite pour être de cette galerie charmante un des ornements les plus doux.

Elle était de la maison de Waldner-Freundstein et de cette province d'Alsace où les femmes, fleurs de deux frontières, ont les parfums de deux pays. Pour

notre compte, nous avons toujours aimé les femmes d'Alsace, cette race croisée de sang français et d'éther allemand, qui paraît froide parce qu'elle est pure et pour qui l'adorable mot de Nicole : — « La « femme ressemble à la vigne : elle s'appuie et elle « enivre, » — est plus vrai qu'ailleurs. Cette baronne d'Oberkirch, cette moitié d'Allemande, a dans l'esprit et le caractère les fraîcheurs, les limpidités, les clartés adoucies, les reflets blonds de la famille des sereines Marguerites, aux bandeaux d'or ; mais, moitié de Française aussi, elle a la candeur sans niaiserie, l'élégance sans morbidesse, et, il faut bien le dire, la netteté sans poésie de la femme du monde qui ne rêve jamais. Ne vous attendez pas à la trouver, dans son livre, spirituelle comme cette salamandre qui vit dans sa propre flamme, cette marquise de Créquy, ce Voltaire femelle, qui a prouvé au monde surpris que l'esprit d'une marquise qui croyait en Dieu mordait aussi fort que celui d'un homme de lettres de génie qui n'y croyait pas. Elle ne rappelle point non plus ces autres femmes du XVIII[e] siècle qui eurent toutes tant d'esprit, chacune à sa manière : ou l'esprit de leurs passions, comme mademoiselle de l'Espinasse, ou l'esprit de leur tendre cœur, comme mademoiselle Aïssé, ou l'esprit de leur ambition, comme madame de Tencin, ou enfin l'esprit... de leur esprit comme madame du Deffand, le Fontenelle des femmes, qui fut à madame de Créquy ce que Fontenelle fut à Voltaire, ou même

l'esprit de leur bêtise, comme cette madame d'Épinay, l'ingénue de la corruption. Madame d'Oberkirch n'a rien de toutes ces femmes dont elle complète le groupe, en le variant d'un contraste. Elle n'a ni leur brillant, ni leur coupant, ni leur brûlant, ni leur relief, ni leur grâce émue ou languissante, ni leurs meurtrissures de civilisation avancée, ni toutes ces fortes odeurs sensuelles qui sortent par tous les pores de ces esprits pétris dans le musc, le vermillon et l'or de la société la plus effroyablement matérielle qui ait jamais existé! Quoiqu'elle lui appartienne par sa naissance, par son entourage, par tout son être enfin, à cette société vicieuse, entortillée, chatoyante et séduisante comme le serpent, elle est de la simplicité la plus unie, immaculée de toute corruption secrète, et elle resta saine toute sa vie comme la nacre de son œil bleu, comme la chair végétale du muguet ou d'un lys venu au bord des eaux. Elle est honnête, son livre est honnête, et l'impression qu'on en reçoit est une espèce de justification des hautes classes (si coupables pourtant alors), puisqu'on trouvait encore à leur sommet des âmes aussi droites que la sienne, et parmi tant de ruines, des giroflées de cette blancheur!

Ses Mémoires, qui vont de 1769 (à peu près) à 1789, embrassent les vingt dernières années de cette ancienne monarchie qui devait périr avant le siècle. Issue par sa mère des Ribeauvillé, élevée presque

avec la princesse de Montbéliard-Wurtemberg, qui fut, plus tard, la femme de Paul Ier, empereur de Russie, madame d'Oberkirch, dont le mari tenait le premier rang dans la noblesse d'Alsace, avait, pour ainsi dire, vue sur trois sociétés à la fois : la société française, la société allemande et la société russe, et ce sont ces trois sociétés si différentes qu'elle nous a peintes en s'y mêlant. Et peintes n'est pas le mot : c'est un mot trop précis et trop artiste, c'est un mot qui exprime l'intention d'un effet auquel très certainement la baronne d'Oberkirch ne pensa jamais. Elle se souvient plutôt, et elle cause avec elle-même de sa jeunesse, comme devenue douairière elle en eût causé, au coin du feu, avec quelque douairière comme elle. Les trois sociétés dont elle parle, vous sentez bien qu'avec sa douce myopie de femme comme il faut elle n'en saisit, l'aimable conteuse, ni l'ensemble, ni le fond des mœurs, ni les nuances mobiles et variées. Ces trois sociétés qui, pour le moraliste en position d'observer comme elle, seraient trois mondes, se réduisent toujours pour elle à des noms propres; mais ces noms propres sont les noms de tous les hommes et de toutes les femmes qui, de 1769 à 1789, touchèrent à l'histoire contemporaine et en firent partie, ne fût-ce qu'un jour. Tout y est de ce qui fut célèbre à quelque degré que ce soit, depuis les princesses jusqu'aux philosophes, depuis les chambellans jusqu'aux aventuriers! Ces célébrités,

ces illustrations de naissance, de génie, de beauté, de fortune, et même quelquefois de hasard, elle n'en parle pas par ouï-dire : elle les a connues, pratiquées, rencontrées dans le plain-pied de la vie; elles auraient chiffonné son sabot de dentelles si, dans cette société, classée encore, mais qui allait cesser de l'être, on avait pu se coudoyer. Il n'y a qu'elle entre tout ce monde-là et nous.

Dans ces souvenirs qu'elle nous défile, véritable chapelet d'anecdotes, fait avec toute espèce de grains, mais dont quelques uns sont d'ambre et de perles, ce qu'on aime, ce qui détend et ce qui rafraîchit, c'est de ne jamais sentir le faux pli d'une prétention ou d'une déclamation (et c'était le temps des déclamations que le sien!), ni une coquetterie de femme ou d'auteur, ni enfin une affectation ou un pédantisme quelconque. Rareté que cela et qui donne à son livre un charme particulier. Les livres qui nous font oublier qu'ils sont des livres ne sont-ils donc pas pour l'esprit ce qu'est la Chimère du camée grec pour la femme qui la caresse?... Et la plus charmante de toutes les Chimères n'est-elle pas cette belle syrène du Naturel aux pieds de qui on fait tant naufrage?... Madame d'Oberkirch, elle, a évité le naufrage; jamais femme sortie d'une société artificielle ne fut plus sincère, plus insoucieuse de l'*effet à produire* et qu'elle produit toujours, parce qu'elle n'y songe pas! — Ce qu'elle écrit n'est ni profond, ni bien large, ni même

bien fin d'observation. Elle n'a pas dans le récit ces grâces de draperies déployées, soulevées et rattachées par des embrasses aux nœuds faciles, ce *flou* délicieux et frais de mousselines flottantes qu'ont parfois certains mémoires de femme. Mais une légèreté qui donne des ailes à tous les commérages de bonne compagnie qui passent devant nous, mais un ton parfait, moins précieux que l'esprit mais plus rare, voilà ce qu'on y trouve et ce qui doit y plaire à ceux-là qui ont gardé, dans ce siècle vulgaire et pesant, le goût de l'expression légère, ce commencement de toute grâce, et le culte de ce bon ton d'autrefois qui ne sera plus, hélas! quand l'esprit continuera d'être encore. Enfin, ajoutez que dans le cours de ces amusants mémoires il n'y a pas une méchanceté, et vous aurez tout ce qui compose ce sorbet qu'une Italienne ou une Française pur sang trouverait meilleur avec un bon petit péché au fond de la coupe, mais qu'une Française tempérée d'Allemande nous offre de ses belles mains patriciennes et innocentes, sans que pour cela il soit moins bon!

DEUX HOMMES ET DEUX SOCIÉTÉS

BARNUM

ET LE

PRÉSIDENT HÉNAULT [1]

Les mémoires — nous l'avons dit souvent — sont la meilleure introduction qu'il y ait à l'étude de l'histoire. C'est par eux qu'on pénètre profondément et intimement sur la scène où se jouent les évènements et les hommes d'une époque, et mieux que sur la scène, dans les coulisses. Mais pour qu'il en soit ainsi, pour que des mémoires servent à l'histoire, l'appuient et l'éclairent. il faut de deux choses l'une, ou toutes les deux : que ceux qui les écrivent aient, s'ils sont obscurs, le génie qui voit du fond de son obscurité, ou, s'ils n'ont pas la sagacité du génie,

1. *Mémoires de Barnum*; *Mémoires du Président Hénault* (*Pays*, 1er Avril 1855).

qu'ils aient au moins la situation qui permet de voir mieux que les autres. Dangeau, si borné qu'il soit, peut être encore intéressant et instructif, et Chamfort, ce croquant de haute portée, peut nous apprendre tout ce qu'il a *deviné* de la société de son temps. Écrire sérieusement ses mémoires, c'est donc se vanter implicitement de la sagacité qui a vu plus loin, ou de la position d'où l'on pouvait mieux voir que tout le monde. Absolument parlant, si on n'est pas Gœthe ou de Humboldt, Fouché ou de Metternich, ou encore un de ces imbécilles de médiocrité ou de sottise complète que le pied méprisant de la Fortune a roulé sur quelque sommet, on n'est jamais, en fait de mémoires, qu'un bavard plus ou moins spirituel, mais inutile. Pas de milieu! Pour oser écrire une chose aussi personnelle, il faut *être* ou *se croire* supérieur — physiologiquement ou socialement — à ses contemporains. Selon nous, il n'est pas de prétention plus aristocratique, dans le vrai sens du mot, que celle d'écrire ses mémoires. Dans une société démocratique, il n'en est donc pas qui doive paraître plus impertinente que celle-là!

Et, cependant, il n'en est pas de plus commune. C'est la fatuité de notre temps. Depuis la fin du XVIIIe siècle, les mémoires se sont multipliés dans des proportions colossales. Nous en avons eu de toute espèce, de tout nom, de toute main. Qui a su écrire les a écrits. Qui n'a pas su écrire les a dictés. Qui

n'eût pas su même les dicter, les a fait faire, en les payant ou sans les payer. C'a été un débordement, une plaie d'Égypte, une pluie de crapauds ou de sauterelles. On défierait bien de les compter! Et ce n'est pas tout. Bien loin de s'épuiser et de s'affaiblir, cette furie de livres personnels, cette prétention aristocratique d'écrire et de laisser des mémoires, a redoublé et s'est exaltée à mesure que le milieu social se démocratisait davantage. Et il n'y a point là de contradiction. Quand les sociétés, sévèrement classées autrefois, deviennent chaque jour de plus en plus des foules en marche où l'individu se croit plus fort et plus grand parce qu'il n'a personne devant lui et qu'il s'avance avec tout le monde, — avec le bloc social; quand la Personnalité humaine, surexcitée par une civilisation du genre de la nôtre, se met à s'adorer de bonne foi et à regarder sérieusement son ombilic pour en voir sortir, non pas la lumière incréée des vieux mystiques du Mont-Athos, mais la lumière *créée* par elle, n'est-ce pas une conséquence nécessaire d'un tel état de choses que chacun se croie propre à écrire des mémoires, sans autre mission que sa convenance et sans autre autorité que les facultés qu'il s'attribue? Poussée de toutes parts par nos philosophies, par nos politiques, par nos législations, par notre ensemble social enfin, au dernier degré de son développement, n'est-il pas tout simple que la Personnalité, grossie et enivrée, aime à se vautrer dans les livres qu'elle se

consacre? Qu'y a-t-il qui doive surprendre dans cette grêle et ce verglas de mémoires, qui n'ont d'autre raison d'être que le plaisir qu'on s'est fait à soi-même en les publiant?... La Critique littéraire n'a pas plus à s'étonner de cela qu'à s'en plaindre. La Critique littéraire n'a rien à voir — du moins directement — dans cette exagération de la Personnalité favorisée par nos idées et nos institutions, et qui est le véritable caractère des mœurs de ce temps. Seulement, elle est tenue de signaler quelle espèce de livres produit, pour l'avancement de l'esprit humain, ce droit de tout le monde à écrire ses mémoires, qui qu'on soit, et dont chacun jouit et profite, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à mademoiselle Mogador.

Or, de tous les livres de cet ordre que la Critique pouvait ramasser dans le torrent contemporain, le plus curieux et le plus éloquent peut-être est le livre de Barnum, traduit récemment par M. Raoul Bourdier. Barnum n'est pas Français, mais il est d'un pays où la démocratie est encore plus développée qu'en France. Il n'est pas Français, mais à peine ses *Mémoires* ont-ils paru en Amérique que la Spéculation française, qui connaît bien son monde, les traduit, les illustre et les publie à quatre sous, comptant avec juste raison sur l'accueil sympathique qu'un tel auteur et de tels mémoires doivent certainement trouver. Un homme de génie, Edgar Poë, n'a rencontré, lui, au bout de plusieurs années, que le

grand talent et l'admiration courageuse de Baudelaire. Mais Barnum n'a pas de génie. Il n'a pas de talent. Il n'a pas même d'esprit. Quelle chance ! Ce n'est point un diamant auquel il faille un autre diamant pour le couper, et le premier venu, sans être M. Bourdier, une plume faite pour mieux que cela, peut facilement traduire les odieuses vulgarités de ses mémoires. Quel qu'en doive être le traducteur, il sera toujours au niveau de la difficulté.

D'ailleurs, à part la question de pays où de tels livres se produisent, nous ne savons pas trop ce qu'après les *Mémoires de Barnum* la rage de parler de soi, à tort ou à travers, pourrait publier. C'était le dernier pas qui restait à faire. C'est la dernière marche d'escalier que la vanité personnelle, hébétée et soûle, puisse dégringoler ; mais c'est la vanité du néant. M. Barnum n'est rien dans ses mémoires, — pas même cynique, cette dernière ressource des vanités au désespoir. Il n'est point un Empédocle qui se précipite dans l'abîme de son vice en nous jetant ses sandales à la figure. Il n'est pas scandaleux. Il n'est pas un voleur de la grande espèce. Il n'est pas un espion. Il n'est pas une courtisane de salon ou de rue. Il n'est pas une adultère et une empoisonneuse. Il n'a aucune scélératesse originale, aucune de ces grandes qualités qui font prendre intérêt à un auteur et passionnent toute une société. Socialement, Barnum est un entrepreneur de spectacles, un *montreur* de curio-

sités, un cornac. Physiologiquement et sa tête palpée, c'est un épicier. Il n'a par lui-même aucune illustration, aucune distinction quelconques. Il est plat comme la terre est ronde. Il y a des Fontanarose dont le panache jaune est plus haut que le sien; ce n'est qu'un innocent *puffiste* (s'il en est) qui s'entend à jouer de la *réclame* et à duper le public, mais pour son bonheur! Ce n'est nullement un de ces Robert Macaire supérieurs, dont l'esprit de ressource couvre l'infamie aux yeux des grands artistes en choses ignobles, qui aiment à mouler la boue... Mais c'est justement pour toutes ces causes que les *Mémoires de Barnum* sont un exemple du genre de mémoires que la Personnalité humaine, arrivée à l'état aigû, a l'impudence de publier. Ici, elle n'a pu se griser avec rien de grand et de fort. Position usurpée, hasard bête, tant il est heureux! Malheur, crime, grande bassesse même, tout lui a manqué. Elle s'est grisée avec sa propre insignifiance comme on se grise avec un verre d'eau, et c'est ce verre d'eau qu'elle tend au Public. O littérature! il le boira comme un sorbet.

Analysons ce verre d'eau, plein de petites bêtes, et l'on comprendra mieux, après cette opération, ce qu'il faut que le Goût soit devenu pour boire avec plaisir de tels breuvages, et à quel degré de décrépitude et de commérage les sociétés doivent être tombées pour que des productions de cet abaissement intellectuel aient une chance presque assurée de réussir.

II

Ce Barnum, qui écrit un gros livre pour nous apprendre d'où il est sorti, ce qu'il fut et où il est allé, ni plus ni moins que s'il était un vrai grand homme, est tout simplement le fils d'un tailleur américain, fermier et cabaretier *à l'occasion,* — dit-il de son père. Ce fils de tailleur, que la Poésie ne visita pas dans son berceau, comme Béranger, et qui dès son enfance était doué au plus haut point (ajoute-t-il dans l'horrible patois du docteur Gall) du sens de *l'acquisivité,* traversa je ne sais combien de métiers avant d'arriver à celui pour lequel il était créé sans nul doute, puisque, selon Fourier, *les attractions sont proportionnelles aux destinées!* Il fut successivement quincaillier, échangiste, épicier, marchand de bière, fruitier, pâtissier, placeur de billets de loteries : autant d'initiations préparatoires d'un génie spécial qui se cherchait et qui finit par se trouver au bout de quelques années; car Barnum était né cornac, et, quand sa vocation lui fut révélée, il devint bientôt le montreur de gens ou de bêtes le plus entendu et le plus fort qu'aucune exhibition ait jamais fait naître. Nourrice de Was-

hington inventée par lui, syrène composée des fragments rapprochés d'un poisson et d'un singe, jongleurs, prestidigitateurs, ventriloques, puces travailleuses, chiens savants, albinos, géants, boules de graisse, tableaux vivants, physionomanes, etc., Barnum sut exposer longtemps, avec une grande supériorité de mise en scène, tous les genres de spectacle à illusion et à mensonges que la crédulité d'engoulevent du *cockney* américain peut seule avaler. Et ce n'était encore là que de la gloire, — du bruit de triangle et de tambour! Mais après la négresse de cent soixante ans qui avait donné le bout du sein à Washington, après la syrène, Barnum inventa Tom Pouce, qu'il présenta à l'Europe, et Jenny Lind, qu'il présenta à l'Amérique, et, grâce à ces deux intéressants phénomènes, il réalisa une fortune.

Le tour était fait : il avait réussi. Mais réussir pour ne pas s'en vanter, quelle duperie! Barnum ne s'est pas contenté de son succès. Il est de son temps, et ce temps est bavard. De toutes les espèces de dignité, qui sont assez rares dans cette noble époque, la dignité du silence est encore celle qui l'est le plus. Barnum s'est donc mis à parler. Il a parlé de lui avec la volupté d'un parvenu. Au lieu de nous conter rondement (puisqu'il y tenait) les deux spéculations qui l'ont enrichi, il s'est déboutonné, il a ouvert son portefeuille de souvenirs. Nous avons tout eu de sa vie de charlatan-commerçant et de commerçant-charla-

tan, même les avaries! Retiré dans sa maison orientale de Bridgeport, ce César du puff, du prospectus et de l'annonce, s'est cru assez César pour écrire ses Commentaires; et, selon la loi qui régit la bêtise humaine, et qui permet que tout homme qui se pose trouve à l'instant même un autre homme pour l'admirer, il a inspiré à son traducteur ou à son éditeur l'opinion que lui, Barnum, le grand Barnum, l'Américain, est au *premier rang des esprits originaux de notre époque* et l'un des plus admirables jouteurs *dans ce genre d'esprit qu'en anglais on appelle* HUMOUR, *et qu'en français il faut traduire par* BLAGUE. Deux insolences, si ce n'est trois! une pour l'époque, l'autre pour la langue française, et la troisième pour ce joli mot d'*humour*, qui n'a jamais signifié cela!

Voilà pourtant en quelques mots ce Barnum, qui a pensé que sa vie était de l'étoffe à mémoires! et qui se croit peut-être (que sait-on?) un personnage historique parce que, dans son exhibition de Tom Pouce, il a vu les rois et les reines de l'Europe comme un montreur de lanterne magique qu'on fait venir le soir. Il nous dit la couleur de la robe que portait la Reine d'Angleterre lorsqu'elle reçut le général Tom Pouce dans son fameux salon jaune, et l'habit vert et la plume blanche de l'Empereur Nicolas à Londres. Tels sont les détails idiots d'un livre qui a la prétention d'intéresser, et qui ne renferme pas une seule observation profonde ou piquante; car on observe de par-

tout, quand on sait observer. Rousseau observait de derrière la chaise d'où il donnait les assiettes. Ce Barnum, dont la destinée est si bien le *puff* qu'en parlant de lui l'auteur de la préface de ses mémoires n'a pu se dispenser d'en faire un, est, contrairement à ce qu'on en dit, le plus triste sire qui fut jamais. Si l'on met de côté les dollars et les pièces de cent sous, si chères à M. de Bellegarrigue et que les Américains iraient ramasser... on ne sait où, l'odyssée de ce cornac ambulant est bien vide. L'anecdote y manque comme l'observation, et cependant l'anecdote se ramasse aussi, comme la pièce de cent sous! C'est un hasard heureux. C'est une rencontre... Mais il n'en est pas une seule qu'on puisse citer dans tout le livre de Barnum. On en trouve quelques-unes, il est vrai, tirées de la vie de monsieur son grand-père, — l'usage, maintenant, pour les faiseurs de mémoires, étant de donner les œuvres de leurs grands parents, leur correspondance, etc. Barnum, fidèle à cet usage commode et nouveau, donne les plaisanteries de sa famille, et on ne se plaindrait pas si elles étaient bonnes, mais il faut savoir ce que c'est qu'une plaisanterie américaine! Ce sont des farces de comptoir qui puent l'argent et qui finissent toujours par en faire perdre au mystifié, pour le plus grand profit du mystifiant. L'homme d'esprit, en Amérique, manquerait du positif de son pays s'il était autre chose qu'un *pick pocket*. En lisant Barnum et en voyant la lour-

deur et la badauderie de ce peuple de gagne-petits et de *cockneys*, le Français redevient spirituel et désintéressé, et il n'y a plus de béotisme, même à Paris!

Ainsi, comptez et allons toujours! Ni observation, ni anecdotes. Que reste-t-il donc dans les *Mémoires* de M. Barnum? Hélas! il ne reste rien que les faits plus ou moins grossiers de la vie d'un homme qui ne domine pas ce qu'il fait par ce qu'il pense. Barnum nous expose des procédés parfaitement connus. Il nous donne pour la trente-sixième fois la théorie de l'annonce, il nous reproduit les articles de journaux sortis de sa plume en son honneur, et même les *canards* qu'il a lâchés adroitement sur ses propres entreprises. Il nous dévide enfin toutes les *ficelles* qui sont à présent plus grosses que des cordes à puits. C'est un Bilboquet qui fait le compte de toutes les grosses caisses qu'il a crevées, de tous les clairons qu'il a faussés, de toutes les clarinettes qu'il a épuisées de leurs *couacs!* Mais c'est un Bilboquet américain, c'est-à-dire ennuyeux, grave, méthodique, n'ayant pas le moindre petit mot pour rire, si cela ne lui rapporte rien; un Bilboquet en habit noir et en souliers de caoutchouc, membre de la Société de tempérance, grand liseur de Bible, qui ment dans l'annonce avec la conscience pure et tranquille d'un quaker, et qui est toujours prêt à élever vers Dieu des mains innocentes et crasseuses de l'argent reçu au bureau! Quand on est tout

cela (et tout cela est si connu, si vieux, si type éculé !), est-ce donc bien la peine de se dresser la statue de ses Mémoires comme si on était un Personnage ou une Originalité? Le seul profit qu'il y ait peut-être à lire ces *Mémoires de Barnum*, à contempler cette roue de paon que l'on étale en pensant à tous les dindons qu'on a plumés, c'est de constater le peu de génie qu'il faut pour réussir avec la largeur et la vigueur de la bêtise humaine, et quand on a réussi, pour réussir encore, — en se faisant admirer !

III

Ce n'est pas sans dessein qu'après les *Mémoires de Barnum* nous allons parler des *Mémoires du président Hénault*, publiés quelques mois auparavant. Il y a loin, nous le savons, il y a l'épaisseur du Nouveau-Monde et de ses mœurs épaisses et retentissantes, entre un saltimbanque de publicité comme Barnum et un homme d'une distinction exquise et discrète comme le président Hénault, l'un des derniers d'une société charmante et morte, lequel a laissé ses mémoires dans sa cassette pour l'agrément et l'instruction de sa famille et de ses amis. Mais

c'est précisément ce contraste d'un homme et d'un autre homme, d'une société finie et d'une société qui commence, de Mémoires qui ont une valeur historique, générale, impersonnelle, ajoutée à la valeur personnelle que le talent et l'esprit de l'auteur leur ont communiqués, et de Mémoires qui ne sont que la vitrine d'un étalage à la foire de toutes les vanités modernes, c'est ce contraste plein de lumières que nous tenons à faire saillir.

Jamais il n'en fut de plus frappant et de plus complet. Le président Hénault n'est pas une de ces souveraines intelligences qui, n'importe leur place au soleil social, ont le droit de parler de tout parce qu'elles voient tout, même ce qu'elles ne regardent pas, même ce qui n'est pas, à ce qui semble, dans le rayon visuel de leur existence. Au contraire, si par hasard vous déplacez le président Hénault, si vous le privez de la position qu'il avait dans la société hiérarchisée de son temps, si vous le faites descendre du petit balcon où il pouvait apercevoir bien des choses cachées à ses contemporains de plain-pied, il n'aura peut-être rien pénétré dans les divers spectacles qui passèrent un jour sous ses yeux. C'était pourtant un homme d'esprit, de connaissances approfondies, d'aptitudes élevées. Bonald, qui, quand il s'agit de la valeur sérieuse des gens, est un fier juge et presque tout un Aréopage à lui seul; Bonald, dans sa *Théorie du pouvoir*, appelle le président Hénault : « le plus sage de nos historiens ».

Mais ce Salomon historique n'avait pas que de la gravité par trempe d'esprit ou par état, il avait aussi de la grâce. Il était aimable. Le compas d'or ouvragé de ses facultés avait les pointes fort écartées. L'une tournait dans les choses sévères, l'autre tournait dans les plus riantes. Sa supériorité n'était point uniface comme les supériorités fort relatives de ce temps-ci. A une époque où la science historique n'était que broussailles, le président Hénault donnait une *Chronologie* raisonnée, et à souper il tenait gaiement son verre à patte et faisait sortir de sa mousse une chanson qui avait des ailes! Mais, tel que le voilà et tel qu'il était, sans sa position officielle dans le monde du XVIIIe siècle, sans le numéro de la loge que sa naissance et ses relations lui avaient donné, il y aurait peu à se soucier des papiers publiés par M. de Vigan et qui dormaient dans leur cassette de Sainte-Lucie. L'histoire passerait en l'oubliant.

Elle l'oublierait, lui et ses Mémoires, malgré ses qualités fines, épinglées, veloutées, charmantes, parce que ces qualités ne sauvent pas plus le talent des hommes que la beauté des femmes, quand elles sont seules. Elle l'oublierait et passerait sans se retourner, parce que l'histoire ne se retourne jamais que pour voir des faits oubliés ou pour entendre les hommes de génie, dont les opinions sont des faits pour elle. Elle n'a pas le temps d'écouter les commérages, même les plus spirituels! Si le président Hénault n'était pas

le président Hénault du Parlement de Paris, qui a tenu la plume tour à tour pour le Régent et pour Dubois, qui fut l'ami de d'Argenson et surintendant de la maison de la Reine Marie Leczinska, il aurait eu, pour nous, en pure perte, dans des mémoires personnels que les gens qui lisent tout auraient seuls lus, ce genre d'imagination dans le style qui annonce le prince de Ligne et qui le devance, comme la fleur rose du pêcher annonce la pêche plus rose encore! Il aurait eu vainement de ces touches heureuses comme nous en voyons dans ses portraits de quelques femmes, madame de Flamarens, madame de Gontaud, etc., lesquels font de lui — on ne s'en doutait guères! — un des peintres de médaillons du XVIIIe siècle qui ont le plus de caprice mythologiquement idéal et de fraîcheur vermillonnée. Personne n'aurait su cela, n'aurait joui de cela. Mais les mémoires où de telles qualités se révélaient sont de ces livres que la position sociale de l'auteur recommande à l'histoire, et tout ce qu'on devait perdre immanquablement a été sauvé.

Il avait, en effet, autorité pour les écrire, — et ce n'était pas le besoin de contempler sa personnalité dans une glace que l'on a soi-même étamée, qui lui avait mis la plume à la main. Ce vieillard qui avait tant vu, qui avait usé son égoïsme contre tant d'hommes, d'événements et de caractères, et qui était devenu indulgent, comme une pierre précieuse

devient polie, — sous le frottement universel, — traça, mais non pour les jeter à la publicité de son temps, des Souvenirs curieux où les autres devaient tenir bien plus de place encore que lui. Voilà l'historique de ces mémoires perdus, oubliés, retrouvés! On le voit, c'est identiquement le contraire des façons d'agir du XVIIIe siècle et de toutes les époques où les idées et les institutions grandiront, comme en ce moment, la personnalité humaine. C'est le contraire de tous les Barnums et de tous les Turcarets d'à présent, qui finissent aussi par publier leurs Mémoires, mais veulent jouir, vivants, de leur effet, fussent-ils *d'outre-tombe*, et vous les donnent — les farceurs! — comme le dernier mot de leur vie, — ce dernier mot qu'ils promettent toujours, qu'on voudrait tant et qui pourtant ne vient jamais!

Quant à la valeur absolue de ces mémoires, s'il faut finir par un jugement littéraire un chapitre tout de rapprochements, nous ne voulons pas l'exagérer. Nous aimons le président Hénault. Nous trouvons que sa tête va bien dans cette collection de têtes de vieillards que Joubert conseille aux connaisseurs en livres de mettre dans leur cabinet : « Esprits verts — « dit-il — quoique ridés; voix sonores et cependant « cassées. » Mais, quel que soit notre goût pour le président, il n'entraînera pas notre opinion. Ses mémoires, très agréables à lire, mais tracés plutôt au pastel qu'à l'huile, ne changent point l'aspect général

du XVIII[e] siècle. Ils font seulement pénétrer quelques douces lueurs dans plusieurs coins de ce salon qui n'a plus maintenant d'obscurité. Jusqu'alors les d'Argenson étaient peu connus. C'est la première fois qu'un homme qui les avait pratiqués, que le président Hénault, nous entr'ouvre la porte de leur demeure et nous les montre ce qu'ils furent dans l'exil et dans le pouvoir. C'est aussi la première fois — et c'est là l'importance de ces mémoires — que le cardinal de Fleury ait été peint, mais en pied, sans passion, par un peintre aux mains aussi placides et aussi séniles que celles de son modèle, et à qui la vie avait appris de quel mépris fatigué, à force de s'en servir, se composent la douceur et l'indifférence des hommes d'État qui sont doux et indifférents!

LE DUC DE LAUZUN [1]

I

On a dit, je crois, que ce livre suffisait pour justifier la Révolution française, et, religieusement entendu, le mot peut s'accepter. C'est, en effet, un livre affreux. Seulement, ce livre, qui justifie ce qui n'a pas besoin d'être justifié, c'est-à-dire le châtiment que Dieu infligea à la société du XVIIIe siècle, se justifie-t-il lui-même? Justifie-t-il le soin que les nouveaux éditeurs ont mis à le rééditer? Nous avions déjà une édition des *Mémoires de Lauzun*, et cette édition, suspecte d'ailleurs, n'était pas assez : c'était trop. Authentiques, ce qui est à prouver et ce que les éditeurs se contentent d'affirmer, les *Mémoires de Lauzun*

1. *Mémoires du duc de Lauzun* (1747-1783), publiés pour la première fois avec les passages supprimés, les noms propres, une étude sur la vie de l'auteur, des notes et une table générale, par Louis Lacour (*Pays*, 1er juin 1858).

sont non seulement abjects, mais inutiles. Qu'avons-nous besoin de livres pareils? Qu'avons-nous besoin de cette preuve de plus des mauvaises mœurs et du mauvais ton de cette époque-Messaline (comme dirait Carlyle), sur les corruptions de laquelle il serait temps enfin de jeter un voile de pudeur et de charité? Des détails de plus en plus ignobles, de plus en plus parfaits dans l'ignobilité, n'ajoutent rien à ce que nous savons du XVIIIe siècle. On sait assez de quoi se composent les mauvaises mœurs, et, quand on les a nommées, on en a dit tout ce qu'il faut en dire. Les détails qu'on en pourrait donner sont pour les raffinés, et les raffinés qui hument ces détails, nul n'ignore comment on les appelle. Or, faut-il que pour des gourmets de petites horreurs il y ait spécialement une littérature?

Mais l'histoire, dira-t-on, l'intérêt de l'histoire! Ah! certes! l'intérêt de l'histoire n'est point là... Les mémoires d'un fat qui déshonore, en les nommant, toutes les femmes assez faibles ou assez folles pour un jour en avoir fait leur maître, ne sont pas et ne peuvent pas être un document historique de quelque valeur que ce soit. L'histoire n'ouvre pas avec un monseigneur les chambres à coucher et les alcôves pour révéler, sans motif supérieur, les infamies de la vie privée et cachée. Elle dit bien — elle y est forcée — qu'Héliogabale fut trouvé mort dans des latrines, mais elle ne les décrit pas. Comme Mémoires même,

dans un temps où jusqu'aux goujats peuvent avoir les leurs, comme Mémoires même, c'est-à-dire comme une pièce au procès de l'histoire, plus ou moins garantie par le nom dont elle est signée, cette liste des maîtresses de Lauzun :

Vous y verrez ma liste, — avec les caractères !

n'a ni la notoriété ni le poids nécessaires pour que l'histoire osât s'y fier.

Quel est, en effet, l'historien imbécille qui jurerait d'après Lauzun et s'engagerait sur sa parole? Qui se vante des femmes qu'il a eues fait une bassesse, et qui fait une bassesse en peut faire deux et peut mentir. Où est l'authenticité, où est la preuve des anecdotes que Lauzun raconte et dont il est sempiternellement le héros? Est-ce parce qu'il est mort qu'il est plus croyable? On l'aurait démenti et souffleté de son vivant, mais vivant et n'écrivant que pour se vanter à quelques personnes de ses bonnes fortunes, il n'aurait peut-être pas publié à des milliers d'exemplaires les mémoires que voici dans la grande publicité maintenant. Ce qu'il n'aurait pas fait vivant sans le cri indigné de tant de familles qu'il outrage, la Mort lui communique-t-elle donc le droit de le faire du fond du tombeau?

Singulier droit que confère la Mort! D'ailleurs, est-ce même fidèlement tout Lauzun que ces *Mémoires*? N'a-t-on pas un peu arrangé son cadavre? Il y a des

variantes sur lesquelles nous allons revenir. Où est le manuscrit original qu'on puisse consulter et confronter?... Et quand, à toutes ces questions que la Critique a le *devoir* de faire, il y aurait réponse, réponse péremptoire et complète, emportant le caractère de vérité sur l'ensemble des *Mémoires de Lauzun* et sur leurs détails, resterait toujours la question suprême, la question qui va dominer ce chapitre : un tel livre, diffamation d'outre-tombe si ce n'est pas une calomnie, méritait-il d'être publié?... et à quel point de vue le mériterait-il?...

II

Historiquement, nous venons de voir l'estime qu'il en faut faire, mais littérairement, quel fond a-t-il ? Nous sommes dans un temps où l'idolâtrie du talent amnistie jusqu'à l'indigne usage qu'on en fait :

> C'est un franc scélérat, mais il écrit si bien !

Lauzun qui n'est, lui, qu'un joli scélérat, écrit-il au moins de manière à faire trouver charmante sa scélératesse ? et si ce n'est pas le Prince de Ligne par le don d'écrire, si ce n'est ni Laclos, ni même Louvet, — hélas ! Louvet, — si son style (est-ce un style ?) est

lâché, incorrect et vulgaire, l'homme au moins vaut-il mieux que ses *Mémoires*, et en rachète-t-il le langage par quelque coin de son individualité ? L'auteur de ces *Commentaires de César, Mœchi et Calvi*, est-il un César, à sa manière ; et si ce n'est pas l'irrésistible fils de Vénus et sa grâce dans la corruption, plus démoralisante que la corruption même, est-il au moins un autre César, un César Borgia de rouerie et de galanterie, et a-t-il au moins, puisqu'il s'agit de vices dont on se vante, une valeur, une horrible valeur de perversité ?... Eh bien, non ! pas même cela !

Lauzun n'a pas même les deux pouces de profondeur qui font les pervers. C'est une surface, une superficie. Seulement, cette superficie, cette fleur de peau de vices, est tout son être, et vous le gratteriez, vous le râperiez, comme Napoléon disait qu'il fallait gratter le Russe pour trouver le Barbare, que vous ne trouveriez absolument rien. En Lauzun, il n'y a pas de *second dessous*. C'est un écervelé de tout, même de sens ; un homme eunuque deux fois, par la tête et par le cœur, qui a oublié de l'être une troisième, et voilà l'écueil de sa vie. Il eut beau porter, comme une aigrette à son kolback de hussard, ce nom presque splendide de Lauzun, — un fat historique de plus grand air que lui et de plus fière essence, — et le remplacer par ce nom de Biron, qui fut un traître plus grand que lui aussi, car Lauzun trahit la monarchie et il a passé à l'ennemi comme l'Iscariote de Henri IV ;

Lauzun, le mal nommé, ne fut jamais réellement ni Lauzun, ni Biron, mais tout au plus quelque chose comme le chevalier de Faublas. Et il eut beau tristement vieillir, cracher le sang, et mourir enfin de la mort sérieuse de la guillotine, qu'il ne fut, encore et toujours, que le chevalier de Faublas vieillissant, pulmonique et guillotiné. Rien de plus.

III

Et c'est ce qu'il faut dire tout d'abord et maintenir avec beaucoup de soin. Le duc de Lauzun n'est qu'un colifichet d'homme, « une coqueluche de femmes », comme on disait dans l'argot badin de son aimable temps. Otez-lui sa casaque hongroise, sa plume de héron et sa fourrure, et demandez-vous ce qui reste : « On écarte tout cet attirail qui t'est étranger pour « pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat », a dit La Bruyère. C'est un fat, et ce n'est pas Lovelace, et ce n'est pas Don Juan. Lovelace est un fat satanique. Il avait le sang-froid, le repli, la combinaison, l'impitoyabilité, et Lauzun n'est jamais qu'un grand innocent de corrompu. Don Juan avait l'éblouissant prestige, la familiarité souveraine, l'audace, le charme

mystérieux du serpent sur les malheureux rossignols, tandis que Lauzun n'est qu'un uniforme de courtisan ou de soldat, — un talon rouge ou une botte rouge. Le terrible Lovelace n'aurait pas voulu de Lauzun, de ce muguet qui se croyait sentimental quand il n'était que sensuel, pour faire ses commissions, — pour porter ses lettres à Clarisse.

Du reste, Lauzun n'avait pas besoin, pour être insolemment et incroyablement heureux, du charme des Juans ou de la puissance retorse des Lovelaces. N'était-il pas d'un temps où il y avait, de tout homme à toute femme et de toute femme à tout homme, un plan incliné ?... La Régence et Louis XV, en passant sur ce plan incliné, l'avaient rendu si abominablement glissant que toutes les mules à talon ne pouvaient s'y soutenir et que les premiers bras venus les recevaient. Lauzun était là. Il était jeune. Il avait été Chérubin. Il devint et resta Faublas. Il avait la beauté du diable, la jeunesse, la santé, le vermillon d'un sang vif. Que fallait-il de plus ?... Il n'aurait pas été là qu'il y en aurait eu un autre. Il y aurait eu Besenval, Dillon, Tilly, que sais-je, moi ?... Les cheveux blancs de Besenval se couronnèrent d'autant de ces succès faciles que les cheveux noirs ou blonds de Lauzun. En ce temps-là, Faublas pouvait impunément avoir cinquante ans ! En ce temps-là, nul homme ne régnait sur les femmes, nulle femme sur les hommes... La chevalerie, on en parlait bien encore aux soupers

de madame de Polignac. Et Lauzun même s'est cru chevaleresque... C'est sa minauderie. Mais la féodalité était bien morte. Il n'y avait plus de vrai que le vers de la comédie :

On se prend, on se quitte assez publiquement.

C'est cette prise de toutes par tous et de tous par toutes que les *Mémoires de Lauzun* constatent. Ils nomment tout le monde faute par faute, par nom et prénoms, avec une sincérité impudente et légère. Don Juan aussi a sa fameuse liste des *mille et tre*. Mais il les *compte*... et ne les nomme pas!

Et nous insistons sur ce point parce que, dupe comme elle l'est toujours, soit d'une attitude pittoresque, soit d'un bonnet mis d'une certaine façon, cette grande niaise d'opinion a cru *là-dessus* le duc de Lauzun chevaleresque. Qu'on l'ait dit de son temps et dans des coteries de cour, je ne m'en étonne. Il était chevalier à Trianon comme la Reine y était bergère. Mais qu'un écrivain de nos jours, — qui n'a pas les mêmes raisons pour se faire illusion que les femmes dont Lauzun tournait la faible tête et qui le croyaient un Galaor, — qu'un biographe comme M. Louis Lacour intitule ce vantard naïf : « chevaleresque », c'est véritablement unique de parti-pris et de préoccupation.

Si J.-J. Rousseau nous a donné l'idée de son origi-

nelle bassesse en déshonorant madame de Warens dans ses ignobles *Confessions*, Lauzun a fait vingt fois ce que Rousseau a fait une, et il ne se doute pas une seule fois, l'étourdi aimable! de l'infamie de son procédé. Tel est le *chevaleresque* de M. Louis Lacour. Il est vrai qu'il le dit *sans poésie*. Cela veut-il dire que Lauzun ne sait pas faire de vers? On se le demande, car si Lauzun était chevaleresque, il serait suffisamment poétique de cœur, de sentiment et même de langage, et le mot de M. Lacour deviendrait une contradiction. Tel est l'homme oublié depuis l'éloge qu'en avait fait sérieusement à la Chambre des pairs, en 1821, ce vieux mystificateur de Talleyrand, — cet autre chevalier du même genre, l'abbé Faublas de la diplomatie, — et dont M. Louis Lacour veut rajuster la gloire fragile et cassée, comme les quatre morceaux d'une soucoupe. Malheureusement, la forme des *Mémoires* et tous les efforts du biographe, lequel a, sans doute, la poésie que n'a pas Lauzun, et qui préfère (nous dit-il) à toutes les larmes d'amour du XVIIIe siècle... une goutte de rosée (est-il serpolet, ce M. Louis Lacour!), ne peuvent draper la nullité profonde de Lauzun, de ce bellâtre heureux à qui les perdrix, comme on dit, tombèrent toutes rôties dans le bec, sans qu'il eût à prendre d'autre peine que de l'ouvrir. Elles avaient été rôties, en effet, depuis plus d'un siècle, dans le plus terrible feu qui ait jamais consumé les vertus et les mœurs d'un peuple...

IV

Ainsi, ni homme ni talent dans ce livre. De la fange refroidie, voilà tout! Des écoliers seuls, des naïfs, des buveurs de rosée, comme M. Louis Lacour, peuvent prendre au sérieux, au triste sérieux de la corruption, cette apparence, cette ombre d'homme, *hominis umbra*, et croire que de tels farfadets, brillants et si vite évanouis, importent à la curiosité du moraliste ou de l'historien ; ils ne méritent guères que leur mépris. Les *Mémoires de Lauzun* se ferment en 1783 : ils n'impliquent donc que sa vie de boudoir, ses errantes amours et sa passe d'armes en Amérique. Plus tard, l'homme à bonnes fortunes étant devenu général de la très austère République, qui, comme il convenait, le fit égorger, ces *Mémoires* auraient pu, en s'achevant, servir à l'histoire. Seulement, tels qu'ils sont, tronqués, personnels, scandaleux, ils y tiennent pourtant par une de leurs pages, une page qui est peut-être un crime et sur laquelle plane un épouvantable soupçon. On devine bien que nous voulons parler de cette Infortunée sublime, de cette Marie-Antoinette qui, de toutes les calomnies versées sur

elle et dissipées par la lumière et l'indignation de l'histoire, n'a plus guères à cette heure sur sa sainte mémoire que le poids de cette lâche haleine de Lauzun!

Ce n'est qu'un souffle, — on le sait bien! — mais le souffle de ce ribaud a été mortel à l'honneur de tant de femmes que, si le sang n'avait pas lavé les taches dont se mourait la royale hermine, la divine inno-nocente, maculée, fût peut-être restée ternie dans sa splendeur par un doute, — par un embarras de l'histoire. Voilà ce qu'on aurait dû à Lauzun! Lauzun a fait pis que de poignarder, comme un autre gentilhomme d'alors, le lit vide de la Reine. Il a taché sa gloire de femme, et l'on dirait qu'il a pris d'horribles précautions en versant sa goutte de poison dans le pur calice de ce lys. Il l'a versée en la dosant. Il ne dit rien de formel, oh! non! mais il indique. Il ne conclut pas, il prend l'air discret, il laisse tout supposer, et voilà l'infamie! Il raconte des faits que la bonté de cette Reine, confiante et plus chevaleresque qu'il ne le fut jamais, lui! explique, mais qu'un autre sentiment aussi pourrait expliquer. En cela, il est affreusement et odieusement coupable : les réserves de sa pensée, à travers son expression, en font le danger. Mais, autre question : est-il le seul coupable et jusqu'à quel degré l'est-il? Il y a des variantes dans ce livre. Quand la Reine dit : « *Devons-nous* « (elle et le Roi) céder à d'insolents propos? » la

variante écrit: « Dois-je?... » — « Ma conduite (avec « la Reine) avait été imprudente, — dit la pre- « mière version, — et je me trouvai heureux qu'elle « n'eût pas été plus mauvaise » ; la variante écrit : « Ma position devenait tous les jours plus difficile et « *plus effrayante.* » Dans la page 190, il y a des annexes entre parenthèses qu'il faudrait voir sur le manuscrit: « (*Des larmes coulèrent de ses yeux*, à la Reine.) Vous « me traitez bien durement, Monsieur de Lauzun, « me dit-elle, (*je ne le mérite pas!*). » Que doit-on croire quand le texte dit *goût* et la variante *bienveillance?* Que faut-il croire, enfin, une fois pour toutes, de la variante ou du texte? Questions terribles qui se lèvent à chaque minute quand on lit ces pages où les épurateurs du texte sont peut-être de complicité avec la pensée de Lauzun et veulent faire croire la même chose que lui!

Et nos raisons pour admettre cette complicité sont nombreuses. D'abord le ton et l'esprit de la notice de M. Louis Lacour, ensuite et surtout, à la page 122 des *Mémoires*, une note qui résume et concentre cet esprit et dans laquelle l'éditeur biographe accuse madame Campan d'avoir *travesti* une anecdote racontée, dit-il, avec une très grande bonne foi par Lauzun. Un soir, à ce qu'il paraît, le duc alla chez la princesse de Guéménée avec une magnifique plume de héron blanc à son bonnet La Reine eût admiré cette plume et Lauzun la lui eût offerte. Madame Campan prétend

selon nous avec raison, que le duc aurait donné au présent de son aigrette une importance qui est tout Lauzun de pied en cap, c'est-à-dire un fat qui compromet par nuances parce qu'il a peur en compromettant. Or, peu de temps après le présent, Lauzun sollicita une audience et l'obtint, mais à peine fut-elle commencée que la Reine ouvrit la porte en disant d'une voix très haute : « Sortez, Monsieur! », et qu'en se tournant vers madame Campan : « Jamais « — ajouta-t-elle — cet homme ne rentrera chez « moi! » Telle est l'anecdote qui fait procès entre Lauzun et madame Campan, entre la domestique fidèle de la Reine et l'homme devenu le serviteur de la Révolution, et que M. Lacour juge en faveur de ce dernier. M. Lacour est fort affectionné à la maison d'Orléans et se vante de l'être à la fin de sa notice ; Lauzun l'était aussi. Le duc d'Orléans était son banquier, dit M. Lacour, en ajoutant avec sympathie que les mauvaises langues avaient beaucoup exploité ce bruit-là. Eh bien, avec les sentiments connus de la maison d'Orléans pour la Reine Marie-Antoinette, il faut plus que l'opinion des gens dévoués à cette maison pour accuser de *travestissement* et de mensonge l'anecdote racontée par madame Campan, et cette anecdote, très croyable, reste tout entière à la charge de Lauzun, malgré les efforts de l'écrivain qui a voulu l'effacer.

V

Ces efforts, qui ne sont pas d'ailleurs ceux d'un Hercule, resteront sans résultat. Lauzun, qui, comme Égalité d'Orléans, se jeta dans la Révolution sans avoir en lui la plus petite étoffe d'une conviction politique, s'y précipita peut-être comme son *banquier*, et pour les mêmes raisons : par rage de vanité blessée, par rancune des mépris superbes que la Reine indignée opposa à l'insolence de leurs hommages à tous les deux. Lauzun demeurera, aux yeux de la postérité, ayant à l'honneur la tache même qu'il a voulu faire à l'honneur de la Reine, et des torrents d'encre versés pour l'enlever ne l'enlèveront pas. Ce n'est pas non plus la notice de M. Lacour qui diminuera le dégoût qu'inspirent ces *Mémoires*. Chamfort disait : « On ne « balaie point les étables d'Augias avec un plumeau », et le plumeau de M. Lacour n'est qu'une plume qui n'est pas d'un aigle. Les *Mémoires de Lauzun* ne sont pas seulement un mauvais et inepte livre, dans lequel, hors le scandale qu'on y cherche, il n'y a plus rien. Ils ne sont pas seulement une attaque à des personnalités, mais à la famille !... Il est donc de nécessité que,

dans de pareilles publications, le pavillon d'un nom historique ne couvre plus la marchandise; car la France ne doit pas être la protectrice officielle de ceux qui déshonorent ses mœurs par leur exemple et ses familles par leurs indiscrétions. Au moins la Critique doit-elle flétrir énergiquement de pareils livres, puisque nous n'avons plus de Grand-Escalier!

MADAME DE GENLIS [1]

M. F. Barrière continue (et qu'il la continue longtemps!) sa bibliothèque de Mémoires. M. Barrière, un des hommes d'esprit du *Journal des Débats*, mais sans le pédantisme de la maison, qui écrit avec cette belle insouciance des vieillards spirituels, qui savent que l'esprit est mieux qu'éternel, puisqu'il est un rajeunissement : « En 1820, j'étais *presque* jeune! », M. Barrière est le patriarche de l'histoire *pointillée* et de l'anecdote en bonne humeur, et nous voudrions qu'il en fût le Mathusalem!

L'anecdote n'est pas si légère que le croient mes-

1. *Mémoires de madame de Genlis*; *Souvenirs de Félicie* (*Pays*, 28 Juillet 1858).

sieurs les hommes graves. Avec le mot : *c'est amusant*, on a une manière dégagée de déshonorer les choses, mais l'anecdote, l'amusante anecdote, n'en est pas moins, quand on sait la choisir et *l'enlever*, la concentration même de l'histoire. Pour les esprits intelligents (et on n'écrit que pour ceux-là), l'anecdote peut réfléchir, en *petit*, il est vrai, mais en *distinct*, toute une phase historique évoquée. On l'y saisit comme on voit son visage, diminué, mais tout entier, dans une facette de pierre précieuse. Demandez aux femmes qui se mirent dans leurs bagues, en vous écoutant, si ce n'est pas plus *net* qu'un miroir?

A chaque mémoires que M. Barrière publie, il attache une préface qui d'ordinaire est charmante, et, si ce n'est pas de l'histoire en médailles que toutes ces préfaces, c'est de l'histoire en médaillons. La touche en est souvent d'une grande finesse... Or, dans ces petits médaillons, qui ne sont rien du tout aux gros yeux béotiens des bœufs du travail lourd et de l'effort pénible, il y a vraiment plus d'histoire réelle accumulée que dans beaucoup de grandes pages tirées à quatre épingles et qui ont la prétention d'être des tableaux. Ce qu'il tient de molécules odorantes dans un grain de musc inépuisable, qui les a comptées?... Vous ne le savez pas !

C'est un de ces grains-là que M. Barrière nous fait respirer dans l'introduction qu'il a mise aux *Mémoires de madame de Genlis*. Quels qu'ils fussent, en effet,

les *Mémoires de madame de Genlis* devaient se trouver dans la collection de M. Barrière; car madame de Genlis, quelle qu'elle soit à son tour, tient sa place dans l'histoire morale et littéraire du XVIIIe et du XIXe siècles. L'Histoire et la Critique, je le sais, diminuent encore tous les jours cette place déjà diminuée, mais enfin on n'oubliera pas et on ne peut oublier que parmi les ouvrages de madame de Genlis il en est un intitulé : « *Louis-Philippe* », et qu'elle eut un jour la bienveillance d'un plus grand critique que Geoffroy, de ce grand critique qui s'appelait Napoléon.

D'ailleurs, excepté M. Barrière, qui choisit les fruits de ce panier sans fleurs et qui commence à rendre justice à madame de Genlis en raccourcissant ses mémoires, personne n'a été juste pour cette vieille cape noire du XVIIIe siècle. Madame de Genlis n'attire pas. Elle n'eut jamais la grâce victorieuse. Elle est lourde, elle est terne, elle est pédante. Elle faisait l'école à douze ans à de petits paysans par-dessus les murs d'un jardin : trait de caractère! Elle était née gouvernante, elle était née vieille, cette femme qui fut une jolie femme, mais qui le fut sans agrément. Elle n'eut point l'auréole de la jeunesse; elle n'eut guères qu'un vilain bonnet, même quand elle le jeta par-dessus les moulins, et il ne fut pas plus beau quand elle l'eut rattrapé; car elle le rattrapa et le savonna fort et ferme, mais il resta gris obstinément, gris déteint, gris poussière, *poivre et sel*, comme les

cheveux et le genre d'esprit qu'il coiffait. Ne nous y méprenons pas ! madame de Genlis, qui ne fut jamais jeune, n'eut jamais non plus le bénéfice de la vieillesse. Comme l'auréole de la vie lui avait manqué, il lui en manqua aussi la splendeur dernière. Tête d'octogénaire sans poésie, qui a des cheveux gris sur un front ridé et renfrogné, on dirait qu'elle n'a pas l'honneur d'avoir des cheveux blancs, et involontairement on se demande ce qu'on doit de respect à ce front et à ces cheveux-là ?

II

Eh bien, selon nous, on lui en doit plus qu'à beaucoup de femmes littéraires qui ont plus de talent et de charme qu'elle ! En thèse générale et en principe, nous faisons assez bon marché des femmes littéraires. Fût-ce avec du talent, le *bas-bleuisme* nous est odieux. La destinée de la femme n'est pas là. La destinée vraie de la femme est de faire des enfants, comme le disait le grand critique que nous avons cité plus haut, à madame de Staël, et quand ils sont faits, ajoutons-nous avec un autre critique non moins imposant, « de leur apprendre à prier Dieu et à n'avoir pas

« peur du canon ». Mariage à part, du reste, la femme normale est toujours sœur ou mère de quelqu'un. Il fallait la philosophie, qui égalise tout, même l'homme et la femme, pour inventer la femme littéraire et lui donner possession d'état dans nos mœurs.

Madame de Genlis, qui eut l'affreuse fécondité de plume qui empêche toujours plus ou moins d'être mère, madame de Genlis, cette Danaïde de l'écritoire qui a versé tant de flots d'encre inutile dans le tonneau sans fond de la publicité, par ce côté de la vocation littéraire ne valait pas mieux que les autres femmes qui s'appliquent à ce triste labeur à contresens de leur fonction, et, comme puissance d'exécution et d'art, elle fut inférieure à beaucoup. Faussée à l'endroit de la vocation par son siècle, par son entourage et par elle-même, elle n'avait pas non plus une de ces valeurs littéraires qui font passer les critiques, que le Beau corrompt, par-dessus la violation de la loi sociale.

Mais, nous devons le reconnaître, elle possédait ce que son siècle n'avait pas et ce que n'a guères le nôtre, venu après elle, pour la juger. Elle avait un bon sens très ferme, et puisque toute femme qui écrit affecte d'être homme, elle avait au cerveau de la virilité. Parmi les femmes, ce fut l'écrivain qui se rapproche le plus de ce qu'on serait tenté de nommer les conditions académiques, si l'Académie n'avait donné, dans ces derniers temps, trop d'exemples de sa déviation

à l'égard des règles premières. Elle observa toujours les grandes consignes de l'éducation et se maintint dans les lignes de l'Ordre. En un mot, elle eut une tenue, et voilà pourquoi on lui doit, à cette femme, bas-bleu jusque par-dessus la tête, un peu plus de respect qu'on n'en doit à ces singesses de l'homme qui croient que la gloire de la femme est de n'avoir plus d'enfant dans les bras.

Oui! voilà pourquoi, malgré tout, malgré l'encre aux doigts, malgré la disgrâce, malgré les lourdeurs et les ridicules, il faut aller jusqu'au respect. Si les lettres étaient un temple, l'exclusion des femmes serait un droit, et saint Paul les comprendrait à ce titre dans son anathème. Mais les lettres n'ont pas entendu et n'entendent pas que des paroles sacerdotales. Dans cette littérature ouverte à tout envahissement d'amazones, les érotismes d'Amathonte ont préoccupé assez hautement des vestales d'un aloi douteux, et madame de Genlis tranche sur ces viragos modernes par d'honnêtes saillies et des différences remarquables. Elle a bien payé, du reste, ces différences. Les Émancipées littéraires, les Blumeristes, les blouses sans ceinture, les petites redingotes de velours, ont régalé de leurs dédains cette vieille corneille déplumée et bavarde du XVIIIe siècle, penchée et croassant sur les jeunes pousses du XIXe. Elles lui ont cinglé à bras raccourci le reproche d'hypocrisie; car la convenance, c'est l'hypocrisie pour les inconve-

nants. A une époque où ce n'est plus dans les mœurs l'enlèvement des Sabines par les Romains, mais des Romains par les Sabines, cette Genlis qui eut ses faiblesses, mais qui du moins n'en fit pas la loi de l'avenir dans ses livres, recueillit le mépris, et parmi les scandaleuses fit scandale. Mais son ton littéraire resta la plus vengeresse critique de celles qui se permirent de la mépriser.

III

Tel est le mérite de madame de Genlis. C'est *plus* et c'est *moins* qu'un mérite littéraire. Nous savons qu'on ne la lit guères plus que dans les fragments arrangés par M. Barrière; nous savons que ses romans s'en vont du côté où ceux de madame Riccoboni sont partis. Nous savons enfin qu'une mauvaise sentimentalité théâtrale rend insupportable à peu près tout ce qu'elle a écrit, cette femme qui eut la correction, mais sans avoir le goût. Nous savons tout cela, mais nous savons aussi qu'elle représente la morale en littérature dans un temps où réellement, en France, il n'y en avait plus.

Excepté Chateaubriand, qui fut l'écho sonore dans les lettres, la répétition sur un timbre d'or de ce grand

coup d'audace et de génie qui s'appelle le 18 Brumaire dans l'histoire, ils étaient tous païens, philosophes, livrés à leur sens corrompu, lorsque madame de Genlis éleva une voix qui, après tout, rappelait les esprits à la tradition morale de la France. Le matérialiste Volney publiait ses *Ruines* sur les nôtres. André Chénier, l'Ionien, qui avait eu son dernier ïambe si brutalement scandé par la guillotine, avait laissé un frère qui ne le valait pas, l'auteur de *Charles IX* et de l'*Épître à Voltaire*, à ce Voltaire qui était dieu alors et qui n'est plus maintenant que roi. Parny donnait un second volume à la *Pucelle*.

Madame de Staël elle-même, madame de Staël, encore plus la fille du Suisse Rousseau que du Suisse Necker, écrivait cette fausseté dangereuse, parce qu'elle est éloquente, de l'*Influence des Passions*, qui pose le bonheur individuel comme le but suprême de la vie. Eh bien, seule au milieu de tous ces gens-là, et jeune, et, a-t-on dit, fragile, madame de Genlis conserva droite sa raison et garda dans de mauvaises mœurs (peut-être) le sens moral qui nous sert du moins à les condamner! Cependant elle s'était formée, comme on dit, dans une société abominable et terrible. Il faut lire, dans l'introduction de M. Barrière aux *Souvenirs de Félicie*, les détails sur la corruption folle ou froide et l'histrionisme princier du monde qui avait été l'école de sa jeunesse. Par sa naissance et par sa situation, elle appartenait aux classes élevées de l'ancien

régime, à cette noblesse si lâchement coupable qui a fait la Révolution, M. de Lafayette en tête et M. Benjamin Constant de Rebecque en queue,et pour comble, elle sortait de chez les d'Orléans.

Et c'est ici que la personnalité de cette femme de tenue se dessine. Le milieu par lequel elle avait passé ne l'avait point entamée. Gouvernante, pédagogue quelconque dans la maison d'Orléans, elle y était restée sur un pied qui, intellectuellement et d'opinion, n'avait pas été un pied d'argile; car il n'avait pas fléchi quand tout autour d'elle s'éboulait. Véritablement, quand on se reporte à cette époque de sa vie, on ne peut s'empêcher de penser à une autre gouvernante, aussi, à une autre éleveuse d'enfant de prince, qu'on a aussi accusée d'hypocrisie et à qui on a reproché jusqu'à la beauté sévère de sa raison.

Certes! nous n'oserions comparer madame de Genlis à l'immense femme qui fit connaître l'estime et le respect dans l'amour à l'âme orgueilleuse de Louis XIV, mais, toute proportion gardée, n'y a-t-il pas dans la physionomie générale de madame de Genlis, surtout quand le temps lui a donné son noir de vieux portrait, je ne sais quoi qui rappelle madame de Maintenon? Chose singulière! ce ne fut pas madame de Genlis qui acheva dans la maison du duc d'Orléans le rôle et l'imitation de la gouvernante du duc du Maine dans la maison de Louis XIV, mais pour son compte aussi elle la rappela. Elle fut à sa manière une madame de Main-

tenon, plus jeune, plus obscure, moins considérable, moins majestueuse, et de combien! moins vertueuse surtout, mais Maintenon cependant (car les noms ont leur profondeur).

Quand personne ne se *maintenait* à sa place, dans ce temps de renversement social, ni rois, ni reines, ni princes, ni femmes, ni sujets, madame de Genlis se maintint à la sienne. On ne l'a pas assez remarqué. Quoiqu'elle aimât les d'Orléans pour eux et pour son rôle auprès d'eux, elle fut, chez eux, visiblement de l'opposition; mais on dut la considérer comme de leur parti à la cour. Cette difficulté de situation à laquelle elle résista pèse aujourd'hui sur sa mémoire, mais l'histoire, pour peu qu'elle devienne juste, devra un jour l'en décharger.

IV

Encore une fois, c'est cette fermeté de sens dans la vie pratique autant que dans la vie spéculative des livres qui résista à tout dans madame de Genlis, et qu'on retrouve à travers bien des commérages et beaucoup de crédulités, — car elle est commère dans ses derniers jours, sous son coqueluchon de vieille,

comme elle avait été caillette dans sa jeunesse, du temps de sa harpe et sous son chapeau à la *Paméla*, — c'est ce bon sens d'une si grande venue et d'une si forte résistance, qui avait frappé le génie profond et rectiligne de Napoléon quand il attacha sur cette femme bas-bleu son regard d'astre.

Le lecteur d'*Ossian* avait-il lu *Mademoiselle de La Vallière, les Chevaliers du Cygne, Adèle et Théodore?* Mais, s'il les avait lus, ce n'est pas pour les plaisirs qu'il y avait goûtés qu'il donna, sans se faire prier, 6,000 livres de rente à la comtesse de Genlis et un logement à l'Arsenal. Lui, le connaisseur en virilité, qui disait de Madame la duchesse d'Angoulême : « C'est le seul « homme de sa famille », honorait une femme de lettres sans éclat, mais plus homme par l'intelligence et par le labeur que Corinne l'improvisatrice, que la brillante madame de Staël. Il savait que cette femme, quoique lettrée (la littérature est la lézarde de la tête des femmes), avait exceptionnellement trop de raison et d'assiette (il lui en donnait une d'ailleurs!) pour être jamais anarchique et pour jouer avec lui ce rôle impatientant qu'a joué madame de Staël, ce rôle de la mouche qui fait écumer le lion! et ce n'est pas tout. L'Empereur, né prince par le génie, savait ce que coûte et ce que vaut l'éducation d'un prince, et madame de Genlis en avait fait une qu'il récompensait par solidarité de prince. Cette éducation honore beaucoup madame de Genlis... La suite des temps nous a montré

Louis-Philippe voltairien, indifférent, incrédule et politiquement sans grandeur, mais cet homme qui a vécu mort et qui est mort vivant, ce soliveau un peu narquois du régime parlementaire (narquois! c'était sa manière de bouger, à ce soliveau!), cette victime d'un équilibre de dix-huit ans sur la pointe d'une aiguille, avait été très bien élevé. Il a lui-même raconté que, dans les misères de l'émigration, ce fut le sentiment catholique qui l'empêcha de se suicider. Ce descendant d'une race pourrie par la débauche, depuis Gaston, le frère de Louis XIII, jusqu'au Régent, et depuis le Régent jusqu'à Philippe-Égalité, avait au cœur le pur sentiment de la famille, et il ne le perdit jamais. Or, puisqu'il ne le devait pas à son sang, il le dut à son éducation...

V

C'est là une chose que M. Barrière n'a point dite dans son introduction. Il nous l'avait laissée, et voilà pourquoi nous l'y ajoutons! A chacun son métier. M. Barrière n'est pas un critique. Il n'avait point à rendre compte de la valeur littéraire de madame de Genlis, mais à faire *le ménage* de ces pesants et longs

mémoires qui ressemblent beaucoup à la table sur laquelle ils ont été faits et dont il nous donne une description si plaisante : « C'était une table de sapin « noircie par le temps et l'usage. On y voyait pêle-« mêle des brosses à dents, un tour en cheveux, deux « pots de confitures entamés, des coquilles d'œufs, « des peignes, un petit pain, de la pommade, un « demi rouleau de sirop de capillaire, un reste de « café au lait dans une tasse ébréchée, des fers pour « gaufrer des fleurs en papier, un bout de chandelle, « une guirlande commencée à l'aquarelle, un peu de « fromage de Brie, deux volumes bien gras et deux « carrés de papier sur lesquels étaient griffonnés des « vers. »

Eh bien, ce terrible ménage, M. Barrière l'a très bien fait! Il l'a fait en jetant à peu près tout par la fenêtre. Ç'a été une éclaircie. Nous avons, grâce à ce débarras hardi, un volume des *Mémoires de Félicie,* puis un autre volume des *Mémoires de la comtesse,* et c'est bien assez.

Ainsi réduite à ces deux volumes arrangés et offerts par un homme de goût, et lui-même un dégustateur, aux gourmets du détail et de l'anecdote, madame de Genlis, toujours trop prolixe quand elle parle d'elle, a gagné beaucoup en perdant. Dans ces mémoires d'à présent, on voit mieux la femme de décence, de convenance et de maintien qu'elle était naturellement, avant que le *bas-bleuisme*, qui devient enragé chez les

femmes dans leurs derniers jours, eût tout brouillé dans sa tête comme sur sa table. La femme, pour laquelle nous avons demandé du respect, s'y trouve seule, et la Caquet-bon-Bec du XVIIIe siècle, cette agaçante Caquet-bon-Bec, qu'en vieillissant elle était devenue, n'y est plus.

LE
MARÉCHAL DE RICHELIEU [1]

I

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; les Mémoires non plus! Après ceux du duc de Saint-Simon, le faux honnête homme, voici ceux d'un faux coquin, le duc de Richelieu; car le duc de Richelieu fut un fat, et il y a dans tout fat, plus ou moins, du *fanfaron de vices* qu'entendait Louis XIV quand il parlait de son *coquin de neveu,* le duc d'Orléans. Tout fat est la trompette de ses conquêtes et les grossit toujours un peu en les sonnant:

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire!

Quelquefois il la sonne sans avoir chargé. Et même

1. *Les Mémoires du maréchal de Richelieu* (*Pays*, 12 Août 1858).

à quoi bon tant de peine? Lorsque la trompette de la fatuité ne sonne pas, elle a sa banderole. Si on ne l'entend pas, on la voit: « Les bons fats, les bons *com-* « *prometteurs* de femmes — dit le *Traité de la Prin-* « *cesse* — ne sont pas ceux qui compromettent avec « des paroles ou des contes, mais ceux qui compro- « mettent avec des airs. »

Mais Richelieu ne se contenta pas de si peu. Il eut les airs, — mais les airs s'en vont; c'est le vent qui passe. Il n'y a qu'en musique qu'on peut noter les airs! Il eut aussi les mots, qui sont déjà moins fugaces; il les eut insolents, vantards, somptueusement vantards, spirituellement cinglants et sanglants comme il convient à la Fatuité toute-puissante. Et ce ne fut point assez encore! Ces mots qui peuvent se perdre cependant, ces anecdotes qu'on peut oublier, il aurait voulu les graver sur onyx pour mieux les fixer; il aurait voulu graver sur les pierres les plus dures — qui, en dureté, auraient ressemblé à son cœur, — le souvenir, prêt à se dissoudre, de ces charmants et abominables succès, la gloire honteuse de sa vie. Il était d'un temps littéraire; il ne savait pas l'orthographe, et, comme de juste, il n'en était que meilleur académicien, mais ce n'était point pour le sot bonheur littéraire d'écrire ses Mémoires que l'envie le prit de se raconter.

C'était pour un bonheur bien autrement salé! le plaisir diabolique du fat, à l'action devenue impossible,

qui se perpétue par le récit. Seulement, voyez-vous! les mémoires d'un fat, je m'en défie... Si madame du Deffand a dit avec une gaieté charmante : « Il n'y a « dans ce monde que trois sortes de gens : les trom- « peurs, les trompés et les trompettes », les Mémoires de Richelieu pourraient bien nous donner, du même coup, ces trois classes intéressantes. Il fut le trompeur, il est la trompette, et nous, nous serions les trompés.

Et il y a bien d'autres raisons que Richelieu lui-même pour douter de la vérité de ses mémoires. Mais disons d'abord ce qu'ils sont.

II

D'abord, une autre main, pour le moins aussi suspecte que la main de Richelieu, les a touchés, et cette main, qui eut la prétention de les arranger pour l'histoire, est celle d'un homme de sac et de corde littéraire, c'est celle de l'abbé Soulavie.

L'abbé Soulavie a laissé une trace équivoque, mais profonde, dans la littérature historique du XVIIIe siècle. Subalterne par le caractère, il ne fut point un

écrivain, mais il n'était pas sans talent, et il se serait même entendu en histoire s'il s'y était consciencieusement appliqué. Au milieu du fatras que nous avons de lui, on doit distinguer un travail sur la politique de la maison d'Autriche, qu'un ministre ennemi de cette maison aurait pu payer... L'abbé Soulavie était un de ces prêtres ambitieux comme on en vit beaucoup aux approches de la Révolution, que leur soutane gênait aux entournures et qui la traînèrent bien bas avant de la jeter aux orties. Il valetait à l'hôtel d'Aiguillon, où il était une espèce de grison politique à l'usage du duc, une plume à tout faire et qui fit sa main; car il resta nanti, quand la Révolution fut arrivée, des papiers dans lesquels on lui avait permis de fourrager et auxquels il ajouta beaucoup d'autres papiers des bibliothèques publiques, qu'on lui laissa piller tant qu'il voulut. Il fut l'ami de Collot d'Herbois, de Barrère, de Chabot, le défroqué comme lui.

N'oublions pas que ce fut lui qui eut le premier flair des *Mémoires de Saint-Simon*, qu'il écréma plus ou moins gauchement dans une édition mal faite, mais déjà intéressante. Il avait eu vent aussi des *Mémoires du Président Hénault*, et il est maintenant hors de doute que Richelieu lui avait confié, en vue de ses mémoires, des pièces et des lettres expliquées et complétées par ces confidences qui valent mieux que tous les documents écrits. Seulement, quel fonds y a-t-il à faire sur tout cela? Quelle garantie avons-

nous de l'exactitude et de l'authenticité de ces neuf volumes de Mémoires, publiés dans un temps qui gâtait tout (de 1790 à 1793), par un homme bien gâté déjà avant ce temps-là?

La moralité de Soulavie ajoutée à la moralité de Richelieu ne constitue pas une chose fort imposante, on en conviendra. D'ailleurs, avant même de devenir ce qu'il devint et ce qu'à l'heure de mourir il s'est tant repenti d'avoir été, l'abbé Soulavie, esprit de bas fond, se plaisait aux égouts de l'histoire, sous prétexte de les vider. Il était, comme les mauvais prêtres: *optimi corruptio pessima.* Richelieu traduit ou r'habillé par Soulavie, le vieux fat qui probablement s'est vanté et qui parle à travers un mauvais prêtre, ne voilà-t-il pas une fameuse sarbacane pour la Vérité! Ne voilà-t-il pas un beau véhicule pour qu'elle arrive, sans altération, jusqu'à nous!

Il y a donc à prendre et à laisser dans ces mémoires, et la défiance devient ici de la sagesse. L'auteur de la *Bibliothèque* (1) a réduit les neuf volumes à deux, qu'il aurait pu, nous le croyons, réduire encore. Soulavie est un écrivain assez diffus: « Quand il invente, « — disent les éditeurs, — il est plus faible écrivain « que jamais, ce qui aide à le reconnaître. » Mais, malgré tout ce que cette explication a de fallacieuse-

1. *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, par M. F. Barrière.

ment spirituel, nous ne pouvons écarter si facilement le Soulavie qui offusque tout de son épaisseur et qui nous cache Richelieu dans ces mémoires. Le grand seigneur a été trop dévoré par le cuistre pour que nous puissions l'en distinguer. Tout le temps que ces mémoires ont la prétention d'être politiques, ils sont écrits avec des manières de s'exprimer que n'aurait pas certainement cet élégant, de si grand goût, qui ne savait pas l'orthographe.

Il y a, en effet, à la fin de ces mémoires, bourgeoisement écrits par le prêtre marié qui nous raconte la corruption de l'époque la plus corrompue, en la recouvrant de je ne sais quel placage de morale fausse, trop triviale même pour être hypocrite, un morceau séparé sur la vie privée du maréchal de Richelieu qui prouve nettement par le contraste que les mémoires politiques ne sont pas et ne peuvent pas être de cette plume légère, qui n'a guères d'analogue que celle de Voltaire ou du chevalier de Grammont!

III

Richelieu tenait, en effet, de l'un et de l'autre, et Voltaire lui-même le reconnaissait. Lui qui descendait aussi d'Hamilton, il reconnaissait dans la même

descendance que lui celui qu'il avait appelé son Alcibiade. En aimant Richelieu, Voltaire, l'égoïste charmant et détestable, s'adorait lui-même. Narcisse était enchanté de la beauté même du ruisseau qui lui renvoyait son image! Ils étaient, Voltaire et Richelieu, de la même famille physiologique et intellectuelle. Ils étaient nés mourants, — on mit à sa naissance Richelieu dans une boîte doublée de coton, — et jamais la vie ne fut plus intense que dans ces deux hommes, qui vécurent jusqu'à quatre-vingts ans avec une si effroyable énergie. Natures semblables, d'un esprit du diable, d'une vanité du diable, d'une ironie du diable, avec toutes les grâces des démons les plus séducteurs. Monstrueux de cœur, sortis pervers du sein de leurs mères, sans avoir eu, par conséquent, besoin d'aucune éducation pour le devenir, mais, avec des souplesses inouïes, jouant tous deux des comédies de sentiment auxquelles on se prît, — l'un avec les femmes, l'autre avec l'humanité; car il est de braves gens encore, des La Châtre au bon billet, qui croient sincèrement que Voltaire aima l'humanité.

Ce qui diffère entre ces deux Gémeaux du XVIII[e] siècle, c'est leur place au théâtre de la vie; mais au fond ils y faisaient la même besogne, l'un en bas, l'autre en haut. L'un individuellement, l'autre en masse, ils vendangeaient dans la vigne noire de Satan, ils travaillaient à la perdition, l'un des esprits, l'autre des cœurs. Ils n'avaient soif que du sang des âmes, comme

on l'a dit d'Arnaud de Brescia avec une expression si épouvantée ! Ils damnaient...c'était là leur fonction, et tous les deux l'ont bien remplie. Supposez, pour un moment, Voltaire grand seigneur et la *jolie poupée* que fut Richelieu, — comme disait Madame la duchesse de Bourgogne; supposez à son tour Richelieu bourgeois et avec le *rictus*, qui n'était pas fait pour l'amour, du vieux Voltaire (car Voltaire est né vieux), vous n'aurez rien de changé dans le XVIII[e] siècle : Richelieu sera Voltaire et Voltaire Richelieu. Ce ne sera qu'un chassé-croisé historique !

La littérature n'est qu'une forme. Prendre Mahon, c'est un accident; faire la *Henriade*, c'est une catastrophe : mais laissons les faits, qui sont le mystère de la vie, et jugez Richelieu et Voltaire en *eux-mêmes*, comme disent les allemands. Naturellement, essentiellement, intrinsèquement, ils ne diffèrent point. Enfants gâtés de la nature qui les combla et du *monde* qu'ils *gâtèrent*, ils ont le charme des enfants gâtés, le charme qui fait croire au cœur, et l'atrocité de l'ingratitude. Ils ont l'insolence que l'on souffre, l'impertinence qui plaît, la familiarité qui fait sourire, la façon caressante qui enivre, et la bassesse, l'abjecte bassesse à laquelle on trouve les mouvements si jolis ! Voyez-les tous deux avec les pouvoirs de leur temps, qu'ils bravent et plaisantent, tout en en ayant très naïvement peur : « Chargez-vous de ma nourri-« ture mais ne vous chargez plus de mon logement, Mon-

« seigneur, » dit sans se gêner Voltaire au Régent, en sortant de la Bastille. Quant à Richelieu, son insolence fut plus grande encore avec le Régent. Il lui enleva toutes ses maîtresses. Il lui aurait enlevé Dieu, s'il avait pu, c'est-à-dire le diable, le seul dieu du Régent; il lui prit son nécromancien.

Tels ils furent, ces deux ravissantes pestes de leur temps, et de tous les temps ; car il est bien probable qu'ils ont faussé l'esprit et l'âme humaine pour des siècles. Ils étaient faits et taillés l'un pour l'autre et presque l'un dans l'autre. Dire seulement : le héros était digne du poète, ce ne serait pas assez dire. C'était assurément plus que cela. C'était le héros qui eût pu très bien être le poète, si le poète n'avait pu être le héros !

Car, il faut bien le dire, Voltaire ne prit jamais de forteresse, et il ne semble pas tourné, du moins dans le premier coup d'œil qu'on lui donne, pour être jamais un Don Juan, — ni un Don Juan de femmes, ni un Don Juan de Lépante ! — tandis que Richelieu l'ambassadeur, le maréchal de Richelieu, ce roué de Richelieu, a une plume ni plus ni moins que Voltaire, et, en dehors de ses billets d'amour aux femmes de son siècle, s'est révélé d'une manière positive écrivain. Le fragment de sa vie privée imprimé à la fin des Mémoires de Soulavie, porte mieux que sa signature. Il le porte, lui, tout entier. Il est là vivant, délicieux et horrible ! C'est Richelieu qui nous raconte ces choses. Ce ne peut être que Richelieu.

Lui seul a cette insensibilité naïve, cette aristocratie placide et féroce, qui dit si bien des bourgeoises qu'il tue : « Les femmes de ces gens-là sont heureuses de la « moindre faveur de gens comme nous », et surtout cette légèreté dans le mensonge qui le fait entrer, ce mensonge, d'autant plus profondément dans la crédulité humaine qu'on appuie moins pour l'y pousser. Ah ! toutes les pièces du blason de Richelieu sont là. Il a écrit cette navrante histoire de madame Michelin et de madame Renaut. S'il ne l'a pas écrite, il l'a dictée. Il a soufflé d'une haleine insensible cette bulle de savon, couleur de rose, mais sinistre ; car ce qui a servi à la faire, cette bulle diaphane, c'est le sang de deux cœurs mêlé à des larmes ! Être singulier que cet homme, qui raconte ses aventures de femmes à une femme pour avoir encore cette aventure, et qui, toute sa vie, chassa aux cœurs comme on chasse aux tigres dans les Indes !

Richelieu, en cet abominable récit, nous donne seul le droit de juger Richelieu, et non pas Soulavie, caché au fond des autres Mémoires, renégat qui porte les vices de ses antécédents à l'assaut de sa propre conscience, prude par morgue, bourrelé de ce qu'il a fait, donnant le change à ses remords, apologiste de la Révolution par cela même, et poursuivi incessamment par cette inexorable lumière que l'Ange de la Fonction méprisée porte inflexiblement autour de lui, tandis qu'il essaie de se plonger dans les ténèbres !

Richelieu, dans le fragment de sa vie privée, nous apparaît vraiment tel qu'il fut, même politiquement, et en dehors de sa chasse aux cœurs et de ses vices. Distingué, cela n'est pas douteux, mais par le fait unique de sa naissance et en n'y mettant que le moins possible du sien, rempli de ses droits mais desséché sur ses devoirs, ce n'est pas seulement une personnalité malsaine, un esprit et un cœur corrompus, mais c'est une tradition à l'état de cadavre et c'est la fin par la pourriture de cette noblesse à laquelle le chef de la maison de Richelieu avait fait l'honneur de la hache, et qui n'en a plus besoin pour tomber!

IV

Triste histoire, après tout, que cette histoire ! Elle ne fait guères connaître, en cette place seulement (ne l'oubliez pas!), que celui qui la raconte, mais, encore une fois, ce qu'il nous dit, ce fat de cinquante ans qui veut pêcher un dernier poisson avec l'hameçon de ce récit, est-ce bien sûr ?... Et d'ailleurs, qu'importe! A quoi bon des *tableaux vivants?...* A quoi bon un chapitre de plus aux *Liaisons dangereuses* de Laclos, qui

sont assez longues et assez dangereuses comme cela ? A quoi bon, enfin, cette preuve, hélas ! trop bien faite, qu'avec le naturel et le style on peut mettre les plus ordes indécences sous des transparences de cristal ?

Voilà ce que nous avons à dire de ce fragment de vie privée où Richelieu évente ses iniquités, comme l'avait fait le cardinal de Retz quand il écrivait, pour une femme aussi, le scandale de ses souvenirs, et, comme l'a dit Chateaubriand, « inspectait les lam-« beaux de ce qu'il fut pour se reconnaître ». Mais nous serons plus sévère encore pour la partie des Mémoires sans authenticité où l'apocryphe Richelieu n'est plus que l'abbé Soulavie. Qu'y a-t-il à cela d'historique, c'est-à-dire d'officiel et de monitorial ? Quant à moi, je renferme l'histoire dans le conflit des institutions majeures et de l'esprit plus ou moins éclairé, plus ou moins dévoyé des nations

Mais elle serait dans des anecdotes (et elle y est aussi pour qui sait l'y voir), qu'il faudrait mettre ces anecdotes sous un couvert qui les ferait passer. La fatuité de Richelieu ne peut être vaincue que par la fatuité de Soulavie et de tous les drôles comme lui qui disposent de la postérité, couronnent la vertu, flagellent le fanatisme, distribuent la gloire, et de quelle main ! Voltaire, du moins, a la bravoure de son ignominie dans son cynisme d'historien, mais que des

historiens comme Soulavie, intrigants, espions et faussaires de l'histoire, se scandalisent des scandales qu'ils sont heureux de raconter et tranchent de panégyristes obligés de la vertu, c'est à faire mal au cœur à ceux qui en ont encore le respect!

VAUBLANC[1]

I

Dans cette poussière que font les évènements qui passent et les choses qui tombent, il est de ces visages rayonnants qu'on voit distinctement toujours, — qui, à tout moment, percent la nuée ou sont plus hauts qu'elle. Ce sont les Premiers de l'Histoire, ce sont les génies, les grands hommes, les indiscutables grands hommes, ceux qui ont mis, sur les affaires de ce monde, une main dont l'empreinte est restée. Mais il y a aussi des visages, imposants encore, qui ne se voient bien qu'au bout d'un certain temps, lorsque la poussière des choses contemporaines est un peu tombée, et ceux-là on peut les appeler les Seconds de l'Histoire, les branches cadettes dans la dynastie des

1. *Mémoires et Souvenirs* (*Pays*, 31 Août 1858).

grands hommes. Ce ne sont plus les génies, eux! mais ce sont les bons sens; ce ne sont pas les grands, mais ce sont les forts; ce sont ceux-là qui se sont mêlés vaillamment à la circonstance, mais qui n'ont pas été portés par elle. Eh bien, tel fut Vaublanc! Tel fut cet homme politique que l'on connaît peu, mais qu'il faut apprendre à connaître; qui traversa, sans se démentir, la Révolution, l'Empire et la Restauration; esprit lucide, conséquent et ferme, resté au second rang, mais fait pour le premier.

Il a beaucoup écrit, sans être un écrivain, sans avoir aucune des qualités éclatantes ou des prétentions plus ou moins justifiées de ceux dont la vocation est d'écrire. Il a probablement écrit parce que l'action, pour laquelle il était fait, ne lui fut pas toujours possible, du moins dans la mesure qu'il fallait à des facultés aussi fortes que les siennes. Il a écrit sur diverses matières d'économie et de commerce, et même il a laissé un poème épique, sur la chute de Constantin Paléologue, qui aura le tort de tous les poèmes épiques en français; mais ce qu'il a fait de mieux, ou plutôt ce qu'il a fait seulement, c'est de l'histoire. Son livre sur la *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, très peu connu du gros public, mais très estimé et très invoqué au Ministère des affaires étrangères, finira peut-être par être lu, comme ses *Souvenirs* et ses *Mémoires*, restés jusqu'ici dans une espèce d'oubli que l'on peut très bien expliquer. Pour être lus et

recherchés, il faut en effet que les mémoires d'un homme qui n'est, d'ailleurs, ni Chateaubriand, ni Talleyrand, ni Lafayette, passionnent les esprits auxquels ils s'adressent, rallument des haines et vengent des revers. Or, Vaublanc est l'homme le plus calme. Il a l'indifférence du mépris. Comme un homme qui se promènerait dans une longue galerie, au tomber du jour, Vaublanc se promène pour *lui-même* dans le souvenir de toute sa vie, et il ne se retourne pas une seule fois pour voir si quelqu'un le suit et profite de la lumière de son flambeau.

C'est là l'originalité de Vaublanc. Il est calme, dépris, détaché. Il dit sa pensée sans espérance et sans désespoir, avec la netteté d'un homme qui ne l'écrit que parce qu'il veut la clarifier encore. Mais il n'a ni la colère, ni les dépits, ni les ressentiments des esprits absolus trompés, ni aucune des passions plus ou moins impuissantes, mais aussi plus ou moins éloquentes, des hommes de parti vaincus par la sottise humaine ou la force des évènements. Il n'a pas l'humeur mordante de Tacite, ou la rage froide, italienne, florentine, de Machiavel. Ce n'est pas un Misanthrope politique, trahi ou bafoué par la Célimène du pouvoir. Cette Célimène-là, au contraire, lui a toujours été très bonne. Dès sa jeunesse, il avait été une des têtes les plus comptées de ce parti royaliste qui périt, après avoir jeté son dernier cri de détresse inutile, en 89. Sous l'Empire, Napoléon, qui classait les espèces

vivantes comme Cuvier classait les espèces mortes, le fit préfet du plus important de nos départements frontières, et sans les malheurs qui suivirent, l'aurait probablement élevé plus haut. Enfin, sous la Restauration, il ne fut pas mis à la ration ordinaire des ingratitudes : on le fit ministre de l'intérieur et ministre d'État. Il n'avait donc pas à se plaindre, si ce n'est pour le compte de ce qu'il croyait la vérité. Aussi, dans ses *Mémoires*, s'est-il plaint pour elle. Mais cet homme de *forte expérience* (comme il s'appelle tranquillement lui-même pour tout éloge) connaissait tellement les hommes que, même en les traitant d'imbéciles, il ne se fâche plus !

II

Ce sont ces *Mémoires* fort peu lus, fort curieux, mais auxquels on reviendra un de ces jours avec étonnement, dont on nous donne une édition malheureusement réduite ; car Vaublanc n'est pas un de ces hommes avec lesquels il faille abréger. Les spirituels ciseaux qui lui ont taillé sa bavette, nous les aimons. Ils rendent des services. Mais on ne taille pas dans un mâle esprit comme Vaublanc, qui

parle toujours pour dire quelque chose, comme on taille dans les bavardages d'une commère de lettres comme madame de Genlis. Publiés en 1838, les Mémoires de Vaublanc, que l'auteur n'avait pas intitulés sans dessein : *Mémoires sur la Révolution de France et Recherches sur les causes qui ont amené la Révolution de* 1789 *et celles qui l'ont suivie*, étaient, d'après leur titre et leur contenu, plus que des mémoires personnels. Ils avaient l'ambition d'être des mémoires politiques, des notes et aperçus d'histoire. De cinq volumes réduits cette fois en un seul, ils allécheront encore, tels qu'ils sont, les connaisseurs qui goûtent l'esprit qu'on a sur une cuillerée, mais ils ne donnent plus l'idée complète, l'idée exacte de ce que fut le comte de Vaublanc. Ils étiolent cet homme si solide, fait de cette pâte qui ne casse ni au fer, ni à l'eau, ni au feu, et qui n'a pas cassé au milieu de tous les écroulements qu'il a vus et qui l'ont frappé de leurs débris. Vaublanc, sur lequel on s'est mépris parce qu'on a regardé son rang d'opinion et l'opinion de son rang plus que son opinion personnelle, ne fut point, comme on l'a dit, un royaliste *quand même*.

C'était plutôt un monarchiste *quand même*, ce qui est fort différent. Il appartenait à ce groupe autoritaire, plus haut que les partis, des Joseph de Maistre et des Bonald. Seulement, il était l'homme d'action et de caractère de ce groupe dont ils étaient, eux, les hommes de conception, les penseurs et les intuitifs.

Il était, en effet, tout un caractère, et peut-être ne fut-il que cela, mais qui peut dire que ce ne soit pas assez pour l'honneur d'un homme? car le caractère suppose plus que la volonté solitaire : il implique aussi et toujours le bon sens ! Le caractère n'est point fait d'une seule pièce. Pour qu'il soit dans la nature d'un homme, il faut combiner la réalité du point de vue que l'on embrasse et la force de volonté que l'on met à l'embrasser. Un homme qui n'aurait que de la force de volonté dans la proportion la plus vaste et pour la durée la plus longue, ne pourrait être appelé, sans vice de langage, un homme de caractère, fût-il la hardiesse, la persévérance et la fermeté au plus haut degré d'énergie, fût-il Charles le Téméraire de Bourgogne, fût-il Charles le Téméraire de Suède, fût-il, à lui seul, tous les Téméraires de l'histoire, que l'histoire n'a point appelés des hommes de caractère, mais à qui elle a su trouver d'autres noms. Eh bien, c'est cette justesse d'esprit nécessaire à l'homme le plus fort pour qu'il ait réellement du caractère, qu'avait suprêmement le comte de Vaublanc ! Il y avait harmonie profonde entre la trempe de sa pensée et la trempe de son courage. Un journal, en rendant compte des *Mémoires* nouveaux, a raconté vingt traits de courage de Vaublanc qui ne voulait pas mourir, à une époque où l'héroïsme était de se laisser égorger comme des moutons et de se coucher sous la guillotine ; mais il a oublié le bon sens qui, chez Vau-

blanc, doublait le courage, et en l'oubliant il a, à son tour, mutilé l'homme de ces intéressants mémoires mutilés !

Telle fut la supériorité du comte de Vaublanc. Ce fut un homme de caractère, ce qui, dans un temps comme le nôtre où l'on n'en a qu'à certains jours, est plus rare peut-être que le génie. Voyez! en effet, est-ce que, sans sortir de leur groupe, pour un comte de Vaublanc, nous n'avons pas eu un Joseph de Maistre et un Bonald ? De ces trois hommes, dont deux l'emportent incontestablement par le génie, le plus rare est celui qui en a le moins, mais dont la supériorité d'un autre ordre, virile, positive et presque militaire, est certainement plus éloignée que le génie lui-même des niaiseries qui gouvernent ce temps, et tous les temps , hélas! Je ne connais guères, parmi les modernes ayant l'esprit moderne, que Stendhal qui aurait compris et adoré, malgré la différence d'opinions et de cocardes, la supériorité si nette de Vaublanc. Il ne l'avait probablement pas lu, mais il l'avait deviné. C'était là le type de l'homme d'action qui avait toujours préoccupé comme un idéal et tyrannisé sa pensée.

Vaublanc, lorsque vous le lisez, vous rappelle involontairement le Julien Sorel de *Rouge et Noir* et le Fabrice de la *Chartreuse de Parme*, qui n'est, du reste, que le même homme. C'est le même genre de courage qui raisonne, s'analyse, calcule, et *se doit* de

jouer encore la partie, quand elle semble le plus perdue sans ressource. Il y a, dans ce terrible livre de *Rouge et Noir*, un moment qui revient sans cesse, à propos de tout, dans le récit de Vaublanc, quand il nous raconte les dangers de sa proscription, en 1793. C'est celui où Julien se dit, en parlant de la femme qu'il aime et en mettant un pistolet chargé dans sa poche : « Je *la* presserai dans mes bras ce soir, ou je me « brûlerai la cervelle. » A chaque péril qui peut le démoraliser, à chaque fatigue qui tombe sur son âme, Vaublanc a mieux que le pistolet de Julien ; il a son mépris qu'il se parle et qu'il se tient toujours chargé sur le cœur : « Tu es un lâche si tu fais cela », dit-il, et il ne le fait pas, le noble homme ; et il continue de vivre dans des conditions d'existence intolérables, traqué, mourant de faim, persécuté de gîte en gîte, mais ne voulant pas émigrer et ne voulant pas que ses ennemis, qui le poursuivent pour le jeter à l'échafaud, *aient plus d'esprit que lui* en le prenant !...

Et il ne fut pas pris ! Comme le Fabrice de la *Chartreuse* qui s'échappe de sa prison, il échappa à la vaste prison qui s'étendait alors sur toute la France. Cette partie de sa vie qui a l'intérêt des romans où l'on a le mieux peint la lutte de l'homme contre les choses, le danger, l'obstacle, l'*ennemi*, fait regretter amèrement qu'aux jours difficiles où les gouvernements qu'il servit eurent besoin de fortes épaules.

sur lesquelles ils pussent s'appuyer, on n'ait pas pensé à la sienne. En effet, il aurait été au pouvoir ce qu'il avait été pendant sa proscription, et il y eût certainement montré l'esprit de ressource et l'intrépidité froide et rusée qui forme le génie des hommes d'action en politique comme à la guerre.

C'est là ce qu'avait essentiellement Vaublanc. Il était de race militaire. Du moins il y a une jolie anecdote dans ses *Mémoires*, où il raconte que son père, homme de cape et d'épée comme tous les cadets des maisons nobles, avait déchiré les manchettes d'un de ses amis qui les lui avait prêtées (adorable pauvreté des officiers français, qui ont une paire de manchettes *à plusieurs !*) pour monter plus coquettement la garde à la porte du maréchal de Saxe. Eh bien, Vaublanc avait, sans plus (mais c'est assez pour la meilleure des gloires que puissent avoir des hommes), toutes les qualités des races militaires ! Dans l'histoire de son temps qu'il a écrite sous ce nom personnel de *Mémoires*, on ne voit briller, de son sombre éclat, que ce genre de bon sens *sur place* des hommes d'action, qui sont tous, avec l'uniforme ou sans l'uniforme, des soldats. Mais quand du fait présent, qu'il voit bien et en face duquel il dit toujours ce qu'il fallait faire, il veut remonter plus haut que ce fait même, son ferme regard s'obscurcit. Il veut être trop historien et il se trouble. C'est un praticien en politique qui ne marche plus sur son terrain et

dont le pied dépaysé n'est plus aussi sûr. Ainsi, il y a au commencement de ses *Mémoires* un grand morceau sur le cardinal de Richelieu, dont l'administration lui semble la cause première de la Révolution française, et ce long morceau, d'une plume de si grand sens, a tout le chimérique du parti-pris et l'ambitieux du système; mais il est dans la logique de l'esprit de Vaublanc, qui, en sa qualité d'homme d'action, exagère dans l'Histoire l'action des hommes et ne voit qu'eux. Fusilier militaire qui tire toujours juste quand il tire, comme sur son front de bandière, à hauteur d'homme, mais qui manque son coup et ne touche pas quand il vise plus haut.

III

Et c'est pour cela précisément qu'il aurait été un homme politique de premier ordre et d'une efficacité réelle, si les circonstances l'avaient mis à sa place, qui n'était pas, croyez-le bien! d'être la cinquième roue d'un carrosse dans un ministère de la Restauration. Il n'avait pas l'étendue d'esprit et la puissance abstraite qu'il faut à un grand historien pour juger la Révolution française; mais les hommes vraiment faits

pour gouverner, pour mettre la main à cette pâte qu'on appelle le gouvernement, les ont-ils? Il ne m'est pas prouvé que Pitt eût bien jugé les causes de la Révolution de 1688 ou de toute autre révolution d'Angleterre, et il fut un admirable ministre, dans le seul sens, qui est pratique, de ce mot. Vaublanc, qui n'exerça jamais d'action supérieure et unitaire sur les hommes et les choses de son temps; Vaublanc, qui, en 1830, étant à Saint-Cloud, en disponibilité, au service de cette Restauration qui était aveugle quand elle n'était pas ingrate, vit Charles X, parla à Charles X, et n'entendit pas un mot de ce qui se brassait alors au conseil; Vaublanc n'est en définitive qu'un grand homme et qu'un grand ministre du cimetière de Gray. Mais le critique — qui n'a pas le droit de rêver comme le poète — ne l'invente ni ne le suppose; il le trouve dans ce que Vaublanc a laissé.

IV

Ses *Mémoires*, en effet, le contiennent en puissance, ce ministre manqué, malgré son titre, qui a été grand dans la petite réaction et qui dans la grande n'eût pas été petit, — cela est sûr! S'il ne

sait pas les causes éloignées de la Révolution à laquelle il est mêlé et qu'il traverse, il en connaît merveilleusement les causes prochaines. Les causes de son temps, il les voit. De toutes les fautes des pouvoirs d'alors égarés, pas une ne lui échappe; et même celles de son propre parti n'ont jamais eu de juge plus sévère et plus franc.

C'est le parti royaliste et ce sont les fautes de la Royauté qui ont fait sucer à Vaublanc ce mépris qui a fini par lui emplir les veines et y éteindre toute colère. Pour lui, il n'est nullement douteux que la Révolution pouvait être évitée, si on avait eu des hommes de caractère au gouvernement et non pas des philosophes, des badauds ou des niais qui se croyaient généreux! Il le dit ou le fait entendre à vingt-cinq endroits de ses mémoires : « Si, au 10 Août, — nous « dit-il, — Bonaparte, le Bonaparte de Vendémiaire, « avait commandé aux Tuileries, la Révolution « n'était plus, » et il oublie complètement l'administion du cardinal de Richelieu.

Je crois, moi, pour mon compte, que la Révolution ne serait pas allée plus loin... ce jour-là, mais qu'elle aurait plus tard repris sa marche, parce qu'elle ne tenait pas uniquement aux fautes de ceux qui occupaient le pouvoir quand elle arriva. Elle arrivait de plus haut qu'eux. C'était une avalanche. Mais elle eût été certainement retardée et arrêtée par le bloc des caractères forts et des fières décisions. Or,

c'est peut-être tout le devoir et toute la gloire possible des hommes politiques de retarder l'heure des crises, comme celle du médecin de reculer l'heure de la mort, comme celle du commandant de place assiégée (et tous les pouvoirs sont assiégés et il n'y a point de places imprenables!) de tenir le plus longtemps possible et de se faire tuer, si, en se faisant tuer, on gagne un jour de plus. Les *Mémoires* de Vaublanc posent une centième fois le problème qui agacera longtemps la sagacité de l'histoire.

La Révolution pouvait-elle être vaincue? Vaublanc, ministre à la place de Turgot, l'aurait-il fait reculer? Mirabeau, le Mirabeau des Mémoires de La Marck (l'autre, nous voudrions l'oublier), celui qui disait : « *J'emporte en mourant les lambeaux de la monarchie* », les emportait-il en effet, et aurait-il, s'il eût vécu, tenu le sublime et imprudent marché souscrit aux pieds de Marie-Antoinette? Encore une fois, la question n'en est pas une pour moi, mais elle vaut la peine d'être posée et débattue encore. Les *Mémoires* de Vaublanc la posent bien. La solution vers laquelle ils inclinent manifestement n'est pas la plus vraie, mais c'est la plus saine, la plus utile, surtout à cette heure où nous sommes trop disposés à accorder plus d'influence aux choses qu'aux hommes, aux circonstances qu'à la volonté, et où nous donnons notre démission d'êtres libres et agissants, en faveur de je ne sais quelle commode et lâche fatalité. Il importe à

présent que les gouvernements ne s'abandonnent plus eux-mêmes, comme plusieurs d'entre eux ont fait, payant cette lâcheté de leur vie. Il importe qu'on ne croie qu'à la dernière extrémité à la puissance irrésistible des Révolutions, et tout livre qui, même aux dépens de la vérité abstraite et absolue, retrempera à cet égard les courages, mérite d'être lu. Dussent-ils s'exagérer un peu leur empire, il est bon à toute heure, mais surtout à cette heure, que les Gouvernements ne croyent plus à cette idée funèbre qui les a trop souvent perdus, — l'impossibilité.

LE DUC DE LUYNES[1]

I

Je suis trop Français pour ne pas aimer la plaisanterie ; mais une plaisanterie qui ne fait pas rire, est affreuse...En voici une que je dénonce à tous ! La librairie des Didot a fait paraître quatre volumes d'une publication matériellement très soignée. Cette publication, chez un libraire historique par le nom, porte un autre nom historique. Elle s'appelle les *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*. Les *Mémoires* d'un duc de Luynes publiés par Didot, ce doit être là une chose grave, d'un intérêt élevé... au moins un bon livre. Ces *Mémoires du duc de Luynes*

1. *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, publiés par MM. Dussieux et Soulié (*Pays*, 18 Septembre 1860).

sont des papiers de famille comme ceux du duc de Saint-Simon, cette immense trouvaille historique qui a donné à la France un homme de génie de plus, un homme de génie aussi inconnu jusque-là qu'un crapaud dans un caillou!

En les publiant, ces mémoires, comme on a dû penser aux célèbres *Mémoires de Saint-Simon*, et comme on s'est dit qu'il était possible, non d'en recommencer, mais d'en escompter, encore une fois, le succès! Pour leur donner vis-à-vis du public plus de solidité et de consistance et piper le bruit, on a écrit au frontispice de ces *Mémoires* cette ligne majestueuse : « Publiés sous le patronage (on a oublié le « mot *haut*) de M. le duc de Luynes (ce qui fait deux « ducs), par MM. Dussieux et Soulié (ce qui fait deux « éditeurs!)... » Certes! voilà le cas de dire le vieux mot que j'aime : « toutes les herbes de la Saint-Jean » y sont, n'est-ce pas?... Les quatre volumes, qui doivent être suivis de huit autres, à ce qu'il paraît, sont des in-8° de 500 pages, à larges marges, d'une distinction qui fait honneur à la maison Didot, et, pour que tout en attire l'acheteur, la couverture satinée est d'un vert charmant et tendre, — la couleur de l'espérance, — mais, hélas! c'est ici l'espérance trompée!

Les Saint-Simon ne se retrouvent pas dans les premiers coins venus d'un vieux secrétaire de famille. Il y a duc et duc! Le duc de Saint-Simon, cet oisif

ambitieux et superbe, à qui les évènements firent manquer le pouvoir (heureusement!), est à présent le Tacite que la France n'avait pas, le Tacite aristocratique de la monarchie qui a tué l'aristocratie en l'étranglant doucement, sans lui faire le moindre mal, entre deux portes de l'Œil-de-Bœuf, avec un cordon du Saint-Esprit; car il n'y a pas que le Grand-Turc qui ait jamais envoyé aux gens le cordon! Sultan Louis XIV ne s'en est pas plus privé que Sultan Mustapha. Pour en revenir à Saint-Simon, le pauvre homme, qui était un diable d'homme, voulait être ministre. Il creva toute sa vie de ce désir contrarié. Il aurait fait probablement le plus détestable des ministres, et il fut, sans même s'en douter, le plus magnifique peintre d'histoire. J'ai dit un Tacite ; je n'en rabattrai rien. Il n'a pas, il est vrai, la correction de Tacite, cette perfection dans la langue écrite et profondément gouvernée du Romain, qui gouvernait son style comme il eût gouverné le monde. Mais il n'en est que meilleur dans son genre. Incorrect, il est mieux ainsi le peintre de cette aristocratie dédaigneuse des lettres et dont on disait qu'elle savait tout sans avoir jamais rien appris!

L'expression de Saint-Simon semble pétiller de plus de génie naturel, de plus de *génie de naissance*, à travers son incorrection, insoucieuse et hardie! C'est le trait que ce peintre de l'aristocratie devait avoir et qui l'achève. Sans Saint-Simon, nous n'au-

rions jamais vraiment connu le siècle de Louis XIV. Nous n'aurions eu que la grisaille sans profondeur de Voltaire. Mais la clef de ces hiéroglyphes d'étiquette, de ce monde olympien de Versailles, nous ne l'aurions point eue sans Saint-Simon, et ce monde, incompréhensible à l'esprit moderne, fût resté éternellement une lettre morte pour nos descendants.

Malheureusement, quand on a goûté à un homme de génie, on trouve que c'est si bon qu'on imagine en retrouver partout la saveur. Parce qu'il y a eu un Saint-Simon qui a fait des mémoires sublimes, voilà que la folie des mémoires prend toutes les têtes et qu'on les croit tous sublimes, de cela seul qu'ils sont des mémoires! Aussi, après Saint-Simon, patraflas! nous avons eu Dangeau. Après le peintre éclatant, amer et profond, nous avons eu le daguerréotype qui a daguerréotypé des riens. Après le Tuffière de génie, nous avons eu le Jocrisse du talon rouge. Dandin, Dadais, Dindon, Dangeau, comme cela se ressemble! Et comme nous nous serions moqués de Dangeau dans un autre temps! Dangeau n'a donné de plaisir sérieux qu'aux ennemis de la vieille monarchie française, qui l'ont vue, exactement reproduite par ce sot compromettant, dans les dernières révérences qu'elle ait faites, dans les derniers menuets qu'elle ait dansés.

Rappelez-vous Stendhal et sa joie cruelle quand parut la première édition de ce Dangeau, qu'on a

complété depuis et dont on nous donnera tout. Il y en a peut-être encore ! Écorce de citron qu'on presse, mais qui n'a pas le vif du citron. Dangeau est le niais qui a le point d'honneur de l'exactitude. Seulement, au milieu des platitudes, scrupuleusement épinglées, de ses *Mémoires*, il y a la grande figure de Louis XIV, soleil couchant qu'on aperçoit à travers les atomes de toute cette vile poussière qu'il dore ! La grande figure de Louis XIV, après sa mort, fait à Dangeau cette faveur dernière de donner de l'importance à des *Mémoires* que sans lui on ne lirait pas. De son vivant, il avait décoré de son Saint-Esprit cette poitrine vide. Eh bien, il l'a mis aussi, après sa mort, son Saint-Esprit, sur ces *Mémoires*, aussi vides qu'elle! Otez Louis XIV des *Mémoires de Dangeau*, vous n'avez plus que les *Mémoires du duc de Luynes*; car le duc de Luynes, ce n'est, de fait, qu'un Dangeau, mais qui n'a pas de Louis XIV.

Mon Dieu! oui! Rien de plus! Un Dangeau sans Louis XIV, voilà le duc de Luynes dont on a publié les *Mémoires*. Ces Mémoires qu'il a écrits, jour par jour, comme Dangeau écrivait les siens, ont un détail encore plus aminci peut être que le détail déjà si mince des *Mémoires* de Dangeau.

L'influence de la grande personnalité royale qui drape jusqu'à la garde-robe de ce grand Lama de Louis XIV n'existant plus sous Louis XV, qui n'a de son grand-père que la manière de mettre son cha-

peau, non devant l'Europe, mais dans les petits cabinets, il se trouve que tel fait qui paraissait étrange dans l'histoire de l'un devient ridicule et insupportable dans l'histoire de l'autre; et c'est ainsi que le duc de Luynes, valant plus peut-être *personnellement* que Dangeau, est très au-dessous de lui dans ses Mémoires. Il est encore plus inutile; car Dangeau lui-même n'était d'aucune nécessité pour l'histoire, et le monde pouvait se passer très bien de sa rapsodie.

D'étiquette, de carreau, de tabouret, de bonnet, de bougeoir, de façon de donner la chemise, de toutes ces chinoiseries dignes de Pékin, et qui sont le revers de la cour de Louis XIV, nous en avions assez déjà dans les mémoires de Saint-Simon, qui ne nous les épargne pas; car il y croyait comme un dévot croit à son culte! C'était bien suffisant, et Dangeau n'aurait jamais paru que l'histoire n'eût pas été volée. Après Saint-Simon, il n'est qu'un pléonasme. Mais alors que va devenir, s'il en est ainsi, le duc de Luynes? Et qu'est-ce pour un homme, en fait d'importance, que d'être une doublure de Dangeau, un Dangeau de Dangeau?...

II

Franchement, c'est à ne pas y croire, qu'une telle publication, on ne sait pourquoi, de douze volumes qui — si j'en juge par les quatre que j'ai lus avec le soin et l'attention qu'on met à étudier les insectes... lorsqu'on les aime — ne contiennent pas douze pages, et peut-être douze lignes de renseignement véritablement nouveau et historique ! Juger douze volumes par quatre paraîtra peut-être bien léger aux esprits graves; mais je les supplie de remarquer que ce n'est pas du tout le texte, en soi, de ces quatre volumes publiés, qui me fait induire le texte des huit qui vont suivre : c'est quelque chose d'un peu plus profond. C'est la connaissance que j'ai acquise (hélas ! à mes dépens !) de la manière constitutive de voir les choses de celui qui les a écrites. Selon moi, il est évident qu'il n'y a place que pour des atomes dans cet œil, mal conformé pour recevoir l'image des choses grandes, et qu'il lui serait impossible de voir autrement qu'il n'a commencé.

En ces quatre volumes, en effet, qu'on nous donne sous prétexte d'accroissements pour l'histoire, l'his-

toire, dont les éditeurs se réclament, n'est jamais conçue que comme pourraient la concevoir ou un tapissier, ou un huissier, ou un maître à danser, ou un valet de chambre. Le tapissier, qui n'a pas de secret, nous y dit tout, jusqu'au *dessous* des carreaux et la place, sans mystère, des garde-robes. L'huissier ne nous fait pas grâce d'une entrée ou d'une sortie. Le maître à danser compte les pas et décrit les révérences de droite à gauche ou de gauche à droite, en avant, en arrière et sur les côtés, et le valet de chambre, qui croit sans doute qu'il n'y a que des corps *glorieux* à la cour, nous fait le détail des panades du cardinal de Fleury et des coliques du Roi, en termes qu'un écrivain moins royaliste est embarrassé d'indiquer. Voilà le fond de ces *Mémoires!* Hors les faits appartenant aux quatre catégories que je viens de signaler, il n'y a absolument rien, pas même le hasard d'un document, pas même (ce qui est bien plus singulier, car enfin nous sommes à la cour de France !) le hasard d'un mot spirituel!

Lorsque le duc de Luynes, qui rapporte tout cela très correctement, avec la répétition d'une exactitude infatigable; lorsque le duc de Luynes écrivait de telles choses, il pouvait, en sa qualité de grand seigneur, parfaitement myope et naturellement fat, qui croyait la monarchie éternelle, se dire qu'il faisait là l'éducation de ses enfants, et qu'ils trouveraient dans ces récits paternels du goût, du parfum et de l'ins-

truction, — l'instruction de ce singulier état de grand seigneur tel qu'on l'entendait à Versailles, — et qu'ainsi cela pouvait être utile ; mais à présent et pour nous, à quoi cela est-il bon?...

Lui, le duc de Luynes, je le veux bien, il pouvait croire, toujours en sa qualité de grand seigneur qui veut que ses enfants vivent comme lui, faire acte de vertu prévoyante en leur apprenant les détails inouïs qu'il leur rapporte ; mais c'était là une affaire de famille et d'entre soi, qui devait mourir et s'engloutir avec la famille. Ce n'était pas là une affaire d'histoire sérieuse et de publicité. Aussi, quand nous, venus longtemps après tous les effacements de la Révolution française, nous ne lisons le duc de Luynes, qui n'était pas un écrivain, qu'à cause de son nom, qui dit le rang qu'il tint, et celui de son petit-fils, qui autorise la publication de ses Mémoires, et quand nous ne trouvons à la place des choses qu'il pouvait savoir, en raison même de son rang, que les vieilles inanités déjà connues, certes ! nous avons le droit de dire que nous sommes, qu'on me passe le mot ! attrapés.

Oui ! c'est cette désagréable sensation d'être attrapé qui vous saisit après avoir lu ces *Mémoires*, et ce n'est pas tout : on se demande, sans pouvoir se répondre, au profit de qui on a été si complètement attrapé ? Ce n'est pas certainement au profit de ce pauvre duc de Luynes qui veut être un Dangeau et qui rate, ni à celui de son descendant, M. le duc de Luynes actuel, le

patron de MM. Dussieux et Soulié, un homme d'esprit, dit-on, mais que trop de piété filiale aura aveuglé. Ce n'est pas davantage au profit de ces MM. Dussieux et Soulié, victimes du patronage qui les éclipse, en couvrant d'un nom trop brillant leur obscurité. Du moins, en ces quatre volumes, MM. Soulié et Dussieux n'ont prouvé nulle part qu'ils ont le talent qui regimbe contre l'obscurité... Enfin, ce n'est même pas non plus au profit de M. Didot, lequel n'a pas besoin du placement de ces douze volumes pour faire d'excellentes affaires et avoir une bonne librairie; de M. Didot, le dernier conspirateur de cette conspiration à quatre contre le public, à qui on tend, sous prétexte historique, cet affreux piège à ennui dans lequel la Critique ne doit pas souffrir que ceux qui lisent encore se prennent.

Et si ce n'est ni au profit général de l'histoire, ni au profit particulier de personne que cette publication est faite, est-ce au moins au profit d'une idée? Est-ce dans l'intérêt d'un parti? Est-ce à l'honneur d'une société?... Je n'ai point l'avantage de connaître M. le duc de Luynes actuel, mais si, avec son nom, il est royaliste, comment donc n'a-t-il pas senti que c'est un crime en royalisme que de publier des Mémoires comme ceux dont il autorise la publication, et où la royauté est montrée périssant dans les vanités d'une étiquette imbécille!

Comment n'a-t-il pas senti que recommencer sans

y être forcé, le pistolet sur la gorge, le détail écœurant (et connu d'ailleurs) de ces cérémonies de pantins dans lesquelles s'abêtissaient et s'abolissaient les hommes, de 1739 à 1780, c'était inspirer ce mépris pour la monarchie que nous avons vraiment trop reproché à Chateaubriand, qui avait vu la fin de cette monarchie décadente, établie par le fils de Robert le Fort, et mourant d'un baise-main, comme le Bas-Empire.

Et, en effet, c'est surtout lorsque l'on aime les monarchies qu'on souffre, en lisant de pareilles histoires, et que l'on comprend que Dieu qui, lui aussi, les aime, les châtie, et précisément de ce châtiment spirituel et antithétique qui, un jour, tua jusqu'à la politesse sous la grossièreté chez une nation livrée aux plus ineptes révérences, et, correction d'un excès par un autre excès! condamna pendant quelque temps au bonnet rouge, à la carmagnole et aux pataquès, cette société toute de soie et de beau langage, mais où l'homme manquait par-dessous!

III

Car c'est là le côté sérieux, mais terrible, de ces recueils de futilités, — de ces vains et tristes livres dans lesquels on nous rapporte, avec une importance maintenant grotesque, la façon dont les classes qui pouvaient tout et qu'on appelle l'ancien régime, passèrent leurs dernières heures en France ! Le côté sérieux et terrible de cet entassement de babioles, de sottises et d'inanités, c'est l'intense mépris qu'il fait jaillir des cœurs et dont tout le monde est éclaboussé. Tenez ! voyez plutôt ! Ce n'est pas le premier venu parmi les grands seigneurs que ce duc de Luynes, l'auteur de ces *Mémoires*. Il était plus cultivé qu'on ne l'était parmi les seigneurs de son temps. Il sait faire une phrase, si toutefois on ne la lui a pas refaite. Il n'a pas la sottise du paon de Dangeau. Et cependant, le malheureux ! il passe toute sa vie à nous raconter gravement... quoi ?... ce que c'était que draper, — que jeter l'eau bénite, — que souper dans les petits appartements, etc., etc., et à mettre péniblement, en faisant d'effroyables efforts de mémoire, des noms propres et des dates à toutes ces pauvres

notions. La solennité de son récit est digne de l'histoire de ces sortes de choses; mais son honnêteté d'historien est bien plus comique encore que sa solennité, et c'est toujours un malheur que l'honnêteté puisse être comique!

Voulez-vous la preuve de cette honnêteté, compromise par le rire qu'elle fait naître? Dans le premier de ces quatre volumes, le duc de Luynes rapporte (p.99) que le Roi envoya mademoiselle de Clermont jeter l'eau bénite à la princesse de Condé, et après avoir décrit la cérémonie, queue de robe par queue de robe et tabouret par tabouret, voilà qu'un scrupule prend tout à coup notre homme: « Mademoi-« selle de Clermont — dit-il — se mit dans le fauteuil, « l'exempt derrière elle, et mademoiselle La Roche-« sur-Yon s'assit à gauche sur un pliant, *à ce que l'on* « *croit!!!* » *A ce que l'on croit!* O l'honnête homme! il n'en est pas sûr! « *Du moins cela devait être,* » ajoute-t-il pour se calmer. Mais le *à ce qu'on croit!* n'en est pas moins superbe dans son incertitude consciencieuse. Il y aura peut-être un jour dans la famille de Luynes quelqu'un qui osera prendre sur sa tête — une tête de génie... — de répondre à cette grande question!

Seulement, et quoi qu'il en puisse être, en présence de faits pareils, ramassés avec une telle loyauté, on se demande le compte des pensées qui passèrent, durant toute sa vie, par l'esprit de l'homme qui

ramassait ces faits et tellement s'en préoccupait? Et si nous disons, nous, chrétiens, qu'un jour nous aurons à répondre devant Dieu de nos actions et paroles oiseuses, nous demandons ce que ceux-là qui étaient nés et faits pour gouverner les hommes et qui passèrent ainsi toute leur vie dans des méditations ou des souvenirs de maîtres à danser, répondront, en attendant le jugement de Dieu, devant l'Histoire?...

En attendant, du reste, ils ne l'ont point écrite. Ce n'est pas de l'histoire que toutes ces misères. L'amour des faits nous a-t-il donc fait tomber si bas que nous nous intéressions à des choses aussi insignifiantes, et, lâchons le mot! aussi bêtes?... Parmi toutes les descriptions de ces infiniment petites choses déjà décrites tant de fois, le critique du fin et du subtil, qui voit la veine de l'agrément où elle n'est perceptible pour personne, Sainte-Beuve, d'un si spécial génie, n'a pu tirer pourtant (c'est significatif) que deux anecdotes de ces quatre immenses volumes, dont l'une, je crois, sur Louis XIV, qui, ennuyé du joug qu'il faisait porter aux autres et à lui-même, jetait parfois, pour se divertir, des oranges à la tête des dames, à souper, lesquelles lui envoyaient des pommes et parfois même des salades avec leur huile; gaminerie piquante par son contraste avec la pose éternelle du grand Roi. Quant à ce qui est des renseignements, Sainte-Beuve trouve dans le duc de Luynes la complète certitude qu'il fut un temps où l'on dînait le

chapeau sur la tête. Voyez-vous cela! On s'en doutait bien un peu (les madrés), depuis le dîner de Boileau :

> Mais notre campagnard, relevant sa moustache
> Et son feutre, à longs poils, ombragé d'un panache...

mais on n'en était pas très sûr.

Ce sont des renseignements de cette force qu'on peut trouver, en cherchant bien, dans ces *Mémoires* du duc de Luynes. Quant à moi, qui leur suis moins favorable que Sainte-Beuve, je pourrais bien ajouter, pour être juste, aux deux anecdotes qu'il en extrait à si grand'peine, une troisième que j'aime, parce qu'elle peint bien cette fière aristocratie française telle qu'elle était avant qu'elle se fût *enversaillée,* comme disait le vieux Mirabeau, et qu'on lui eût mis autour du cou le collier de chien de l'étiquette :

« En 1674, à la bataille de Senef, — dit le duc, — tous « les officiers des chevau-légers ayant été tués ou « mis hors de combat, M. le Prince (le grand Condé) « vint à eux et leur dit : « Vous êtes autant d'offi« ciers et vous n'avez besoin d'aucun, mais je vais « charger à votre tête. » Il sortit un chevau-léger « du rang, qui lui dit : « Monseigneur, vous pouvez « n'être pas en peine de nous. Nous ferons aussi bien « sans officiers. Je vous réponds de tous. » M. le « Prince ayant su qu'il était le plus ancien, lui dit : « Monsieur, je vous ferais tort si je ne vous laissais pas

« le commandement de la troupe, et je me retire. »
« Effectivement, le chevau-léger, à la tête de la
« troupe, battit encore les ennemis. »

Certes! c'est charmant d'héroïsme; c'était perdu, et puisque cela est retrouvé, c'est nouveau. Mais c'est le tout. Deux et une font trois! Trois anecdotes, de dix lignes chacune, pour justifier une publication de quatre volumes in-8° de 500 pages! Réellement, cela ne justifie pas. N'est-ce pas là un abus de famille ou de librairie? N'est-ce pas là encombrer le marché d'une production sans valeur? Et la Critique littéraire n'a-t-elle pas le droit de s'opposer, du moins, à ce qu'on encombre ainsi l'histoire de redites usées et inutiles? Les *Mémoires du duc de Luynes*, qui n'a jamais su observer et qui n'est qu'une espèce de perroquet héraldique, ne sont guères bons qu'à mettre au cabinet du Misanthrope ; stériles paperasses! Or, l'Histoire, pour être l'Histoire, ne doit jamais *paperasser*.

GARAT[1]

I

D'abord, le titre de ce livre est faux. Ce ne sont pas là du tout, comme on le dit, les *Mémoires de Garat*; ce n'est qu'un mémoire de Garat, chose très différente, un mémoire justificatif du citoyen Garat, adressé par lui à la Convention nationale, sa souveraine maîtresse, devant laquelle il avait été accusé... Les mémoires d'un homme embrassent d'ordinaire l'ensemble complet ou du moins un ensemble imposant de sa vie, et c'est ruser avec les mots dans un but d'excitation... à la publicité, que d'appeler du nom de *Mémoires*, au pluriel, ce qui doit rester *Mémoire* au singulier.

1. *Mémoires de Garat*, avec une préface par M. Eugène Maron (*Pays*, 27 Janvier 1862).

D'un autre côté, l'éditeur du *Mémoire* de Garat, non content de son *lapsus calami* prémédité, ajoute à la piperie de son titre le passavant connu, et qu'il est d'usage de plaquer sur tous les frelatages historiques dont on veut favoriser la circulation : *Documents sur la Révolution française*, ou *pour servir* à l'histoire de la Révolution française. Or, cette pièce de procédure qu'il publie n'y servira point. L'histoire de France n'est point une case à dossiers. L'histoire de France n'est pas si paperassière qu'elle soit obligée à prendre de toute main les chiffons que l'intérêt de la plus mince individualité peut lui tendre. Elle a, comme nous, un panier sous sa table dans lequel ces choses doivent se jeter.

Qu'importe, en effet, Garat, ou le citoyen Garat, ou le professeur Garat, ou le ministre Garat, ou M. le comte Garat, à l'histoire de France! « Qu'a de « commun cette bombe avec ce que je te dicte ? » disait un jour Charles XII à son secrétaire, épouvanté de l'apparition de ce projectile s'écrasant à quelques pieds d'eux, sous leur tente. Qu'a de commun avec ce que dicte l'histoire cet homme de papier mâché ou écrit, qui ne fut jamais qu'un ballon gonflé de mots vides, parmi les hommes-bombes de son temps? Il fut ministre quelques jours... La belle affaire, quand on n'est pas plus grand que son étiquette! Il fut ministre... Mais les dignités les mieux méritées ne sont pas une raison suffisante pour entrer dans l'his-

toire et absorber une seule goutte de la lumière historique.

L'histoire, au contraire, n'est remplie que de ministres oubliés dont jusqu'au nom serait mort trente-six fois au lieu d'une, s'ils ne l'avaient pas écrit au bas des actes officiels qu'ils contresignèrent et où on le retrouve perdu dans une obscurité muette. Allez! quand la mortalité se sera mise à ce tas de publications qui sont sorties, comme des vers, du cadavre de la Révolution française, on ne se rappellera peut-être ce nom de Garat que parce qu'il aura été celui du faquin qui vint lire, comme ministre de la justice, son arrêt de mort à Louis XVI. Différence des pays légers aux pays graves! Ce fut un juge austère, ce fut Bradshaw, qui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre. Mais en France, celui qui lut le sien au Roi Louis XVI, ce fut un monsieur du *Mercure*, ce fut Garat!

Déjà l'oubli, sinon du nom, au moins de l'homme, avait commencé. On connaissait Garat comme un comparse assez insignifiant dans le drame d'une révolution qui fit du moindre grimaud quelque chose, et comme un écrivain, comparse encore, dans le chœur d'écrivains qui prirent, à la fin du XVIIIe siècle, la phrase déclamatoire de Rousseau et qui la poussèrent jusqu'à se crever sur cet *ut* de poitrine, impossible pour eux! Voilà, oui! voilà à peu près ce que l'on savait de Garat, mais depuis bien longtemps on ne le lisait plus et l'on s'avisait encore moins d'en

écrire. Il reposait, lui et ses œuvres, dans deux ou trois petits cimetières qui ne sont point des catacombes pour la majesté, et dans lesquelles personne n'était fort tenté de descendre. C'étaient les collections du *Mercure* et du *Journal de Paris*, auxquels il avait travaillé, puis les registres de l'Académie française, qui l'avait couronné pour trois ou quatre discours cuisinés comme l'Académie veut que l'on cuisine ces sortes de choses.

Enfin, il s'était lui-même placé sur la tête, comme une pierre qu'on ne lèverait pas, ses illisibles *Mémoires sur Suard et le* XVIIIe *siècle*; et, réellement, du fond de tout cela, il n'avait guères d'exhumation à redouter... Erreur, pourtant! Il s'est trouvé... Comment dirai-je? je suis embarrassé de risquer un mot si tragique dans une occurrence comique plutôt... Il s'est trouvé un innocent vampire littéraire, assez friand de choses parfaitement mortes pour déterrer ce pauvre Garat, et cet innocent vampire, dont je ne veux pas donner l'horreur, vu que son goût pour Garat est bien plus drôle que monstrueux, est M. Eugène Maron, que j'ai l'honneur de vous présenter. Il s'appelle Maron comme Virgile et il est poète, mais autrement que Virgile. Virgile faisait des poèmes, mais lui fait des grands hommes. Il a inventé le grand Garat.

Quand on lit la préface de son livre, au style de cette préface on ne devinerait point ce qu'il est. Il y paraît un écrivain de raisonnable sécheresse et d'un

tempérament bien constipé pour avoir jamais de l'enthousiasme. Et cependant il n'en fait ni une ni deux, ce Maron qui n'est pas Virgile, et il nous déclare dru que ces *Mémoires de Garat* (lisez : *Mémoire*), qu'il exhume, doivent être rangés par la Critique et la Postérité sur la même ligne que les *Mémoires du Cardinal de Retz* et que les *Mémoires de Saint-Simon*. Rien que cela ! Il aurait pu ajouter les *Mémoires de Grammont*, et il faut lui savoir gré de cette modération dans l'éloge ; car il aurait pu très bien le dire, et cela eût été aussi vrai.

II

Je ne crois pas franchement que jamais chose aussi forte ait été risquée dans une introduction d'éditeur, où l'on se permet et où il est presque reçu de se permettre de ces admirations qui moussent. Garat comparé au cardinal de Retz et au duc de Saint-Simon ! Diable ! c'est vraiment par trop chaud ! Voilà de l'eau devant vous, monsieur Maron ; daignez vous en servir. A cela, il n'y a d'autre réponse que de prier de lire, comme nous venons de le faire, ces prétendus *Mémoires*, où nous avons retrouve, sans accroissement

et sans changement, le Garat connu, et suranné, et fané, qui a écrit les *Éloges de Suger, de Montausier et de Fontenelle*, l'écrivain antithétique et déclamatoire que de son temps, qui n'est pas, certes! le temps du naturel, de la simplicité et du style sincère, on appelait *l'écrivain gascon*.

Il était mieux que Gascon, il était Basque; mais on ne l'aurait cru jamais, car les Basques sont une race très fière, très brave, très résolue, et Garat, lui, fut toute sa vie dans ces entre-deux d'opinion, dans ces nuances de milieu que les héroïques ont l'habitude de mépriser. Il s'est toujours mis derrière toute chose, soit un mot qu'on n'entendait pas très bien, soit une intention qu'on n'avait pas bien vue, et ce *Mémoire* justificatif pour se laver d'avoir approuvé les massacres de Septembre, vanté les pillages du 26 Février 1793, et favorisé les journées du 31 Mai et du 2 Juin, ce *Mémoire* d'avocat le prouve suffisamment. Au moins, puisqu'il était Basque, la langue de son pays, qui est une langue superbement âpre et difficile, aurait dû tremper la pensée de Garat dans son sel marin et sauvage, et l'empêcher d'être en français un écrivain de rhétorique et de fadaises solennelles. Il n'en fut rien. La fadaise l'emporta, — la niaiserie sonore!

Garat fut un de ces milliers d'écrivains d'une facilité sans génie, qui, pour avoir lu Rousseau, Montesquieu et Raynal, quittèrent leur état et leur province et pullulèrent à Paris aux approches de la Révolu-

tion. On eût dit une nuée de hannetons s'abattant sur un pays qu'ils vont dévaster. Garat est un de ces hannetons de la Révolution française. Naïvement, il se croyait un cerveau politique dans sa tête de hanneton, parce qu'elle était pleine de ces abstractions vaines qui furent plus tard l'*idéologie*, cette idéologie dont on lui donna même le nom. On l'appela Garat l'idéologue; et, du reste, si l'idéologie est l'ignorance ou la méconnaissance de la réalité et de la vérité en toutes choses et à tous les degrés, il méritait bien ce nom-là !

C'était un sophiste et un déclamateur, comme tous les hommes de son époque, mais il était encore plus déclamateur que sophiste. Il l'emportait sur la plénitude des affreux raisonneurs de son temps par le vide de sa déclamation. Le vide, c'était son innocence! Il avait toujours prêtes des antithèses ou des images pour le service de l'inanité ; il jouait par là assez adroitement la pensée. Mais sous la phrase, si on regardait fixement le mirage, il disparaissait.



Je ne dis point que ce fut un homme sans talent d'aucune sorte, mais je dis qu'il n'est d'aucune façon, si ce n'est de la façon très grotesque de M. Eugène Maron, un Saint-Simon ou un cardinal de Retz. C'était un de ces talents faits pour passer, non pour se survivre. Talent d'Académie, de *Mercure*, de *Journal des Débats*, trois choses littérairement analogues! S'il vivait aujourd'hui, il est bien probable qu'il écrirait

au *Journal des Débats*, et même qu'il y réussirait. Il pourrait y dire, sans presque les changer, les choses qu'il disait de son temps. Il les déclamerait dans une autre gamme, mais il les dirait! Il y porterait la philosophie de Condillac, cette religion de Taine, une physiocratie qui tiendrait bien sa place auprès de l'économie politique de Baudrillart, et une rhétorique moins bégueule que celle de Saint-Marc-Girardin. Il enfoncerait Laboulaye en philanthropie, et professerait aussi bien que pas un de l'endroit ce juste-milieu révolutionnaire d'éternel usage, et qui consiste à dire avec candeur ou avec rouerie, selon le vent : « Nous voulons bien des révo-« lutions, mais à la condition de les conduire jus-« qu'où il nous plaira d'aller! »

III

Car Garat n'a jamais dit et pensé autre chose. C'est un idéologue qui s'était fait une humanité idéale, qui a passé toute sa vie à poser des principes dont il ne voulait pas les conséquences, quoique ces conséquences fussent inévitables et qu'il sût fort bien qu'elles étaient inévitables... M. Eugène Maron le loue

assez, Dieu merci ! de connaître la *logique des passions* : mais, s'il connaissait cette terrible logique, pourquoi déchaînait-il ces passions pour après s'étonner et se plaindre de leurs excès? Élève du sorcier de la ballade de Gœthe, mais qui ne passa jamais sorcier, plus bête que le manche à balai qu'il envoya chercher de l'eau sans avoir la parole puissante qui l'arrête, il érigeait l'insurrection en devoir, comme tous les révoltés de son siècle, et quand l'insurrection obéissait à sa logique, retroussait ses manches et faisait sa besogne, il n'était plus pour cette conséquence de l'insurrection. Pusillanimité d'esprit et d'âme!

De son temps, tout ce qui avait un peu d'intelligence et de décision politique parmi les révolutionnaires était forcément montagnard. Mais lui, l'homme du juste-milieu chimérique et des équilibres impossibles, était girondin avec les montagnards et montagnard avec les girondins, et encore il était l'un et l'autre dans des proportions si infinitésimales qu'elles en paraissent louches... et qu'on finit, comme il arriva le jour de la dénonciation à laquelle il cherche à répondre dans le *Mémoire* que voici, par ne plus savoir au juste s'il a loué réellement les septembriseurs quand il prétend qu'il a plaint les septembrisés !

Telle avait été, en effet, la courageuse clarté d'un homme qui sur tout, dans sa vie politique, quand il s'agit d'être précis, s'efface lâchement dans l'euphémisme, la figure de rhétorique qu'il aimait le mieux.

Il avait le génie de l'euphémisme, dit M. Maron émerveillé. C'était le génie de l'euphémisme qui lui avait fait écrire, pour ménager toutes les opinions, cette phrase poltronne sur la mort de Louis XVI : « Il a « été frappé par le glaive *égaré* de la JUSTICE. » Heureusement que l'histoire a soif de précision, elle. Elle se soucie peu des figures de rhétorique qui émoussent la physionomie des choses et rongent ou aplatissent la vérité. Les euphémismes de Garat, de ce rhéteur au style diminutif, n'ont rien ôté de l'affreux sobriquet crocheté à son nom, et pour la Postérité, si elle s'occupe de Garat, ce sera toujours : *Garat-Septembre!*

Et ce mémoire justificatif ne changera pas cette destinée. Tombé en oubli une première fois, malgré les efforts de M. Maron, il y retombera une seconde. Garat, qui ne s'était pas plaint avant la réaction des calomnies qu'on faisait de lui, Garat exprime en ce mémoire la moins émouvante des indignations dans les plus ridicules des prosopopées, et, pour le reste, il se perd en ces petites explications dont l'histoire, qui aime la grande clarté, n'a jamais tenu compte. L'histoire ne coupe pas de cheveux en quatre. Elle ne cherche point de petites bêtes. Elle n'est pas un casuiste qui épluche une conscience. Elle voit l'ensemble de la vie d'un homme et juge là-dessus. Dieu voit le reste. Cela ne la regarde pas!

Quand un homme s'est glissé comme Garat à tra-

vers les évènements d'une révolution et tous les gouvernements les plus contraires, en se réclamant d'eux tous, il en a assez. On ne peut pas avoir tous les profits, que diable ! On n'a pas semé la lumière autour de soi et on s'est retiré prudemment dans l'équivoque demi-jour des euphémismes; euphémismes de paroles, euphémismes de conduite. Eh bien, on doit payer cela le jour où l'on voudrait bien un peu de cette lumière qu'on a crainte ou qu'on a rejetée! Que cela vous apprenne à être nets, vous qui vous croyez historiques! Si vous l'aviez été quand il était de l'honneur de l'être, ceci ne vous arriverait point. Philippe Dumont, le dénonciateur de Garat, n'aurait pas pu, quand il l'aurait voulu, dénoncer à la Convention le Misanthrope, par exemple, comme ayant loué le sonnet d'Oronte, et jamais, jamais personne n'aurait appelé Alceste : — Alceste-Sonnet !

IV

Quant à ce *Mémoire*, considéré non comme une plaidoirie, mais comme une suite de renseignements sur une époque et quelques hommes de la Révolution française, il faut dire rudement qu'il n'a nulle valeur

et qu'il ne réforme ni ne modifie l'opinion que l'on peut avoir sur les hommes et les choses de ce temps. Garat, que M. Maron, qui applique probablement ses idées politiques à la littérature et qui croit que ce Garat le plat, quand il n'est pas Garat l'enflé, est l'égal du cardinal de Retz et du duc de Saint-Simon, ces deux diables de génie, Garat n'est ni un peintre ni un observateur profond, et, sans le prestige de cette Révolution qui grandit les moindres drôles aux yeux de ceux qui l'aiment, M. Maron en conviendrait. Il vante beaucoup le portrait que Garat a fait de Danton, et c'est, il est vrai, le morceau capital et *à effet* du livre, mais en quoi, dans ce portrait tout en surface et en fantaisie, Danton a-t-il été pénétré ?

Je ne sais pas pour ma part s'il est vrai que Danton se soit purifié dans son remords des massacres de Septembre. Je ne sais pas si à partir de cette époque il ne fut plus qu'un fanfaron de guillotine, élevant d'autant plus haut l'échafaud qu'il faisait sauver les condamnés par-dessous ; mais ce que je sais, c'est que Danton n'eut jamais le génie que lui accorde Garat, de son autorité privée. Il est évident que le rhéteur incorrigible a amplifié Danton comme s'il était un sujet de discours donné par l'Académie, et que pour se mettre au niveau de ton de ce Grand Hurleur de la Révolution française, il a été obligé de forcer les cordes de sa petite voix d'Athénée.

Et, à propos de voix et d'importance politique, M. Eugène Maron, si dévoué aux Garat, ne nous donnera t-il pas maintenant les mémoires d'un autre Garat ? Je voudrais le chanteur...

SANSON [1]

I

Tout d'abord, et avant de les avoir ouverts, nous ne pensions pas qu'ils fussent vrais, ces *Mémoires!* Dans cette époque de vérité, on en a tant vu, de mémoires faux, de romans et de bourdes immenses, sous ce titre accrochant de *Mémoires*, depuis les *Mémoires* sans bout *de la Contemporaine* jusqu'aux *Mémoires*, qui ne furent, je crois, jamais finis, *de mademoiselle Lola Montès*. Rappelez-vous-les tous, si vous pouvez! Et les *Mémoires* indécents *du Cardinal Dubois*, qui n'a jamais écrit que des *Mémoires diplo-*

1. *Les Mémoires des Sanson, ou sept générations d'exécuteurs*, par H. Sanson, ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris (*Pays*, 31 Août 1862).

matiques, d'un ton parfait! et les *Mémoires de la duchesse de Berry*, fille du Régent! et les *Mémoires de M. Lebel*, le *comment ha nom* du roi Louis XV! et les mémoires de tout ce qui eut jamais un nom scandaleux sur lequel des gens de plus d'esprit que de moralité pussent appuyer leurs petites spéculations de curiosité et de commerce!

Or, il est évident que s'il fut jamais un nom tentant pour les romanciers de mémoires, un nom juteux et qui pouvait rendre beaucoup, c'était celui de Sanson, le bourreau de Paris, c'était celui d'une famille où l'on avait été, quelle chance! bourreau de père en fils depuis sept générations. Position unique, il faut l'avouer, pour autoriser les plus terribles et les plus superbes histoires, et d'un tel avantage, et d'un rapport si certain, et d'un affriolement si vif, que nous nous étonnions qu'on n'y eût pas plus tôt pensé.

Mais nous nous trompions. On y avait pensé. Ils sont complètement oubliés, à cette heure, mais il y a eu déjà des *Mémoires de Sanson*. Le Sanson que voici, le Sanson qui n'est pas du tout ici, nous dit-il, une étiquette sur un sac, un nom volé par des farceurs... industriels, ni même un prête-nom ou un donneur de notes aimables, mais bien une réalité vivante qui s'affirme; le vrai Sanson, qui, comme Sosie, jure qu'il est bien *lui*, — car il ne nous donne pas d'autre moyen de constater son identité que sa parole, et je suppose qu'il fût un faussaire, il pourrait encore très bien nous

dire, sans y rien changer, tout ce qu'il nous dit; — M. Sanson, enfin, que j'accepte sans le discuter, nous raconte, à la page 207 de son volume, que le libraire Sautelet avait, en 1829, demandé à une honnête société de gens de lettres de lui composer des *Mémoires de Sanson*, lesquels parurent en deux volumes et s'en allèrent où vont ces choses-là.

Ce n'est pas tout. M. Sanson nous raconte encore qu'à la mort de son père, un homme de lettres (honorablement connu, celui-là), lui proposa d'écrire, presque sous sa dictée, la vie de son père. Mais M. Sanson refusa. Pensait-il déjà à se charger lui-même de l'histoire que voici? Ou est-ce une idée qui lui soit venue plus tard, dans le loisir de sa vieillesse? Il ne nous l'apprend point, mais, littéraire à lui tout seul comme toute une société de gens de lettres, Sanson a dû, sauf erreur, couver en lui longtemps le projet de phraser sur lui-même et sur sa famille et d'utiliser sa rhétorique. Le caractère de ce temps-ci, c'est la phrase, et elle devait enlacer, de ses inévitables festons, jusqu'au bourreau.

Nous l'avons donc eu, le bourreau enguirlandé, phraseur, littéraire, philanthrope, la bonne expression de ce pleurard de XIX[e] siècle! M. Sanson, de la Société des Gens de Lettres, serait un littérateur comme un autre, un talent comme un autre, une manière de s'exprimer comme une autre, on n'y prendrait pas garde; on aurait entendu cette soixante-

quinzième serinette. Mais M. Sanson le bourreau, philanthrope comme M. de Lamartine, converti par M. Hugo à l'abolition de la peine de mort, n'ayant plus l'esprit de son état et disant bien proprement et quelquefois même très joliment ses douleurs d'*homme* en racontant les devoirs de sa terrible fonction, comment n'en pas parler? Comment n'en pas tenir compte? Comment le critique et le moraliste pourraient-ils se taire sur un pareil spectacle, qui donne une idée si juste de notre société et de nos mœurs?...

Quant à moi, j'ose affirmer qu'il n'y a rien de plus éloquent que ce piètre livre d'un coupe-tête, fleuri dans toutes ses parties comme M. Fleurant l'apothicaire l'était dans les siennes ; non! rien de plus plaisamment éloquent contre les idées et les hypocrisies d'un temps qui a tout ramolli et sentimentalisé, même le bourreau. Certes! c'est bien là — espérons-le! — la dernière de nos mélancolies. Nous avons eu René, Werther, Antony, Rolla, Olympio, Raphaël, Joseph Delorme, tout cet hôpital de mélancoliques qui infecte depuis soixante ans la gaieté et la santé françaises. Eh bien, ce n'était pas assez! Nous avons maintenant Sanson, qui pleure, à son tour, sur le pauvre Holopherne,

Si méchamment mis à mort par Judith!

Mais après celui-là, c'est tout! Je ne crois pas qu'il

puisse venir personne pour compléter le tableau des tristesses du XIXe siècle. Je crois qu'on peut dire que le voilà complet et parachevé. Et qui sait? Peut-être remonterons-nous vers la bonne humeur et vers le rire, à partir de Sanson!

II

Je pourrais bien, si j'étais malin, le chicaner, ce bon Sanson, sur sa philanthropie et sur sa tristesse. Mais je ne serai pas malin, je m'en garderai comme du loup. Je serai doux et je me ferai crédule comme une jeune fille qui ne répugne point à être un peu trompée. Je ne poserai pas à cet excellent et malheureux homme de ces questions qui pourraient bien alarmer ou embarrasser sa pudeur. Je ne lui demanderai point, par exemple, comment il a pu, lui le converti par le *Dernier jour d'un Condamné* de Hugo, exercer si longtemps encore après sa conversion cette fonction monstrueuse qui, pour M. Hugo comme autrefois pour M. de Robespierre, est le crime en permanence de la Société!... La troisième édition du *Dernier jour d'un condamné* est de 1829, et Sanson a guillotiné jusqu'en 1847.

Je ne demanderai pas pourquoi, citoyen de 1830, il n'a pas, quand la France reprenait les traditions de 89 et insistait plus que jamais sur l'égalité de tous les citoyens devant la loi, donné sa démission de bourreau et renoncé à une fonction qui faisait mal à son petit cœur de philanthrope. Les coutumes barbares de ce coquin de Moyen Age, qui asservissait les fils de bourreau à être bourreaux comme leurs pères, n'auraient-elles pas été abolies par la législation de ce grand et bienheureux 89? Pourquoi Sanson, victime volontaire d'une fonction qui n'était pas pour lui un devoir, a-t-il attendu pour sortir de charge que le gouvernement de 1847 le révoquât?... Je ne lui demanderai même pas la raison de cette révocation, qu'il a oublié de nous dire...

Peut-on être meilleur, plus conciliant et plus facile? Je le prendrai tout simplement et tout rondement comme il se donne, comme un bourreau *dix-neuvième siècle*, qui comprend son affaire à la *moderne*, c'est-à dire qui ne la comprend pas; car ni les bourreaux, comme Sanson, ni les bâtards, comme Antony, n'ont, au XIXe siècle, le droit d'être triste. Est-ce qu'au lieu de la réversibilité et de la solidarité traditionnelle nous n'avons pas inventé le mérite personnel, sur lequel nous avons mis à califourchon la société en lui disant : « Tiens-toi comme tu pourras, ma belle! » N'importe! je le prendrai, puisqu'il le veut, dans sa fatalité posthume, chimérique et illégitime, ce bourreau qui n'est plus,

comme autrefois, rivé à sa hache, cet homme libre qui a accepté, contre appointements, de tourner la bobinette de cette mécanique sociale que l'on appelle la guillotine.

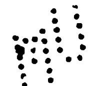
Vous vous souvenez de ce bourreau plaisant, dans le *Quentin Durward* de Walter Scott, si gai, ma foi! qu'il donnait l'envie de se faire pendre. Eh bien, Sanson est son contraire! Sanson, ce saule pleureur penché sur son propre couperet, ce larmoyant et ce solennel de la guillotine qui, quand il est révoqué, se fait apporter pompeusement une cuvette pour laver ses mains, innocentes et mécaniques, comme s'il était un Ponce Pilate, Sanson a la fatuité de la tristesse de son état, comme il en a la fierté aussi.

Vanité dernière! Pascal, ce cruel de vérité, prétendait que la vanité ne nous lâchait pas, *même sur la roue*. De son temps, elle ne devait pas lâcher non plus celui qui y mettait. Et sa vanité ne venait pas de ce qu'il disait : « *Nul ne roue mieux que moi!* » mais de cela seul *qu'il rouait*. L'exemple de Sanson le prouve bien. Il n'y a plus de roue, il n'y a plus moyen d'être un grand artiste, quand on est bourreau. Nous avons simplifié la chose. On tire un cordon. C'est aussi facile que d'être conducteur d'omnibus. Et cependant, la vanité de Pascal, je l'ai retrouvée dans le livre de Sanson. A chaque instant, cet humilié, trop humilié, relève la tête. Il dit *nous et notre race*, comme s'il était Roi et chef de dynastie. Il parle de *minorité* et de

régence dans l'histoire de l'échafaud. Il parle des meurtres *glorieux* qu'il a commis, — ce qui, par parenthèse, est une bêtise, mais ce qui surtout est une inconséquence, avec *sa cuvette,* mais une inconséquence que je ne voudrais point qu'il n'eût pas dite, car elle fait penser...

Elle fait penser à cette grande question de la peine de mort, qui vient bien ici en son lieu, et à la lumière de laquelle il faut regarder le bourreau pour le bien voir et le comprendre. Or, s'il y a un homme entre tous qui doive avoir réfléchi sur la peine de mort dont il tire sa vie, sa place au soleil, son importance, c'est assurément le bourreau, mais ce n'est pas Sanson. Sanson n'a pas d'initiative. Il manque de netteté. Il aime la littérature, mais la lucidité philosophique n'est pas son fort. Il est toujours un peu entre le comte de Maistre et Victor Hugo. L'un lui brouille l'esprit; l'autre le lui barbouille.

Entre le comte de Maistre, dont personne parmi les meilleures caboches philanthropiques n'a *voulu* comprendre le fameux passage sur le bourreau, écrit, non d'après l'opinion personnelle de l'auteur, mais d'après les *impressions* que le bourreau causait autrefois à la foule; entre le comte de Maistre et Hugo, le pauvre Sanson est embarrassé, mais il ne ressemble point à l'âne de la Logique, qui reste suspendu entre les deux bottes de foin: il tire un peu à l'une et à l'autre, comme l'âne de la réalité. Il n'est pas fâché de



faire son petit effet de terreur,— de cette terreur dont le premier entoure son personnage, — et il adore le second, non parce qu'en demandant l'abolition de la peine de mort Hugo le débarrasse des désagréments d'un état dont il eût pu, s'il l'avait voulu, se débarrasser tout seul, mais probablement parce que Hugo est sa sympathie, et, à ses yeux, la Vérité.

III

Elle a été bien controversée, cette question de la peine de mort, sujet inépuisable des déclamations hypocrites ou niaises des partis, qui l'aboliront un jour dans le texte imposteur de leurs lois, mais pour la remplacer par le massacre, les mitraillades dans la rue. Seulement, puisque l'occasion arrive d'en parler, il me semble que, bourreau ou non, on peut ajouter des raisons à celles qui ont été données, et que sur cette question tout n'a pas été dit par ceux-là qui, comme moi, tiennent pour les législations sévères que les peuples vigoureux et purs ne redoutent pas et qui les font grands. Tous ils ont donné plus ou moins les fortes raisons d'utilité, de salut social, de talion nécessaire ; car, il faut bien y prendre garde, si la loi

devient douce pour le meurtrier, j'assassinerai l'assassin. Tous ont exprimé plus ou moins, avec des variations puissantes et des développements plus ou moins heureux, cette irréductible idée qu'on ne chassera du bon sens humain que quand le bon sens sera détruit : c'est qu'on ne doit supprimer la peine de mort que quand l'assassinat sera supprimé ; mais aucun, pas même Joseph de Maistre, le plus grand des criminalistes qui aient existé, n'ont donné les raisons chrétiennes et véritablement *philanthropiques* — puisqu'on aime ce mot-là ! — du maintien de la peine de mort dans nos Codes.

Lui, de Maistre, en a été bien près. Lui qui, à propos de la guerre, a fait saillir, et Dieu sait avec éloquence ! et proclamé la grande loi de destruction qui régit, pour une cause quelconque, l'Univers, pourquoi n'a-t-il pas appliqué à la peine de mort de nos législations cette grande idée qui eût tout éclairé ? Nous sommes tous condamnés à mort, et apparemment pour un crime. Sans cela, qui comprendrait de mourir et que Dieu fût la Justice ? La question n'est donc plus entre nous, également condamnés, une question de vie et de mort : c'est une question de longévité. Ce n'est plus qu'une misérable question de longévité qui, bien vue, rapetisse également le monde, l'histoire et le problème.

L'échafaud ne fait pas la mort : il la rapproche, et voilà tout ! Il n'y a pas de mort dans les législations

humaines, — écartons ce mot qui offusque l'esprit, — il y a diminution de temps, diminution de longévité, et le problème qu'on eût résolu déjà, s'il n'avait été que compliqué, réduit à des termes si simples n'a plus rien d'effrayant quand on le regarde du haut de cette peine de mort dont nous sommes, en venant à la vie, frappés tous ! Avec cette idée, l'usurpateur des droits de Dieu, qui a troublé tant de faibles têtes métaphysiques et dont elles ont fait tant de bruit, n'est plus que le privilège d'un sursis ôté seulement pour cause de chute nouvelle, mais remplacé par d'autres privilèges, impliqués dans la peine elle-même et qu'on peut très bien appeler, sans audace, les privilèges de l'échafaud.

Quand la société, en effet, prive, pour un crime dont elle est obligée de connaître, le condamné à mort humain du bénéfice de son sursis, elle le place, avant de le renvoyer à son juge naturel, dans des conditions qui auraient probablement manqué à son âme et à sa destinée s'il avait joui, jusqu'au bout, de ce sursis de Dieu que nous nommons la vie, — grâce horrible, s'il n'en profite pas ! Il ne fallait rien moins que la profonde ignorance, en cœur humain, de certains hommes, pour ne pas comprendre la souveraine bonté et la souveraine prévoyance qu'a la Société, tout en frappant, et pour ne pas voir que, si elle prend la vie aux coupables, elle leur offre plus qu'elle ne leur prend !

Elle leur offre... et offrir, c'est donner, du côté du moins de celui qui offre... et elle tient si bien à donner, la Société, qu'alors elle leur ouvre les cœurs et la main pour recevoir et prendre. Elle raccourcit, au profit de leur âme, le temps, le temps qu'on perd toujours quand on en a beaucoup devant soi. Elle appelle le repentir à la minute. Quand il n'est pas à la minute, il ne vient pas, il se dissipe dans le loisir du temps. Elle traite l'homme enfin comme il faut que l'homme soit traité pour qu'il agisse efficacement, ce lâche qui a toujours besoin d'une pression toute-puissante pour dégager son intention, pour faire partir l'explosion de sa volonté. Elle le traite comme le héros qui, bien souvent, n'est un héros, comme d'Assas, que sous la pointe des baïonnettes, et quand il n'a pas le temps de délibérer. Elle le traite comme l'homme de génie qui, plus souvent encore, ne travaille et ne bondit, superbe, que sous la lance de la nécessité, et elle est en somme bien plus pratique que les rêveurs qui disent : « Dieu ne me frappe pas dès que je l'offense ; la Société n'a pas le droit de me priver des chances qui me restent de me repentir un jour (un vague jour !) », puisqu'au contraire, en pressant sur le temps qui va cesser d'être, elle les précise, ces chances indécises, et les augmente, jusqu'au point de violenter presque le repentir !

D'ailleurs, si la chose la plus redoutée de l'homme,

c'est la mort, n'affaiblissez jamais, dans l'intérêt des âmes, la menace des lois qui peut empêcher le crime. La menace des lois, c'est leur plus grande charité !

IV

Mais je n'ai pas rencontré seulement le soupçon d'une de ces idées chrétiennes,que j'effleure à son propos, dans le livre d'un homme qui a dû penser à ce qu'il a fait toute sa vie et à ce que ses pères avaient fait avant lui, et qui, sur la limite extrême de l'âge, au lieu de finir dans un silence qui aurait eu sa beauté de résignation, a pris une plume dans sa main désarmée pour nous raconter petitement sa vie et celle de ses *aïeux* ; car il est aristocratique comme M. de Sottenville, M. Sanson ! Praticien de la peine de mort, on aurait cru qu'il devait en avoir une théorie. Il n'en a pas. Il n'a que du scepticisme et de gros soupirs.

Quel homme fut cependant plus intéressé que le bourreau à réfléchir sur la peine de mort, à la légitimer surnaturellement, à la faire reconnaître comme étant d'ordre divin? Si elle n'est pas divine, en effet, si le bourreau ne relève pas de Dieu, il ne peut être

qu'un scélérat comme il le fut, en 1793, malgré les vertus privées dont son fils nous parle; car il faut bien le lui dire, à cet imprudent qui ne craint pas d'agiter cette mémoire : pour couper la tête au Roi Louis XVI, il fallait être lâche ou complice, dans ces temps révolutionnaires qui descendirent la peine de mort jusqu'à eux et leurs nécessités politiques, et qui accomplirent définitivement la dégradation du bourreau.

Certes! que le bourreau lui-même eût dit cela, c'était grand et d'un fier enseignement, et ce n'était pas pour dire moins qu'il devait écrire; mais M. Sanson, qui n'a pas eu le bon goût du silence, n'a pas davantage la grandeur du discours. Il connaît sa fonction physique, qui a pu lui faire plus ou moins mal aux nerfs, mais il ne se doute pas de la fonction morale et religieuse cachée sous la fonction physique, et qui la sauve de l'abjection. S'il l'avait comprise, il aurait eu la paix et la force du cœur, et il eût pu nous donner un livre sublime, tandis que, cœur troublé, esprit troublé par une fausse sensibilité et une fausse philosophie, il nous a donné un livre insignifiant et inutile, quand il n'est pas ridicule, et c'est ridicule qu'il est le plus. Que dis-je ! pour peu qu'il eût été simplement chrétien, il aurait fait plus poignant et plus attachant que Silvio Pellico, qui n'a fait que *Mes Prisons*, — il aurait fait *Mes Échafauds*.

Rien de tel, en réalité. Le volume que voici, et qui

est le premier d'une suite à paraître, contient trois parties. La première est l'histoire abrégée de tous les supplices chez tous les peuples, qui ne nous a appris que ce que nous savions, à nous qui ne sommes pas de la *partie* et dont ce n'est pas la *spécialité*. La seconde, c'est l'histoire romanesquement abominable du premier *Monsieur de Paris* parmi les Sanson de *Longval* (gros comme le bras!), lequel Sanson de Longval, d'officier devint bourreau pour avoir violé pendant son sommeil la fille du bourreau, délicieuse origine! Et enfin la troisième, c'est le procès et le supplice de la belle madame Tiquet, si connue dans tous les Mémoires du XVIIe siècle.

Comme vous le voyez, Sanson n'est que la commère de l'échafaud, et encore la commère dolente. Les volumes qui suivront seront-ils plus intéressants que celui-ci? S'ils ne le sont pas, à quoi bon les publier? La Critique, qui est obligée à des vérités si dures cette fois, donne par bienveillance à M. Sanson le conseil de les supprimer. Que ce soit là sa dernière *exécution!* — Ce n'est pas tout que d'être bourreau quand on a des épreintes d'homme de lettres, il faut être aussi un peu spirituel!

CONSALVI [1]

I

Ces *Mémoires*, qui n'avaient jamais été publiés, tromperont, je crois, de plus d'une manière, la curiosité. Le critique est comme Massillon. Massillon disait : « C'est sur le mien que j'ai étudié le cœur de « l'homme. » Ces Mémoires du cardinal Consalvi ont trompé ma curiosité. Je n'ai pas trouvé ce que j'y cherchais.

J'y cherchais tout d'abord — comme tout le monde y cherchera — ce qu'on cherche d'ordinaire dans les livres écrits par ceux-là qui tinrent longtemps les cartes d'une politique quelconque, je veux dire : le dessous du jeu. En d'autres termes, j'y cherchais des

1. *Mémoires du cardinal Consalvi*, publiés par Crétineau-Joly (*Pays*, 12 Juin 1864).

turbations dans le courant de l'histoire officielle, un effet plus ou moins inattendu, d'un intérêt plus ou moins piquant. Et ce que j'y cherchais encore, ce que tout le monde y cherchera, c'était... — ah! j'avoue ma faiblesse! — c'était, dans le moment où je suis, à cette époque où le côté pittoresque, vivant, *artiste* de l'histoire s'est développé à outrance (et cette outrance, je l'adore!) et devient le plus impérieux besoin de l'imagination contemporaine, c'étaient les grandes figures historiques mises en saillie dans leur action même, ces portraits qui marchent, dont il nous est impossible de nous passer maintenant dans les livres d'histoire, et qui, en définitive, sont mieux que l'histoire, puisque ce sont les hommes dans l'histoire... Eh bien, je n'ai trouvé et on ne trouvera rien de tout cela dans les *Mémoires* du cardinal Consalvi, lequel n'est ni bouleversant de documents, ni bouleversant de talent, mais qui est autre chose, — autre chose d'infiniment rare, d'infiniment précieux, et selon moi d'infiniment supérieur aux choses littéraires. Et je me brise le cœur pour dire cela, tant j'aime la littérature!

Qu'est-il donc, le cardinal Consalvi?... Attendez! je vais vous le dire. Il est la conscience d'un catholique devant Dieu, écrivant l'histoire! On ne comprend pas tout de suite la beauté de cela quand on n'a que de l'esprit, mais quand on commence de l'apercevoir, cela vous inonde de clarté, cela vous pénètre d'attendrissement et de lumière. Tout ce qu'on aime le plus

le talent, la littérature, la force dans le maniement et le brassement des choses de l'histoire, — la force, cette fascination irrésistible! — tout disparaît devant cette pure beauté de la conscience, écrivant l'histoire sous l'œil de Dieu.

Pour bien comprendre la beauté des *Mémoires* du cardinal Consalvi, il faut les relire. Spontanément, et quand nous restons *au pied levé* de nos impressions, ce n'est pas grand'chose; mais à la réflexion, c'est sublime, ce qui nous avait semblé rien!!! Consalvi, l'homme d'affaires, le cardinal-ministre, n'a ni la plume de Tacite, ni celle de Saint-Simon, gens d'opposition, misanthropes du pouvoir qu'ils n'ont pas et qu'ils détestent, parce qu'ils l'aiment et qu'ils l'auraient voulu pour eux. Il n'a pas même celle de Richelieu dans son *Testament politique*.

Richelieu, que la politique appelle le *grand* cardinal, mais que la Religion, en face de Consalvi, appellera toujours le *petit*, Richelieu avait, tout pédant qu'il fut par de certaines prétentions, une grande tournure littéraire. Dans son style, la race se marquait. Il a des parties d'écrivain. Le marquis Hercule Consalvi n'a rien de tout cela. Rien de moins marquis et rien de moins hercule! Il était simplement un homme bien élevé qui sait l'orthographe et sa langue, et c'est tout. Il n'a pas le tempérament qui fait ce bouillonnement et cet entraînement de l'éloquence. Les hommes, en l'entendant, en le voyant, en

le lisant, ne sentent pas, du premier aspect, qu'il y a là plus qu'un homme... Mais voilà, voilà précisément ce qui le fait incomparable, et — j'oserai le dire de ce simple grand homme qui touche à la sainteté — surnaturel!

Pas de talent! Mais les hommes de talent qui racontent leur action en ont-ils besoin?... Leur talent, c'est leur action même! César et Napoléon, qui furent des écrivains, sont des exceptions, des hommes à qui Dieu jeta tous les bonheurs sur la tête et y empila toutes les couronnes. Mais Frédéric le Grand n'en fut pas moins grand parce qu'il fut Cottin, comme l'appelait Voltaire. Consalvi n'a point ce ridicule du grand Frédéric. Si lui, l'homme d'État de la Papauté, la tête et la main du catholicisme, a pris un jour la plume comme un de nous, gens du métier, et nous a écrit ses *Mémoires,* il n'a pas obéi à des mobiles d'homme de lettres ou même d'homme d'État qui veut s'expliquer. Il n'a voulu que se raconter. Serviteur de la Papauté dans des temps terribles, qui peuvent venir encore: *Deus scit quia non mentior*, dit-il. « Dieu sait « que je ne mens pas! » Et cette idée seule, toujours debout sous ses yeux, quand il écrivait, cette idée, comme un ange armé de l'épée divine, lui a fait écrire ces pages, qui ne sont ni d'un homme d'État, ni d'un homme de lettres, mais d'une âme qui a fait son devoir et qui, par l'exemple, dit aux autres de faire le leur.

II

Oui! là est l'intérêt et l'utilité de ces *Mémoires*. Ils ne changeront pas grand'chose au train de l'histoire. Ils ne modifieront pas beaucoup ce que l'on sait; ils ne renverseront pas ces points de vue qui doivent rester et qui commencent à se dégager de l'offusquement et de l'obscurcissement des passions contemporaines. Ce que nous raconte Consalvi ne donne guères un fait ou un argument de plus à l'une ou à l'autre des opinions qui peuvent combattre encore sur les questions soulevées de son temps entre la Papauté et l'Empire. Après avoir lu Consalvi, tout, sur le fond des choses, reste à peu près dans le même état qu'avant de l'avoir lu, hormis l'âme qui le lit et qui ne peut s'empêcher d'admirer cette longue conduite de la Papauté et de son ministre dans de prodigieuses circonstances faites pour tout maîtriser, excepté Dieu!

Jamais peut-être, dans les dix-huit siècles qu'avait vécu l'Église, il n'en exista de pareilles à celles-là qui se produisirent sous le pontificat de Pie VII et le gouvernement de Consalvi. Pour amener la nécessité de

ce Concordat qui fut, après tout, le grand acte de la vie politique de ce cardinal et dont le principe répugnait au génie de l'Église autant qu'au génie de Celui qui pourtant le contracta avec elle, il n'avait fallu rien moins que cette avalanche d'erreurs, croulant les unes sur les autres de siècle en siècle, et finissant par s'abîmer dans la Révolution française.

Avec le protestantisme du XVIe siècle, et la philosophie du XVIIIe, appliquée et commentée par la Révolution, la religion catholique aurait certainement péri en France et dans une partie de l'Europe sans ce grand Sauveteur qui la prit un jour, comme on prend par les cheveux un homme qui se noie, ne regardant pas à le blesser pourvu qu'il le sauve ! car c'est là ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand il s'agit de Napoléon en ces négociations, d'abord difficiles, et qui plus tard, hélas! devinrent des luttes entre la Papauté et l'Empire dont la gloire de l'Empereur restera meurtrie...

Ni pour le Pape, ni pour l'Empereur, il ne serait juste d'oublier que l'Église se montra toujours reconnaissante, même alors qu'elle eut à s'en plaindre, de ce que Napoléon avait fait pour elle, et que Napoléon aimait encore la Papauté au moment où il l'offensait davantage. On a si souvent des torts avec ce qu'on aime, qu'il n'y a que le moraliste au fait du cœur de l'homme qui ne s'étonne pas des torts de Napoléon avec l'Église quand, au fond de son cœur comme au

fond de son génie, il ne cessait pas d'en être le fils! Consalvi, qui, lui, résista tant, ne l'a point oublié, et c'est ce qui fait de ses Mémoires un livre de justice et d'autorité véritablement sans égal.

Lui seul, en effet, pouvait raconter de ce ton cette délicate et difficile histoire à laquelle, pour cette raison, nous n'avons pas l'envie de toucher. L'analyse même que nous en ferions ne pourrait suppléer la lecture de ces *Mémoires* où tout est dit dans une mesure suprême d'exactitude, d'appréciation et de vérité. « La « parole de ce grand homme de bien et d'honneur — « dit excellemment M. Crétineau-Joly en parlant du « cardinal Consalvi — est en ces *Mémoires* si douce- « ment accentuée, si délibérément ménagée et si « majestueusement circonspecte, qu'elle porte la con- « viction dans les esprits les plus rebelles... » Et rien n'est plus vrai.

Négociateur et signataire de ce Concordat qu'on avait appelé, pour en marquer la force, un Concordat de granit, le cardinal Consalvi nous a dit le détail de cette alchimie qui consiste à faire le granit d'un Concordat, presque aussi impossible à faire que de l'or, et qui réussit cependant, en ces circonstances qui l'appelaient et le repoussaient tour à tour! Avec le récit de Consalvi, répété deux fois en ces *Mémoires*, recommencé et refait, de peur d'erreur, à deux époques différentes, et d'une telle certitude de souvenir qu'il y a presque, entre ces récits, identité, ceux qui écriront

désormais l'histoire de l'Église de Rome et de l'Empire français à cette époque non-seulement ne pourront plus s'égarer, mais ne pourront écarter ou suspecter un si radieux témoignage. Et, notez-le bien! ceci ne vient point du rôle que joue celui qui parle et qui a l'autorité de la première personne dans le récit; cela vient de la teneur du récit même, qui nous donne tout l'homme... Cela vient non de ce qu'il fut le cardinal négociateur et signataire du Concordat, mais de ce qu'il était... Consalvi!

III

C'était un de ces hommes comme l'Église seule en a à son service ; car les gouvernements des hommes peuvent avoir des ministres de plus de génie humain, de plus d'attitude, de plus de poésie pour les yeux que Consalvi, mais aucun n'a d'hommes de cette même donnée, de cette douceur dans l'infrangible fermeté, de cette habileté et même de cette subtilité dans la probité lumineuse, enfin de cette aménité charmante avec les hommes, qui vient de l'humilité devant Dieu. Au regard de l'histoire, Consalvi n'est pas un saint comme l'entend l'Église canonisante, mais c'est un

des hommes qui, la tête et les mains engagées dans les choses du monde, vont le plus près de la sainteté, de ce bord du bien, de l'extrême bien après lequel la sainteté commence. Les fautes, dans ce caractère si pur, où la moindre ferait l'effet d'une vapeur sur un cristal, je n'en vois pas une seule, du moins de celles-là que l'histoire a le droit de relever...

Descendant d'une plus grande famille que de celle-là dont, en vertu d'une disposition testamentaire, il prit le titre, les armes et le nom, Hercule Consalvi (j'ai dit déjà qu'il s'appelait Hercule, cet homme doux; mais qu'y a-t-il de plus doux que la force réelle?) avait été élevé pour l'Église, en vue des services à rendre à l'Église. De bonne heure, il courut la carrière romaine des prélatures et des dignités ecclésiastiques qui le conduisirent de bonne heure à la plus grande, le cardinalat. Aimé du pape Pie VI (Braschi), il fut, après la mort de ce Pontife, le secrétaire du Conclave qui, à Venise, nomma Pape le mélancolique Chiaramonte. lequel vit tout de suite, avec cet œil noir et profond qui nous frappe encore dans ses portraits, le parti qu'on pouvait tirer de ce jeune homme qui, toute sa vie, devait essuyer, avec ses belles mains calmes, la sueur de sang du pouvoir au front couronné du pauvre Barnabite et les longues tristesses de la responsabilité !

Consalvi, secrétaire d'État et cardinal, ne cessa pas un seul moment d'être investi de la confiance de son maître. C'était un de ces hommes si bien faits pour le

pouvoir que le pouvoir ne peut les quitter, même quand ils quittent le pouvoir, et que l'influence, l'éternelle influence, est encore le lierre de leur ruine! Consalvi, qui gouverna Rome dans l'absence aussi bien que dans la présence de son pontife, ne fut pas cependant le Richelieu adouci d'un Louis XIII pontifical. Ce ne serait ni assez pour lui, ni assez non plus pour le saint Pontife qu'il soutenait, en se prosternant à ses pieds. Non! Consalvi était mieux que cela. Il était d'un temps où le pouvoir ecclésiastique venant dans sa force comme au temps des Jules II et des Sixte-Quint aurait fait crier encore plus fort les révolutions exaspérées, d'un temps où Bonaparte lui-même, s'il n'avait pas eu au flanc l'épée de Charlemagne, n'aurait rien pu, et sous la tiare aurait morfondu son génie!

Il fallait alors que le pouvoir, et surtout le pouvoir-prêtre, eût ce charme de la douceur qui séduit l'orgueil et auquel, disent les Livres saints, doit appartenir l'empire du monde ; et Consalvi avait ce charme. Quand on lit ses résistances à l'Empereur, qu'il raconte avec tant de grâce et qui le faisaient trembler lui-même lorsqu'il les osait, on n'a pas une minute d'inquiétude, tant on sent que l'Empereur, qui outre à dessein ses colères et qui ne parle que de faire *fusiller* Consalvi, est sous le charme de cet enchanteur qui ne déplaisait pas quand il résistait, tant il était modestement noble dans sa résistance! Consalvi est un Fénelon simplifié au contact des affaires. C'est le

Fénelon de la droiture, sans chimère à l'esprit : un Fénelon de gouvernement. Ses *Mémoires*, dans leur concision qui dit le fait sans le broder jamais, ne rappellent en rien les splendeurs nitides du cygne de Cambrai, les courbes charmantes de cet esprit, plein de coquetterie, qui croyait peut-être que la ligne la plus courte pour arriver d'un point à un autre n'était pas la plus droite et que la géométrie avait tort.

Consalvi était un oiseau d'aile plus courte, mais qui planait plus droit et plus ferme sur les difficultés de la vie, comme du reste le prouvent ses *Mémoires* sur ses négociations du Concordat. L'Empereur Napoléon lui faisait le dangereux honneur de le traiter comme son égal en politique : « Vous et moi, cardinal Con-« salvi, — lui disait-il souvent, — nous sommes deux « hommes politiques. » Mais Consalvi, qui avait la pénétration que Sixte-Quint reconnaissait au cardinal d'Ossat quand il disait de ce négociateur : « Pour « n'être pas pénétré par lui, il ne s'agit pas de ne « point parler, il s'agit de ne pas penser en sa pré-« sence », Consalvi ne s'enivra point de cet impérial sorbet de flatterie, et, tout homme politique qu'il fût, rien jamais ne le fit dévier de cette ligne que l'Église a tracée entre les choses qui sont du temps, qu'on peut modifier et même sacrifier, et celles-là qu'elle a réputées immuablement éternelles.

IV

Traduits et publiés par Crétineau-Joly, à qui l'on a donné charge de les faire paraître, ces *Mémoires* du cardinal Consalvi avaient été gardés en cassette depuis trente-cinq ans. On se demande, en vérité, pourquoi on a volé l'histoire pendant un si grand nombre d'années. Je comprends jusqu'à un certain point que des publications posthumes, inquiétantes pour des vivants, soient différées; que les Mémoires de Talleyrand, par exemple, de ce vieux Diable boiteux de la Politique qui peut tracasser, du bout de sa béquille, dans ses Mémoires, un tas de choses, de gens et de relations, soient renvoyés à une époque où choses, gens et relations seront en poussière, et où les amours-propres des survivants à ces squelettes de l'histoire seront à leur tour ossifiés...

Mais les *Mémoires* du cardinal Consalvi, pourquoi les avoir tenus ainsi en chartre privée?... Sous cette plume, l'histoire n'est pas seulement vraie, elle est magnanime. Napoléon, dont, à plusieurs places, Consalvi se plaint, mais avec quelle modération dans la plainte, et seulement parce que l'Église avait à

s'en plaindre! n'y inspire aucun ressentiment humain. On a beaucoup parlé dans le temps du bonapartisme de Pie VII, que Bonaparte lui-même n'avait pu détruire.

Eh bien, on dirait que ce sentiment, qui faisait supplier tous les gouvernements par la grande victime de Fontainebleau pour qu'on adoucît les affreuses douleurs de la grande victime de Sainte-Hélène, et qui ouvrit les bras de Rome à la famille de Napoléon quand tout l'univers se fermait devant elle, respire au fond de ces *Mémoires*, de toute manière sans reproches, que l'esprit de l'Église a faits plus grands que tout le talent des hommes ne pouvait jamais les faire beaux!...

UN

PAGE DU TSAR NICOLAS [1]

I

Ah! défiez-vous des étiquettes! Voici un livre fait par un polonais et un livre polonais! Défiez-vous même de la volonté d'un homme qui essaie, dans un livre qu'il croit impartial, d'être le moins polonais possible! Le prince Joseph Lubomirski a beau avoir été page du tsar et empereur Nicolas; il a beau avoir été comblé de richesses et de faveurs par le tsar et s'être *russifié* à la cour du tsar, il est, au fond, resté polonais. Il veut cependant être convenable de

1. *Souvenirs d'un page du Tsar Nicolas, par le prince Joseph Lubomirski* (*Constitutionnel*, 23 Août 1869).

reconnaissance pour le souverain qui ne l'a pas traité comme un polonais. Mais il ne peut pas détruire en lui — sans qu'il le sache peut-être — le ressentiment polonais! Cela pousse et repousse, à chaque instant, sous cette plume qui se fait douce... Il se dit, non pas sans noblesse, le très obligé serviteur de Nicolas, — le très déférent serviteur de son fils et de toute sa race, jusqu'à la dernière génération. C'est comme M. de Pourceaugnac, sans comparaison, qui n'a qu'un mot tout le temps de la pièce et qui répond à toute chose quelconque dont on le bombarde : « Monsieur, je suis bien votre serviteur ! » Il n'est nullement, pourtant, M. de Pourceaugnac, le serviteur de ces bombardiers, de ces matassins, de ces porteurs de clysopompes, mousquetaires à genoux qui l'ajustent et qui le forcent à décamper ; et le prince Lubomirski n'est pas davantage le serviteur de Nicolas et de la Russie, les ajusteurs de la Pologne, les deux terribles matassins qui l'ont fusillée. Je ne crois pas plus le prince Lubomirski que M. de Pourceaugnac. Je ne le crois pas plus que je ne crois le bas d'une lettre où il y a : « J'ai l'honneur d'être votre très humble et obligé serviteur. » Toute cette politesse, toute cette convenance, tout ce parti-pris de dépouiller le vieil homme polonais dans son livre, tout cela n'est pas franc et sent la brassière, comme dirait Saint-Simon, et cette brassière, c'est tout simplement cette maudite souquenille de page, qui n'est pas hors de page ; qu'on

met, mais qu'on n'ôte pas quand on est polonais ; et que le prince Lubomirski sent peut-être encore sur lui et qu'il emporte, espèce de tunique de Nessus, moins dévorante que l'autre, je le veux bien, mais qui n'en fait pas moins cuisson à sa peau de polonais. Polonais! Polonais! Polonais! Polonais polonisant, dirait Rabelais, tout le long de son livre, où il n'y a pas une phrase, pas un mot, pas une interligne, pas un silence, car les livres ont aussi leurs silences, qui ne soit contre la Russie, le système russe et Nicolas!

Et voilà la grande objection contre ce livre tout d'abord : c'est que l'auteur est polonais, polonais *malgré lui*, comme Sganarelle est médecin. Il est polonais, il ne peut donc pas être juste envers Nicolas; et en tant qu'il ne soit pas juste, il n'est pas assez injuste non plus, il n'est pas assez polonais! Du moins, s'il était polonais bon jeu bon argent, polonais toutes voiles dehors, il y aurait dans son livre de l'accent, de la passion, de la fureur, et peut-être de la vengeance, et si la vérité de l'histoire n'y était pas, il y aurait du moins la vérité de l'historien, et la vérité de l'historien est parfois aussi intéressante que la vérité de l'histoire ! Au lieu de cela, nous n'avons que la vérité de son embarras, que la vérité de son impuissance en matière d'impartialité.

De toutes les situations dans lesquelles pouvait se trouver le prince Lubomirski, c'est évidemment la plus mauvaise. Tout devait y succomber, depuis

l'intérêt des faits jusqu'à l'intérêt du talent; et cela n'a pas manqué. Le livre, à une ou deux anecdotes près (il n'y en a pas trois), ce livre, pipeur de titre et dans lequel la curiosité excitée ne trouve pas ce qu'elle cherche, est une production insignifiante, parce qu'elle était impossible. C'est une papillote historique qui ne vaut pas celles que Talleyrand mettait à sa maîtresse. C'est une capsule sans poudre, une cartouche sans balle, qui ne blessera et ne tuera rien!

II

Elle ne blessera pas Nicolas; elle ne tuera pas la Russie. Le livre du prince Lubomirski ne diminuera point, à mes yeux, l'empereur Nicolas. Il ne déshonore pas la Russie, quoique, plus libre vis-à-vis de la Russie que devant l'empereur Nicolas, l'ancien page de Nicolas ait parlé du peuple russe avec une cruauté qui n'a pas, elle, de raison pour se cacher ou pour s'adoucir. La Russie, dans le petit livre du prince, a une histoire rapide, superficielle et méprisante. Au lieu de nous parler de la seule chose qui nous intéresserait, parce que ce ne serait la répétition de personne et parce qu'en sa qualité d'ancien page

il avait *vu, de ses propres yeux vu*, l'empereur Nicolas dans son intimité, le prince Lubomirski, le page qui aurait dû se souvenir, se fait historien qui répète !

La moitié de son livre est consacrée à l'histoire générale de Russie, comme si nous n'avions pas Karamsine ! Annoncé d'abord pompeusement jusque dans le titre, le page disparaît pendant longtemps, et quand il revient, pour raconter cette chronique du palais, la seule chose qu'on lui demande, il ne nous dit que des choses médiocres sur l'homme que nous voudrions lui voir peindre, s'il n'est pas capable de le juger. Un page, c'est une jolie fonction. C'est plus noble et presque aussi domestique qu'un valet de chambre; on désirerait donc voir ce que dans les mains du page deviendrait aussi le héros... Or, il n'y a, dans l'appréciation que fait le prince Lubomirski de Nicolas, que des généralités vagues, flottantes, sans caractère, qui ne changeront pas beaucoup les idées communes trottant à cette heure sur sa grande mémoire comme des souris sur le cadavre d'un éléphant... « On m'a beaucoup gâté le lion, — disait un « jour le moraliste Joubert, — depuis qu'on m'a « assuré qu'il avait le regard oblique. » Mais ici, ce n'est pas le lion qui a le regard oblique, mais celui-là qui le considère; c'est le petit chien, élevé dans sa cage, qui a vécu entre ses quatre formidables griffes, et qui, s'il a osé le regarder en face, ne paraît (du

moins dans ce livre) ne l'avoir regardé jamais que de profil.

Et je ne m'étonne point de ce résultat. L'auteur des *Souvenirs d'un Page* s'est trouvé, en raison même des sentiments élevés que je lui suppose, dans la position la plus fausse (je l'ai déjà dit) vis-à-vis du souverain qu'il a eu l'honneur de servir. Vis-à-vis de la Russie, au contraire, sa position a été plus simple et plus droite. Ce qu'il ne pouvait pas dire de l'un, il l'a dit de l'autre, et c'est la Russie qui a payé pour Nicolas !

III

Que de raisons, d'ailleurs, pour qu'il fût dur pour elle ; car la haine de race n'explique même pas tout, dans ce polonais mal russifié ! Il faut songer que ce n'est pas seulement un homme du pays le plus fougueusement et le plus brillamment anarchique de la terre et qui en juge le peuple naturellement le plus soumis, mais il faut se rappeler aussi que le prince Lubomirski est un habitant de ce côté-ci de l'Europe, devenu presque parisien (c'est si facile quand on est

polonais!), ayant par conséquent les mœurs, les idées, et, je le crains bien, la fatuité libérale des nations qui ne se gênent pas et s'appellent elles-mêmes civilisées, mais qui ont perdu et perdent tous les jours davantage le sens profond de l'obéissance. Aussi, étant tout cela, ce n'est, croyez-le bien! ni les mœurs artificielles de la Russie, imposées par l'impérieuse volonté de Pierre le Grand, grand à si bon marché! et de Catherine II, imitant Pierre comme une femme peut imiter un homme, ni la corruption hâtive de ce peuple, pourri comme un poisson que sa glace n'a pas conservé, qui choquent et indignent beaucoup le prince Lubomirski. Non! mais c'est surtout, et même exclusivement, cette grande faculté d'obéissance, si caractéristique, de la Russie. Voilà ce qui lui paraît, à lui, ce polonais francisé, une inguérissable barbarie, et, pire encore, une véritable monstruosité! Le prince Lubomirski, qui, dans les Diètes de son pays, aurait porté le sabre courbe, un de ces sabres dont un seul tiré du fourreau suffisait pour couper net toute délibération et rendre tout gouvernement impossible, a bon air pour venir reprocher aux Russes leur faculté d'obéissance et leur force de cohésion autour de leurs chefs! Ce fanatisme de l'obéissance, cette tendance si magnifiquement sociale d'un peuple qui croit encore à la divinité du pouvoir, et qui rend si facile l'action d'un grand homme lorsque Dieu en fait pousser un, toutes ces choses n'entrent guères dans la tête spirituelle et lé-

gère de l'auteur à qui nous avons affaire. Il ne comprend rien à ces phénomènes d'obéissance dont l'histoire russe offre de si nombreux exemples à l'observateur qui saurait les observer. Il les comprend si peu qu'il s'en révolte, et qu'il a même une pente à justifier l'autocratie des empereurs de Russie par l'incurable besoin qu'ont les Russes de sentir toujours sur eux la main de leurs maîtres, ce qui, par parenthèse, l'arrange très bien, cet homme embarrassé, quand il s'agit de Nicolas.

Et, en effet, c'est là une justification toute trouvée. Le despotisme de Nicolas tiendrait en échec son ancien page, s'il n'avait pas à reprocher ce despotisme encore plus à la Russie qu'à Nicolas lui-même ; et voilà comme il s'en est tiré !

IV

Car c'est un despote que Nicolas, — et au train des idées qui marchent, c'est probablement le dernier des despotes que nous verrons jamais, du moins dans cette pureté suprême du commandement qui fut la

sienne... Ce fut un despote, puisque c'est ainsi que cela s'appelle, c'est-à-dire un Roi ayant la conscience de son droit de souveraineté, que lui renvoie, plus fort parce qu'il est répercuté, la conscience de son peuple. Il ne s'agit pas ici de savoir si Nicolas a usé toujours de sa puissance de commandement dans la juste mesure qu'il fallait. Les hommes abusent de tout, et cela fait crier les sots! Mais ils se jugent d'ensemble, et c'est dans l'ensemble qu'il faut savoir juger Nicolas.

Il n'a encore trouvé ni son peintre, ni son juge. Quand les aura-t-il?... Les hommes ne s'éprennent guères maintenant de l'espèce d'hommes dont il était le type. Ils sentent, sans doute, l'écrasement, par de tels modèles, de leurs pinceaux... Nicolas est moins un grand homme qu'un grand prince, et je ne dis point ceci pour le rabaisser, certes ! Le métier de prince est devenu mauvais, et je crois bien qu'il est plus aisé à présent d'être un grand homme que d'être un grand prince. Nicolas en fut un, et voilà sa gloire! C'est un prince plus qu'un homme, comme Louis XIV, par exemple, qui fut moins grand homme que beaucoup d'autres grands hommes de son siècle, moins difficiles à trouver que lui et surtout moins *indispensables*. Frère d'Alexandre Ier, que les idées modernes avaient saisi comme les termites saisissent la carène du vaisseau qu'ils vont trouer, père d'Alexandre II, qui se laisse pénétrer aussi par ces idées perçantes, Nicolas, placé entre deux Alexandre, est le seul Alexandre des trois,

si on entend par un Alexandre, comme il faut l'entendre, le héros dans la royauté. Nicolas exprima superbement cet héroïsme royal perdu, qu'on retrouvera peut-être au fond de quelque catastrophe. Il l'eut dans les temps ordinaires. Il fut le héros parmi les rois alors que l'Europe odieusement s'embourgeoisait... Un autre empereur qui avait aussi le fier génie de son état, l'empereur Napoléon, disait un jour, en parlant de Henri IV, qu'il s'encanaillait, pour caractériser cette pente des pouvoirs qui tendent à descendre, et ce n'était pas vrai alors comme ce l'est devenu; mais Nicolas, dans des temps plus abaissés encore, aurait été le souverain anti-canaille, le souverain le plus péremptoirement et le plus immobilement souverain. Le Phidias divin qui l'avait sculpté l'avait fait, même de beauté, pour le commandement; il était roi né, né dans la pourpre des Porphyrogénètes, mais de plus il était roi né dans sa peau, dans sa propre peau, comme dans un manteau impérial. Sa beauté rentrait dans sa destinée. Le prince Lubomirski n'est pas assez artiste et assez pittoresque pour nous avoir montré cette beauté impériale, comme Saint-Simon nous a montré celle de Louis XIV, ni d'un esprit assez profond en politique pour avoir compris la force, non moins impériale, du caractère et de l'esprit de Nicolas. Resté page, quoiqu'il ne le soit plus, l'auteur des *Souvenirs d'un Page* semble se préoccuper des choses petites qui se perdent dans l'immense action de cet homme, si à dis-

tance des autres, et qui ne les voyait jamais de plain-pied avec lui... Dans les mots et les brusqueries qu'il cite de l'empereur Nicolas, l'appellation familière « d'animal » revient souvent, et voilà une paille qui, sous la plume de l'amour-propre, se change en poutre! Le prince Lubomirski a la citation hostile. Excepté cette anecdote dans laquelle l'empereur, ennemi et proscripteur du duel, et qui l'avait sévèrement défendu à ses officiers, baise à la joue, devant toute sa cour, ce général souffleté qui ne demandait qu'à se battre et qui pourtant ne voulait pas désobéir à son empereur, et lui dit, après l'avoir embrassé sur cette noble joue déshonorée où le sang bouillonnait : « Voilà ton « affront effacé! », excepté cette anecdote sublime, il n'y a dans les *Souvenirs d'un Page* que des souvenirs rapetissants. L'homme, dans Nicolas, était délicat, — insinue le Polonais, — mais le souverain était un peu brutal. Nicolas, pas plus que l'empereur Napoléon, à qui on a reproché aussi des brusqueries de ton et de parole, n'avait le temps de s'arrêter à ces *chipoteries* d'amour-propre qu'ont les fins, mais que n'ont pas les forts. Il ne courtisait pas les vanités. Il était plus haut qu'une coquette... Il avait la simplicité de sa domination, la bonhomie grandiose de son absolutisme, — d'un absolutisme colossal!

Le prince Lubomirski prétend que cette simplicité de domination n'allait pas jusqu'au désintéressement

de l'opinion de l'Europe, et que le grand acteur jouait pour cette galerie... Assurément nous avons tous notre *tendon d'Achille* quelque part, mais nous croyons que celui de Nicolas n'était pas à la cheville. L'homme qui représentait le plus exactement l'antique royauté en Europe, Nicolas, qui en fut toujours le chevalier armé et prêt, pouvait prendre pour une flatterie la crainte qu'il inspirait et la sentir comme une flatterie. Mais il ne descendait pas si bas son âme... Malgré cette impassibilité de visage, qui faisait de lui un visage d'acier sous la visière d'un casque d'or, c'était une âme que Nicolas ! Il aimait Dieu, la plus grande chose qu'il y ait à aimer, au point de se réveiller la nuit pour lui chanter des prières, et son pays, au point d'en mourir ! Le canon de Sébastopol l'a tué, sans le toucher, comme le canon d'Austerlitz avait tué Pitt. C'est l'honneur du canon des Bonaparte d'avoir tué, à tant d'années de distance, ces deux grands hommes, leurs plus forts ennemis, par conséquent les plus dignes d'eux.

Et c'est ce Nicolas, arrivé au pouvoir comme un Dieu, *à travers* une émeute *vaincue* (le contraire en tout de Louis-Philippe, qui n'y arriva, lui, qu'à la *suite* d'une émeute *victorieuse*) ; c'est ce Nicolas, magnifique et asiatique, qui, toute sa vie, maîtrisa l'Europe et l'opinion de l'Europe, jusqu'au dernier coup de canon de Sébastopol ; c'est ce Nicolas compris, peint, ressemblant, jugé et mis pour jamais à sa place

dans la gloire, que j'aurais voulu voir dans le livre du prince Lubomirski.

Il n'y est pas... Le prince Lubomirski pouvait être le Saint-Simon de ce Louis XIV casqué du Nord, et il n'en a pas même été le Dangeau.

J'en aurais pleuré de fureur !

LE GÉNÉRAL

COMTE DE SÉGUR[1]

I

Les *Mémoires* du général comte de Ségur comprennent cinq volumes. L'ouvrage est important. Il l'est par ce qu'il a et par ce qui lui manque... car il lui manque quelque chose, malgré le talent, la position, les souvenirs, les connaissances, tous les mérites de l'auteur. Ce qui manque aux Mémoires du comte de Ségur, — disons-le tout de suite pour n'y pas revenir, — c'est de n'être pas assez des mémoires, c'est de n'être pas assez marqués de la personnalité de l'auteur d'abord,

1. *Histoire et Mémoires, par le général comte de Ségur* (*Constitutionnel*, 1er et 15 septembre 1873).

et des autres ensuite, — de cette personnalité qui donne leur véritable caractère aux mémoires, à ce genre de composition entièrement moderne que ne connaissaient pas les Anciens, ces Abstraits, ces hommes à toge, qui traînaient la place publique à la queue de leurs toges jusqu'à leur foyer! Pascal, qui, malgré son génie, a écrit tant d'assertions fausses, comme il convient à un esprit mathématique appliquant sa géométrie aux choses morales, Pascal a dit que le *moi* était haïssable dans les livres, et il se trompait avec sa généralité, absolue et grognonne. Les mémoires sont des livres, apparemment, et le *moi* y est charmant. Les mémoires, même, n'existent que par le *moi*. Plus il y a, en eux, du *moi*, et plus ils valent. Mais Pascal, j'imagine, avec ses ronds et ses carrés, son crucifix janséniste aux bras perpendiculairement roidis et sa Sainte-Épine, ne lisait pas beaucoup de mémoires. Il méprisait la vie et son détail, comme Malebranche, cet autre Stylite de la pensée, qui non-seulement ne s'occupait pas de mémoires, mais allait jusqu'à insulter l'Histoire, en la traitant ni plus ni moins que de commérages de portier!

Telle n'est pas certainement l'opinion du comte de Ségur, — le célèbre historien de la *Campagne de Russie*, — car ici encore il nous a fait de l'histoire au lieu de mémoires que nous attendions. Ses mémoires prétendus, qu'on a publiés sous ce nom, sont au fond parfaitement de l'histoire. Ils en ont la gravité de

ton, le style sévère (presque toujours), l'imposance, l'*impersonnalité*, malgré la forme qui dit *je* de temps en temps, mais qui le dit à la manière de l'historien témoin des faits qu'il raconte, et à la grandeur desquels il n'ajoute que bien peu de ces détails qui nous charmeraient et nous reposeraient de toutes ces grandeurs. David, qui était aussi un peintre d'histoire, d'un enthousiasme grave et aussi profond que celui de Ségur, a mis des enfants qui jouent sur le premier plan de son tableau de l'*Enlèvement des Sabines*. Dans les Mémoires du général de Ségur, qui rappellent souvent, par l'enthousiasme et les scènes de guerre et d'Empire, la *Distribution des aigles* du fier David, l'auteur n'a pas mis assez de ces petites choses qui y joueraient, comme les enfants du tableau de l'*Enlèvement des Sabines*... Oui ! pas assez de ces petites choses qui, par le contraste, redoubleraient la grandeur des grandes, et donneraient plus d'*humanité* et d'individualité à ce livre où je ne cherche pas que l'Empereur, l'Empire, les batailles, l'administration, la vie publique de la France, mais l'homme dans l'Empereur, les hommes, maréchaux ou officiers, hors du rang, descendus de cheval, de plain-pied avec tout, même avec eux-mêmes, la vie privée de chacun, et Ségur lui-même, à travers lequel passe tout cela, et qui doit me le teindre encore de la couleur de ses passions, de ses défauts et jusque de ses manies, de tout ce qui constitue enfin son genre de personnalité.

Et c'est à quoi n'ont jamais manqué les plus illustres et les plus intéressants faiseurs de mémoires, depuis Joinville jusqu'à Montluc, depuis Saint-Simon jusqu'à Chateaubriand. Le détail familier, domestique, intime, ne leur manque jamais, à eux. Tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils furent, rayonne dans leurs écrits, et leurs défauts (qui n'en a pas ?), leurs prétentions, leurs passions et même leurs vices, quand ils en ont, y font très bien. Croyez-vous que les haines aristocratiques et absurdes de Saint-Simon, les vanités désespérées et hypocritement dégoûtées de Chateaubriand, et les puérilités de dandy de lord Byron, ne sont pas à leur place dans leurs mémoires?... Croyez-vous que, si on les en ôtait, on n'en ôterait pas l'agrément, la curiosité, le piquant et le sel?... Des mémoires, sans l'homme qui les écrit dans toute la liberté de son souvenir et de sa pensée, dans toutes les aises et le repos de quelqu'un qui a agi, mais qui n'agit plus, et qui fait ses confidences à la Postérité, ne seraient plus des mémoires. Le côté *confidentiel* n'y serait plus. La Muse des Mémoires ne perche pas sur le cothurne pourpré de Madame l'Histoire. Elle a des pantoufles comme une douairière. Elle se chauffe dans des bottes de carton verni au coin du feu, — car elle a parfois quatre-vingts ans, comme le comte de Ségur, par exemple, et la goutte. Dans tous les cas, c'est une voluptueuse d'égoïsme, ou plutôt d'*égotisme*, comme dirait lady Morgan, à qui tout, de cet *égotisme*,

est permis. Elle a carte blanche. Elle est chez elle, comme elle voudra, en robe de chambre, ou avec les manchettes de Buffon. Elle peut même ôter son pied, s'il est joli comme celui de Lamartine, de sa pantoufle, ou le tenir tout nu dans sa main, en causant avec vous, comme faisait Abd-el-Kader !

Encore une fois, voilà ce qui manque à Ségur. Il s'efface trop. On le cherche et on ne le trouve pas assez en ces deux premiers volumes que je viens d'achever. Le trouverai-je davantage dans les volumes suivants ? J'en doute. En ces deux premiers volumes, il pouvait, bien mieux que plus tard, entrer dans le récit de ses premières impressions et de sa vie personnelle, dans son histoire domestique et de famille, à lui, dans ces temps où il n'était encore qu'un enfant ou un jeune homme, et où l'histoire n'était pas encore née qui va l'emporter tout à l'heure comme une aigle, — une des aigles de cet Empire qu'il aime, — et qui va le dévorer à son profit ! Vous vous rappelez le parti qu'a tiré Chateaubriand de sa vie d'enfant et de jeune homme, au fond du château de son père, et comme les moindres détails en sont rendus ? Même les moins poétiques le deviennent par la force du relief et de la couleur. Le comte de Ségur, fils d'une famille de cour, appauvrie par la Révolution et que la Terreur avait forcée de se cacher dans une pauvre petite terre obscure des environs de Paris, n'avait pas certainement les mêmes choses à nous dire que ce grand

Triste de Chateaubriand, qui aurait dû s'appeler Tristan si sa marraine avait été une fée, cygne sauvage dépaysé dans le nid de hiboux, à quatre tourelles, d'un manoir breton !

Mais Ségur en avait d'autres qu'un plus artiste que lui n'aurait pas oubliées ; car il les oublie, et lorsqu'il ne les oublie pas tout à fait, il les brusque ou il les abrège. Il ne s'arrête pas à ces *remembrances*, comme disent les anglais, que les poètes caressent de leurs plumes jusqu'à leur dernière heure, tant il est pressé d'aller vite et d'un vol tendu à l'histoire qu'il va et qu'il veut raconter ! Tant il a hâte d'arriver à ce qui importe *bien plus que lui pour lui*, — au grand confiscateur de son âme elle-même, à l'Empereur !

II

Car l'Empereur, voilà l'aimant, pour lui, — un aimant qui lui soutire sa vie pour l'ajouter à la sienne. Jamais, je crois, l'Empereur, qui inspira tant de fanatisme, pour qui, de son temps, des milliers d'hommes vivaient, pensaient et mouraient, se fondant dans sa gloire et y disparaissant comme dans un fleuve, n'a inspiré de fanatisme plus beau et plus noble que

celui du comte de Ségur. D'ordinaire le fanatisme a pour caractère d'être aveugle, mais le fanatisme, car c'en est un, du comte de Ségur, y voit perçant et clair. Il est aussi éclairé qu'il est intense. Quand on lit ses mémoires, il est hors de doute qu'il n'aime autant l'Empereur que parce qu'il le comprend, — qu'avant de l'adorer il l'a contemplé au milieu de toutes ses œuvres, et qu'il l'a jugé. L'auteur du livre que voici n'est ni un mamelouk comme Roustan, ni un poète comme Victor Hugo, qui a toujours un peu de mameloukisme dans la poésie, ce poète des *Orientales*, quand il parle de Napoléon. Non! c'est le contraire de tout cela. C'est un royaliste de naissance et de tradition, c'est un homme instruit, c'est un général, et par-dessus tout c'est une de ces natures équilibrées, raisonnables et volontaires, ardentes et réfléchies tout ensemble, que Napoléon, lui-même le plus équilibré des hommes, aimait à avoir autour de lui. Aussi son livre prend-il de toutes ces choses une consistance et une autorité qu'aucun ouvrage n'a au même degré parmi tous les livres écrits jusqu'ici à la gloire et à l'exaltation de Napoléon et de l'Empire.

Et il arrive à temps, du reste. En le prenant pour ce qu'il est, ce livre, c'est-à-dire bien plus pour une histoire de Napoléon que pour les *Mémoires* de M. de Ségur, nous pouvons dire que nous avions bien besoin d'un livre pareil! Publié plus tôt, il nous aurait peut-être empêchés de verser dans un courant faux et funeste...

Les différentes histoires de Napoléon, en effet, écrites, pour la plupart, dans des intérêts de parti, n'ont pas su préserver la pureté de rubis de sa gloire et sauvegarder la majesté de sa renommée. Pas même la plus vantée, la plus considérée, celle de Thiers, ce nain ingénieux, qui n'a rien trouvé de plus fin que de prendre, petit Poucet d'un genre nouveau, la botte à l'écuyère de l'Empereur pour s'en faire une tribune aux harangues d'où il pût parler à l'Europe, qui ne l'écoutait pas! Malgré cette histoire et peut-être à cause de cette histoire, — pas si *nationale* qu'un impérial flatteur l'a dit, où l'auteur, titubant de légèreté, se déjuge et finit par traiter de fou Napoléon, sans cérémonie, — le grand Empereur, il faut bien l'avouer, était en baisse devant l'opinion qui l'avait adoré. Prenait-on au mot Thiers?... Toujours est-il que des myrmidons, comme dirait Béranger, sortis on ne sait de quelle crotte, dansaient sur la tombe de cette immense popularité trépassée. Le temps était venu où d'imbécilles Congrès de la Paix travaillaient à déshonorer la mère de tout honneur, — la guerre. Ah! des déboulonneurs de colonne, il y en avait bien avant le hideux Courbet! L'éclatant insensé de Victor Hugo ne s'était risqué à écrire que l'*Histoire de Napoléon le Petit*; mais l'obscur Lanfrey osa se frotter à celle de Napoléon le Grand, qu'il aurait voulu faire petit, et il raccrocha une loque de célébrité de cette gloire. Il n'avait eu besoin, pour cela, que d'alour-

dir les critiques de femme de madame de Staël de tout le poids de la cuistrerie de son libéralisme humanitaire. La France en était empoisonnée, de ce libéralisme lâche; elle en était hébétée, pourrie, mûre pour la Prusse. Certes! jamais moment ne fut plus propice pour publier ces *Mémoires* de Ségur sur le grand homme qui avait été quinze ans la Patrie, qui l'avait portée dans sa tête de génie et dans sa poitrine de héros. Il s'agissait de ressusciter ce spectre de gloire. Le nonagénaire Ségur avait dû cruellement souffrir des petits propos qu'on tenait sur la grande mémoire et il n'avait pas bougé. Homère dort; Achille pouvait dormir aussi. Ségur n'était pas le fils d'une déesse comme Achille. Ses quatre-vingts ans excusaient son sommeil. Qui sait, d'ailleurs?... peut-être le sommeil du mépris!

Eh bien, non! pourtant. Je ne le crois pas. Je ne me figure pas Ségur, l'ardent et brillant hussard des *volontaires de Bonaparte*, assez éteint, assez recru, assez fatigué de la vie pour n'avoir pas fait bondir son livre à la tête de ceux qui, français, ravalaient Bonaparte comme s'ils avaient été anglais ou russes. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître le général de Ségur et je le regrette. Mais sa sublime *Campagne de Russie*, — la seule épopée de ce siècle, quoique écrite en prose et sans invention, — mais ces deux premiers volumes de Mémoires, mais l'âme qui les a écrits, qui les a fait jaillir d'elle-même, l'ont trop

fait passer dans la mienne et l'y ont trop empreint pour que je ne croie pas chez lui au réveil du lion, à la colère de Samson, s'il avait entendu les insolences contemporaines. Perdu dans la beauté de ses souvenirs, il ne les aura pas entendues... ces misérables, ces imperceptibles insolences. Il n'a dû vivre que de la réalité des souvenirs qu'il écrivait en ses dernières années. Et il avait raison de ne pas sortir de cette tour de fées! Ses souvenirs! quoi, dans ce triste temps, les vaudrait?

Et, de fait, ce qui distingue en premier, dès le commencement, ces *Mémoires*, qui ne sont des mémoires que par l'accent de l'homme qui y revient, mais trop peu, comme le son d'une harpe, d'un instrument de chambre à coucher coupant par rares intervalles la fanfare cuivrée d'un cor en plein vent de bataille, c'est l'amour du passé, c'est l'enthousiasme militaire dans toute son ardeur, mêlé, — je l'ai dit, — par la plus heureuse combinaison de nature, à une raison pure et mâle autant qu'elle est pure ; car cet homme qui écrit ces choses brûlantes et vraies, sensées et fougueuses, a tout à la fois, dans les sentiments comme dans le style, la souple fermeté de l'acier et la transparence du cristal. La sincérité dans sa beauté pure, dans sa clarté adorable, voilà ce qu'on aime dans Ségur, voilà le premier trait qui vous frappe, qui vous entre le mieux dans le cœur, de tous les traits du carquois de Ségur! — de ce jeune homme qu'on voit tou-

jours jeune à travers et malgré la vieillesse venue, et qui était digne par la grâce et par la bravoure de porter sur son épaule, à la bataille, le carquois d'or de Sobieski! Les deux premiers volumes de son livre le font apparaître dans cette juvénilité incomparable qui avait quatre-vingt-dix ans en puissance dans la poitrine ; car il fut un de ces hommes-là (des phénomènes) dont on peut dire : Il n'a pas vieilli ; il a duré.

III

Enthousiaste et sensé, — caractère très exceptionnel dans ces brillants Légers de France, et qui semble la qualité distinctive de la race chez les Ségur. Il avait cela. Son père, l'auteur des *Souvenirs*, l'ami du prince de Ligne, l'avait, et son grand-père, le maréchal de France, ce magnifique hachis de blessures, l'avait aussi. Ils étaient tous légers et consistants, bouillants et calmes. Ils avaient la grâce, quelquefois les petits vers et toujours la raison de Voltaire, mais de Voltaire *désatanisé*, de Voltaire qui n'a plus rien du démon ni du singe ! Ils étaient héroïques, exaltés, raisonnables et charmants. C'étaient la *fleur des pois* du tempérament et de l'esprit français. Cette éton-

nante raison s'atteste dans le Ségur actuel dès les premiers pas qu'il fait dans la vie. Royaliste de sang, petit-fils d'un maréchal Cordon bleu à qui son grand-père reprocha si noblement de vouloir servir Bonaparte, tout en lui donnant pour s'acheter un uniforme ses derniers vingt louis, à lui, le pauvre grand-père, qui furent ses premiers vingt louis, à lui, le pauvre petit-fils ! il ne fait pas le moindrement un coup de tête à la manière des jeunes gens en s'enrôlant dans les *hussards volontaires* de Bonaparte. Il a déjà réfléchi, malgré ses dix-huit ans et l'éblouissement que lui cause aux yeux ce Bonaparte, à l'aurore de sa gloire et qui tout à l'heure va lui enfoncer toute sa flamme jusque dans le fin fond du cœur. Il se défie de l'admiration qu'il sent sourdre en lui pour ce grand homme, dangereux comme une femme, qui fascine et séduit et qu'on peut immensément aimer !... Et il met par-dessus cette admiration, pour la contenir, pour l'apaiser, et surtout pour *s'indépendancer d'elle*, un dessein, un projet presque politique. Le croirez-vous ? ce que les Jacobites à vue intelligente et longue firent en Angleterre, quand la cause des Stuarts y fut perdue, passe dans la pensée de ce blanc-bec de dix-huit ans, qui n'avait pas lu certainement cette page de l'histoire d'Angleterre ; car il avait été élevé comme on l'était alors, c'est-à-dire pas du tout, dans ce temps de culbute pour la France où ceux qui devaient tout savoir ne savaient même pas l'orthographe.

L'orthographe, c'est une tradition, c'est une origine, c'est une noblesse, et on ne l'apprenait pas! Ignorant probablement, dans ce temps-là, comme toutes les carpes révolutionnaires, le jeune Ségur n'en eut pas moins l'idée d'un ralliement des hommes de monarchie à l'armée, la seule institution monarchique que la Révolution n'eût pas abolie, et à l'homme qui symbolisait et résumait cette armée. Il n'en vit peut-être pas plus long, mais il vit cela. Il propagea cette idée parmi des jeunes gens nés comme lui, et dont il entraîna le royalisme dans ce tourbillon de l'armée irrésistible aux gentilshommes. Jacobite français, il fit donc du torysme militaire, et c'est ainsi qu'il parvint à calmer les derniers murmures de son royalisme expirant, mais qui allait renaître sous un autre nom.

Et je n'imagine pas que l'homme se soit repenti jamais de la détermination de l'enfant qui fit sa fortune. Ces gens de race s'entendent à la race et il pouvait croire, sans trop de rêverie, à une quatrième dans la liste des rois de France. Je n'imagine pas davantage que le maréchal de Ségur, le blessé de Raucoux, le fracassé de Lawfeld, le sabré de Clostercamp, ait boudé longtemps son petit-fils pour n'avoir pas démenti le sang de sa race qui le portait aux armes et pour avoir voulu servir un homme qui allait *faire race* historique et monarchique, — qui, s'il n'était pas le dernier fils de Mérovée, avait en lui la triple étoffe de Charles Martel, de Pépin et de

Charlemagne, sur le point alors de montrer au monde combien il faut de Rois pour faire un Empereur... Le jeune comte de Ségur, engagé dans les hussards, immédiatement remarqué, nommé sous-lieutenant avec ce mépris de l'égalité qu'avait Napoléon, trop puissamment monarchique pour tenir compte de cette chimère, passa bientôt dans son état-major et fut attaché spécialement à sa personne. Napoléon n'avait pas de carquois d'or comme Sobieski, qui le faisait porter au plus audacieux de ses pages, mais s'il en avait eu un, Ségur l'aurait porté.

IV

C'est du pied de cette fonction d'officier d'état-major attaché à la personne de Bonaparte que l'histoire, qui va lui faire oublier la sienne, commence. Quelques mots pieux consacrés à son père, et c'est tout de sa vie de famille! et l'aigle l'emporte, ce Ganymède héroïque qui, comme l'autre, ne se débat pas, et ne versera pas du vin à son maître, mais du sang de l'ennemi et du sien! Le premier et le second volume des *Mémoires* vont de l'enfance de Bonaparte jusqu'à la mort de Pitt, tué par un ricochet terrible

du canon d'Austerlitz. C'est donc la matinée superbe de cette gloire solaire comme on n'en reverra probablement jamais plus. Ségur la boit, en la racontant, comme une plante de héros boit cette gloire qui, pour les héros, est le vrai soleil. C'est l'héliotrope de Napoléon. Rien de plus ému, de plus pathétique, de plus *emportant* que ce récit, comparé déjà à une fanfare, mais qui est aussi un chant et aussi une étude militaire, une chose d'art, de science et de métier... Et c'est si bien cela, c'est si bien jusqu'à cette date une histoire profondément et presque exclusivement militaire, qu'on a le droit de s'étonner que les éditeurs de ce livre n'y aient pas attaché des cartes. Les batailles que décrit Ségur, avec la compétence d'un officier passionné pour son état et encore plus pour le grand maître sous lequel il a fait ces colossales guerres organisées, les plus grandes guerres de l'humanité, sont à peu près incompréhensibles sans des cartes topographiques et militaires. L'intelligence en échappe même par le fait et en vertu du détail des combinaisons, de la précision et de la supériorité technique de l'auteur. C'est cette histoire, dont on est obligé de négliger les détails, qu'il va falloir juger dans son ensemble, — dans la pensée du chef qui entreprit ces guerres immenses et dans la pensée du soldat qui en fut l'un des instruments. Curieuse étude de *Commentaires* qui ne sont pas de César, — mais d'un de ses officiers pour le compte de César!

V

Cette nouvelle histoire de Napoléon, publiée par le général comte de Ségur sous le titre trop modeste, selon moi, et trop personnel, de *Mémoires*, cette nouvelle histoire, ce nouveau fanal, fera certainement pâlir les autres fanaux historiques allumés sur cette époque de guerre et en devra modifier la lumière, en la purifiant à certaines places et à toutes en la renforçant. Et je dis de guerre, quoique cette époque ait d'autres gloires que cette gloire militaire qui a tout noyé dans sa mer de pourpre... Ségur même les a très bien vues et les a saluées en passant, dans son livre; mais il est vrai de dire que c'est en passant, et que c'est la guerre et le chef de guerre qui absorbent tout pour lui dans Napoléon. La tête qui se souvient et qui pense dans ces *Mémoires* est suprêmement une tête d'officier. Il y a un moment où, sous le coup des malheurs du temps, l'officier, dans Ségur, fit place à autre chose, et l'on ne peut trop admirer avec quelle rapide facilité ce souple hussard devint écrivain, orateur, homme d'État, tout ce que nous l'avons vu être enfin! Mais,

nonobstant, c'est l'officier qui domine dans Ségur, et sa gloire, à lui, celle qui timbrera son nom dans l'avenir, sera d'être un grand écrivain militaire.

Il l'est tellement que, par ce côté, il dépayse la Critique purement littéraire, qui n'a à le chercher et à le voir que par ses côtés de *talent* et d'*effet*, et qui n'a point à s'occuper du pied à pied et du pouce à pouce de son œuvre. Telle bataille, qu'il décrit avec un mouvement lumineux, s'est-elle donnée *exactement* comme il la décrit? Les manœuvres y ont-elles eu lieu dans l'ordre qu'il indique? Les fautes — quand il y en a eu -- sont-elles bien les fautes qu'il a notées? Les surprises, les hasards, les *infiniment petits* qui, à la guerre, ont si souvent des résultats *infiniment grands*, tous ces évènements engloutis dans la fumée et le feu d'une bataille, tout aussi bien pour celui qui en lit le récit que pour celui qui y assista, se sont-ils produits comme il les raconte?... Questions spéciales que les gens du métier peuvent seuls discuter et décider avec compétence, et pour lesquelles il faudrait un critique spécial comme un Jomini, par exemple. Telle n'est pas ma tâche. Je ne suis pas un professeur de batailles. Je n'ai pas à examiner si les assertions et les jugements du général de Ségur sont irréprochables. Je n'ai point à blanchir ce linge que je crois, d'ailleurs, très blanc et très pur. Je n'ai à juger en bloc, dans sa masse et dans son résultat, que l'historien et l'écrivain, mais je sais tout ce que

ces deux mots-là renferment... Eh bien, je dis hardiment, lecture faite de ces *Mémoires*, et sans avoir peur d'être démenti, que c'est là un de ces ouvrages avec lesquels ceux qui écriront désormais l'histoire de Napoléon devront compter! Il complètera le tour à faire de l'Homme-Colosse placé à l'entrée de ce siècle. Après Las Cases, il faudra Ségur.

C'est le même historien, en effet, que nous avions appris à connaître dans cette admirable *Campagne de Russie* qui, quand elle parut, le classa immédiatement si haut. En ces *Mémoires,* qui n'ont, en réalité, comme je l'ai dit, que cinq volumes, quoique le nombre en soit de sept, M. de Ségur a placé une nouvelle édition de cette merveilleuse histoire d'un pathétique qui en fit la fortune.

Il n'a pas craint la comparaison de cette histoire avec le reste de ses *Mémoires*, et il a eu raison; car on y retrouve la même inspiration et les mêmes qualités de talent que dans cette magnifique histoire. Seulement, les *Mémoires*, malgré leur intérêt très grand et tous leurs mérites, n'auront pas, j'ose le prédire, l'éclatant succès de la *Campagne de Russie*. Ils n'entreront pas dans l'imagination et l'attention publiques comme un boulet qui frappe au cœur. Mais ils s'y rangeront plus silencieusement, plus lentement, et ils y resteront. On ne les en arrachera pas! Seulement, cette différence, cet amortissement dans le succès sont tout à fait indépendants du talent de l'au-

teur. Quand le comte de Ségur publia sa *Campagne de Russie*, tous les cœurs saignaient encore de ce désastre, de ce foudroiement du malheur dans la destinée de l'homme immense qui avait commencé par un foudroiement égal, tout aussi imprévu, tout aussi écrasant, dans la victoire et dans la fortune; car ce qui distingue cette destinée de Napoléon, c'est le coup de foudre dans tous les genres: c'est qu'il est le maître comme il est la proie de ces aigles dont il fit son emblème, et qui, comme ils fondaient sur l'ennemi pour l'abattre, reviennent, du même vol terrible, fondre sur lui, pour le déchirer! Moscou répond à Marengo. Écho funèbre! Mais Moscou, c'est le malheur, c'est le craquement de cet *escalier de cristal* de la gloire qu'on croyait monter jusqu'aux astres et dont il va falloir tomber, puisque tous les degrés par lesquels on est monté se sont écroulés! Or, le malheur frappe plus les hommes que le bonheur ne les ravit. Pour eux, la poésie du malheur est la plus grande poésie... Le malheur, certainement, ne manque pas aux dernières années de l'Empire et aux *Mémoires* de Ségur; mais, venus à quarante ans de distance, ces *Mémoires*, qui le racontent, ne peuvent plus produire la même émotion, la même crispation de douleur que quand il n'y avait peut-être pas une seule famille en France dont, après l'Empire et longtemps après, il ne partît un jet de sang de quelque veine ouverte. Maintenant, toutes ces blessures sont fer-

mées. Le temps a fait son travail et aussi ses destructions. Le génie de la guerre, qui est le génie de la France, Napoléon l'a emporté dans sa tombe. Depuis Lui, nous n'avons plus eu que des Napoléons de la paix. Louis-Philippe le fut. Napoléon III, quoique Napoléon, s'est vanté de l'être, et l'idiote Philanthropie brochant sur le tout, il se trouve que nous n'avons plus l'âme que nous avions quand Ségur publia sa *Campagne de Russie* ; mais, croyez-le! ce n'est pas lui qui est changé, c'est nous.

Lui n'a pas bougé. Il est toujours le même. Il est ce qu'il fut. De talent, il n'a pas vieilli, cet homme d'un temps où les hommes, quand on les compare avec nous, semblaient, par la force, immortels! Mais c'est nous qui avons vieilli. C'est nous qui, venus après, sommes les vieux. Et c'est justement parce que nous sommes les vieux, que le succès des *Mémoires* de Ségur n'aura pas le palpitant éclat qu'ils auraient si nous n'étions pas, sous l'action de tant de causes diverses, des débilités et des anémiques qui ne veulent plus même *boire le fer* qui les raffermirait, qui les guérirait de cette honteuse anémie... De plus, aussi, même indépendamment des faits qu'il raconte et qui n'ont pas le même intérêt pour nous qu'il y a quarante ans, le style de Ségur est trop mâle pour nous et trop simple... Nos corruptions en sont indignes. Cette langue-là est de l'ancien français. Les esprits qui ont passé avec délices par le Hugo des *Contemplations* et

le Romantisme, ceux-là qui, aux Expositions dernières, ont trouvé que le portrait du général Prim était de la grande peinture, ne doivent pas sentir cette peinture sévère et sobre et pure, quoique très ardente, qui est la manière de ce grand peintre de batailles qu'on appelle le général de Ségur.

VI

Il ne les peint point comme les aurait peintes Delacroix, par exemple, qui a peint des batailles et des défaites dans la neige (*Charles le Téméraire sous Nancy*) comme l'auteur de la *Campagne de Russie*, lequel, pour cette raison, me fait penser à Delacroix. Mais si Ségur n'a pas la couleur de ce peintre, il en a parfois le mouvement et l'audace. Que s'il fallait pourtant lui trouver un analogue dans l'ordre de la peinture qui éclaire si bien, par le rapprochement, l'ordre littéraire, c'est plutôt à David que je le comparerais. Il en a, en effet, la correction, la virilité de touche, le dessin grandiose qui semble dédaigner de se servir de la couleur; et, sous tout cela, l'enthousiasme profond, l'âme d'un homme, et d'un homme, comme

le dit Shakespeare, *dans lequel chaque pouce est un homme*...David est le peintre classique par excellence, dans sa beauté savante et, quoique réglée, impétueuse. Comme un régiment qui s'avance au pas militaire sur l'ennemi, il est rythmé, fort et irrésistible. Les défauts du classique David, parfois théâtral et déclamatoire d'attitude, tiennent — on ne le sait pas assez — à la grandeur de son idéal. Littérairement, Ségur aussi est un classique dans le bon sens de ce mot que les Romantiques ont déshonoré. Il avait commencé d'écrire avant que la couleur, en littérature, fût découverte, avant qu'elle fût tombée des toiles du Titien, de Paul Véronèse, du Tintoret et de Rubens, dans la littérature envahie.

Il y a encore, en lui, un filon du XVIIIe siècle, de ce siècle tout de passion et de mouvement, chez lequel la couleur ne commence à poindre que dans quelques pages de Jean-Jacques et de Bernardin. Ses admirations — comme toujours, du reste, — sont dans le sens de sa nature. Quand il arrive à la partie littéraire de ses *Mémoires*, il nous raconte que son auteur favori et son modèle fut Tacite, qui est, assurément, un très grand peintre à sa manière, par le trait, l'éclair, le concentré, sur un fond très imposant de gravité romaine, mais qui n'est pas non plus — il faut bien le dire! — un thaumaturge de la couleur. Quoique ce modèle ait *trempé* Ségur, quoiqu'il lui ait suffi pour se contenir, se ramasser, *se faire ferme*, se

muscler enfin, Ségur n'en a pas la concentration toute-puissante. Il l'a rêvée ; il ne l'a pas obtenue... Il est d'un sérieux bien moins sombre; il est plus clair, il est plus agile, il est plus français; il est surtout ce qu'un romain ne peut être : il est Ségur! Tacite a toujours la mine chagrine. Ségur ne l'a jamais. Il a parfois — rarement, dans un homme de tant d'action et si bien fait pour l'action, — des mélancolies, mais elles n'ont rien de mou, celles-là, rien de moderne, rien du contemplatif, égoïste et bête, de nos mélancolies. C'est la tristesse d'un cœur très mâle, qui se dilate, au lieu de se replier sur lui-même... Rien n'est individuel, en ces mélancolies. La mort de sa femme, en ces *Mémoires* désintéressés, tient deux mots... Quand il souffre et qu'il le montre, c'est des malheurs publics. C'est d'une bataille perdue. C'est d'un héros tombé devant l'ennemi, comme Duroc et Lannes. C'est de l'altération de cette substance qui fut Napoléon et qu'il croyait divine. Et encore, dans ces mélancolies, les faits tiennent plus de place que l'expression. Oui! l'expression qui, comme je l'ai dit, a dans Ségur la transparence du cristal, laisse passer les faits *seuls* dans leur beauté suprême et désolée, et son émotion, à lui, n'obscurcit jamais ce cristal par le tremblement de la main!

VII

En analysant, comme je viens de le faire, le genre de talent et de sensibilité du peintre chez le comte de Ségur, aurai-je donné une idée de l'élévation soutenue de ces *Mémoires* si singulièrement dépouillés de toute vanité individuelle et où le retour sur lui-même, forcé quelquefois par la nature même des choses auxquelles il a été mêlé, est, en somme, toujours si rare?... Ségur est un peintre de masses plus que de personnes. Son livre, c'est une fresque immense où quelques figures se détachent; et encore ces figures — comme celle de Napoléon, par exemple, qui n'est pas le héros du livre, mais qui en est le dieu, — sont peintes dans leur action bien plus que dans leur individualité morale et physique. Les portraits, si étonnamment détaillés, qui nous ravissent dans Saint-Simon, — ce Vénitien du XVIIe siècle, ce précurseur de la couleur du XIXe, solitaire comme tout précurseur, et qui nous ressuscite un homme et le campe sur pied devant nous dans tout l'ensemble, *extérieur* et *intérieur*, de sa personne, — les portraits, la gloire des *Mémoires* de Saint-Simon, il y en a fort peu dans Ségur. Je l'ai dit,

son livre est une fresque, non pas une galerie... J'avoue qu'ici on est trompé, et que, la tête pleine des *Mémoires* de Saint-Simon, on s'imaginait (espoir déçu!) voir passer devant soi, dans le détail achevé de leurs personnes, les hommes d'un temps aussi intéressant à sa manière que le grand siècle et assurément plus épique. Il n'en est rien. Tout ce monde, toute cette société, remués, brassés par l'omnipotent génie de l'Empereur, s'écoulent devant vous comme une foule et comme une armée, avec ses chefs en tête et à leur rang, dans l'importance de leur fonction et de leur talent, et surtout de l'action qu'ils accomplissent; mais de personnages mis à part de la masse, arrêtés, étudiés, creusés, *ramassés*, dans leur puissance de vie et de faculté, sous le regard curieux, dans leur attitude ou leur physionomie habituelle, comme des statues ou comme des médailles, je n'en ai pas beaucoup compté. Par exception, il y a Fouché, Talleyrand, Duroc, sous l'Empire, et après l'Empire, — car les *Mémoires* du général de Ségur *traînent* jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, — Casimir Périer et Bugeaud; mais je crois bien que c'est là tout.

Je ne crois vraiment pas qu'il y ait, dans ces *Mémoires* de quatre règnes, d'autres portraits que ces cinq-là. Il y a des jugements, des opinions, des traits dardés comme des éclairs sur certains hommes, mais, à proprement parler, des portraits, non! Les femmes, par exemple, y sont complètement absentes, déplora-

ble *hiatus!* et pourtant elles ne manquaient d'éclat, de beauté, ni d'accent de toute sorte, sous l'Empire. L'imagination en revoit sans cesse quelques-unes qu'on aurait voulu peintes par un homme qui devait avoir le *sens de la femme,* qui n'avait pas pour rien de la grâce dans l'esprit, qui était Français et Ségur. Mais, préoccupé des faits de guerre, toujours au camp, rarement au salon, Ségur, qui devait être un homme du monde pourtant, comme ceux de sa race, — comme son père, qui le fut exquis, — n'est pas descendu jusqu'aux femmes dans ses *Mémoires,* et il y est resté planant dans sa sphère héroïque !... Cet esprit qui, au fond, n'est jamais sévère, malgré son envie d'imiter Tacite, mais qui est toujours très élevé, regarde trop exclusivement les hommes par le côté moral pour avoir grand souci d'observer les femmes, chez lesquelles le côté moral est moins développé, et où la beauté et jusqu'à la sensibilité sont plus physiques... Avant tout, Ségur s'attache à la physionomie morale. Le trait physique, de si grand emploi et de si grande valeur dans Saint-Simon, il ne s'en sert presque jamais. Je ne pense pas qu'il y ait, dans tous ses *Mémoires*, un autre exemple de ce trait *qui fait voir*, qui vraiment ressuscite, que celui des *petits yeux*, *toujours étincelants*, de Masséna. Ce classique de Ségur, qu'on peut appeler, sans méchant sourire, le dernier des purs et grands classiques, aurait cru peut-être manquer de noblesse en insistant sur le physique de ses personnages. Il a craint ce coup de

pinceau qu'il faut parfois, pour être vrai et complètement vivant, tremper dans un baquet... C'est la seule timidité de ce héros! Il n'était pas de cette école que Lavater n'a pas fondée, mais qu'il a éclairée de son génie, et qui fait du corps d'un homme et de son âme une équation qu'il faut savoir dégager.

Du reste, ces *portraits moraux* (qu'on me passe l'expression!) ont leur genre de beauté, quoique forcément incomplète. Ils ont la haute distinction des choses calmes, une grande largeur et une grande justesse de touche, énervée cependant quelquefois dans une atmosphère *voulue* d'indulgence. Ségur est optimiste. Il prétend, à plus d'une reprise, que Napoléon l'était, et il dit que tout homme d'action (ce qui est un aperçu) est *nécessairement* composé d'optimisme et d'espérance. En sa qualité d'homme d'action, le comte de Ségur est donc optimiste. Et, d'ailleurs, bon comme les êtres forts qui sont presque tous très bons, il ne va pas chercher et ne voit pas les défauts et les vices des hommes, la paille de leur acier, avec le regard suraigu et *crochetant* de Saint-Simon, ou même de ce méprisant Tacite, qu'il aimait. Là est le secret du *manque d'appuyé cruel* de sa touche, quand parfois il faudrait l'appuyer... Ses portraits de Talleyrand et de Fouché sont réellement par trop doux. Celui de Talleyrand surtout est incroyablement velouté. Il n'en veut voir, dit-il, « que la vie *extérieurement publique* ». Il lui accorde toute la dignité

et *l'intrépidité* de sa race : « Observateur impassible « toujours, quelle que fût la tempête, — dit-il ail- « leurs, — les hommes et les évènements les plus re- « doutables, il les domina parce qu'il savait à la fois « s'y soumettre, se les approprier et se dominer lui- « même ; dans le présent voyant de loin l'avenir et s'y « préparant ; sachant démêler dans chaque affaire le « point capital, dans chaque époque l'homme impor- « tant, s'y attacher et *s'en détacher à propos*, et si bien « associer à l'intérêt de son ambition celui des peuples, « qu'on ignore qui, D'ENTRE EUX *ou de lui, il voulut* « *servir...* » C'est trop de velours. C'est presque une amnistie... « On n'a point — dit-il encore — à reprocher « à la mémoire de Talleyrand des méchancetés inu- « tiles. » Non ! mais d'utiles ! et cela suffit bien ! même à Ségur, qui parle, quelques pages plus bas, de la *fascination venimeuse* de ce reptile qui se rengorgeait orgueilleusement sur sa queue à chacune de ses bassesses, et qu'on a, selon moi, un peu trop pris pour le serpent de la Sagesse politique et mondaine. L'écart que fait Ségur de la vie de Talleyrand est, après le velours de l'éloge, le velours du silence. Mais c'est une idée fausse et faible que d'écarter la vie privée de la vie publique chez les hommes qui ont joué de ces grands rôles, politiquement criminels, et qui doivent, pour leur châtiment, tomber tout entiers dans l'Histoire comme on tombe tout entier dans l'Enfer !

Quant à Fouché, qui ne se faisait pardonner rien de ses vices et de ses crimes par cette grâce du diable, qu'avait Talleyrand, le dard du mépris a mieux passé à travers le velours.

VIII

Voilà le peintre et le moraliste dans Ségur. Le penseur politique et militaire, à part des choses de métier dont je ne me reconnais pas juge, est au niveau du moraliste et du peintre. Si je ne puis pas affirmer l'exactitude *technique* des récits du général de Ségur, je puis dire qu'il a jugé les guerres de Napoléon et la pensée politique qui les inspira avec ce bon sens qui est le fond de son talent, comme le mouvement et la *lestesse* en sont la forme. Jamais on n'a fait toucher mieux du doigt la grandeur, qu'on voudrait diminuer maintenant, de l'Empereur Napoléon. Qui regarde si bien le soleil en face a de l'aigle dans le regard; et n'allez pas croire que cet aigle-là ne discerne pas très bien les taches qu'il a dans *son* soleil! La guerre d'Espagne de 1808, l'attitude, vis-à-vis de la Papauté, l'attitude trop gibeline de cet Empereur qui n'était pourtant pas un Empereur d'Allemagne, toutes ces

choses qui commencèrent le malheur de Napoléon trouvent en Ségur un juge respectueux, mais d'une justice sévère, avec de touchants regrets, justes aussi... Ce qui résulte des jugements de Ségur, c'est l'atténuation, par l'explication qu'il en donne, des fautes pour lesquelles les ennemis de Napoléon se sont, après sa chute, montrés implacables. Ils ne risquaient plus rien!

Ségur nous a sorti des idées communes sur les fautes et les folies de Napoléon. Il n'empêchera pas plus les prud'hommes comme Thiers de renaître qu'il ne les aurait empêchés d'exister s'il avait publié plus tôt ses *Mémoires*; mais, du moins, il aura montré à tous ceux qui sont capables de réfléchir sur cette grandeur (à laquelle Napoléon était obligé sous peine de ne plus être) que ce qu'on appelle si légèrement les fautes de l'Empereur furent surtout la fatalité de son origine et de sa situation. Après Iéna et la conquête de la Prusse, Ségur dit très bien : « Tout « s'agrandit de plus en plus, et quelque forte que fût « la base, le faîte, s'élevant disproportionnément, « commença à former l'abîme!... » Mais le faîte pouvait-il ne pas s'élever?... L'Empereur ne s'est pas fait tout seul. La guerre, qu'on lui a tant reproché, n'était-elle pas plus reprochable à l'Europe qu'à lui, à l'Europe, dans ce temps-là, la marionnette payée de l'Angleterre? Le système continental insulté par les épiciers qu'il empêchait de vendre leurs denrées

coloniales, et jusque par ce misérable phraseur philosophique de Cousin, dans son cours de 1828, apparaît pour la première fois dans Ségur avec la beauté géniale de sa conception et les ressources de son armature, et le système continental justifié une fois, n'en découle-t-il pas tout l'Empire, malgré ses malheurs, justifié?

Résumons-nous sur ces *Mémoires* que je m'obstine à regarder comme une nouvelle histoire de Napoléon. Cette histoire est écrite avec la clarté élégante du *Charles XII* de Voltaire, mais avec une élévation, une sensibilité et une flamme d'enthousiasme que cette tête de linotte de Voltaire n'avait pas. Elle est supérieure par là à l'*Histoire de Charles XII*, faite par un homme de lettres qui veut juger la guerre et qui ne s'y connaît pas, de toute la supériorité d'un homme d'épée sur un homme de plume... J'imagine que si, au lieu de Voltaire, dont, après tout, le *Charles XII* est le meilleur ouvrage, le maréchal de Lowendahl avait écrit l'histoire de Charles XII, il l'aurait écrite comme ces *Mémoires* de Ségur.

PHILARÈTE CHASLES (1)

I

Ils sont tout simplement intitulés « Mémoires ». Ils n'ont plus ce nom pittoresque et menaçant de « Ménagerie », sous lequel on les avait annoncés. Ils ne sont plus que des Mémoires, et tout le monde en fait, depuis Talleyrand, qu'on ne publie pas, jusqu'à Lola-Montès et Mogador, qu'on a trop publiés... L'ironique malice des choses qui régit ce monde a voulu que Talleyrand, ce Sphinx d'une médiocrité qui passe pour une supériorité d'esprit toute-puissante, fût aussi silencieux après sa mort que pendant sa vie, et même davantage, — car pendant sa vie il entr'ouvrit ses impertinentes lèvres de glace, et laissa tomber de ces

1. *Mémoires de Philarète Chasles* (*Constitutionnel*, 31 Octobre 1876; 4 Juin 1877).

monosyllabes et de ces interjections (*Ah!* et *Oh!*) par lesquelles il a régné... Philarète Chasles, qui ne lui ressemble pas, Philarète Chasles, qui a parlé et écrit toute sa vie, qui a mis en dehors toutes ses facultés, Philarète Chasles, qui n'est pas un mystère et qui serait beaucoup plus une indiscrétion, tant le monde et ses prudences lui font répugnance et pitié! a écrit aussi des mémoires et on nous les donne. On ne craint pas de les donner. L'éditeur de ces *Mémoires* est, je crois, une femme très pieuse à sa renommée et qui — les femmes sont plus braves que nous quand elles aiment — aura moins de lâcheté que des éditeurs masculins, toujours en révérence de quelque raison bête ou de quelque considération poltronne...

Les plus grands crimes sont ceux qui ne saignent pas. Thomas Moore, qui a coupé sur son ami Byron non une livre de chair comme Shylock, par avarice et haine, mais, par peur, une *livre de son âme*, en raturant ses *Mémoires*, Thomas Moore fourmille d'imitateurs. La *Biographie universelle* a dit un jour qu'on ne devait aux morts que la vérité. Mais on ne veut pas que les morts disent, eux! la vérité aux vivants... Les morts sont morts. Qu'ils restent morts. Ils ne sont plus à craindre. Mais les vivants sont vivants, et c'est avec eux qu'il faut vivre. Or, tout éditeur qui n'est pas qu'un libraire, se croit plus ou moins solidaire de ce qu'il oserait éditer, et voilà pourquoi il n'ose pas!... La personne qui édite Philarète Chasles, toute coura-

geuse qu'elle est, a eu encore une petite faiblesse. Elle a effacé, dans les *Mémoires,* quelques noms qu'elle a remplacés par des initiales et par des points. C'est la rature tremblante de l'éditeur vulgaire, très indigne de la main dévouée et distinguée à laquelle nous avons affaire.

Car il ne s'agit point ici d'un reproche personnel; il s'agit d'un principe que nous rappelons toujours, a propos de tous les mémoires qu'on peut publier, et quels que soient les hommes qui les aient écrits. Il ne s'agit même pas de l'intérêt de curiosité qu'ils inspirent, mais voici davantage : il est certain que l'honneur, la dignité et la moralité des mémoires, est leur *intégrale* vérité. Un homme s'en va de ce monde où il a vécu, pensé, observé et souffert, et il dit sa pensée, réfléchie et suprême, sur ce monde où il a vécu, pour qu'elle y reste comme un témoignage. Certes! nul homme n'a droit sur cette pensée. Qu'elle soit terrible ou douce, juste ou injuste, qu'elle soit le crachat sur les murs de Constantinople de cet empereur byzantin qui les fuyait, qu'elle soit une imprécation ou une miséricorde, ce n'est pas la question! Mais personne n'a le droit de mettre une sourdine à cette voix d'un mort, qui sort d'un cercueil. Que si cette voix a trop encore des passions de la terre et des ressentiments de la vie, la Postérité fera sa justice contre elle. Elle la fait toujours. Ce ne sera pas long. Ne l'a-t-elle pas faite contre Saint-Simon, qu'il faut éternellement

citer quand il s'agit de mémoires, Saint-Simon, l'ami du régent, le détracteur de Louis XIV, le haineux ennemi de madame de Maintenon?... Tout son génie n'a pu faire oublier cela, et cette tache d'encre est restée sur la main éclatante... Mais qu'on n'oublie jamais que les mémoires, d'où qu'ils viennent, sont les éléments nécessaires d'un travail supérieur qui les purifie et qui les organise après les avoir purifiés. Les mémoires sont l'étoffe de l'histoire. C'est avec les mémoires qu'on fait l'histoire. Il n'est pas permis d'y toucher.

II

Ceux-ci avaient été annoncés comme une vengeance, et l'image qui les disait : « une Ménagerie » m'avait plu. J'aime les passions, n'importe où, dans les livres comme dans la vie ! Je les aime, d'abord parce que, même injustes, elles sont sincères, et ensuite parce que le talent est fait avec des passions, comme l'histoire avec des mémoires. Royer-Collard a dit un jour que l'absurdité était pour un tiers dans la composition d'un homme de génie, mais ce raide pédant, toujours empalé sur la pointe de quelque axiome, s'est encore enfilé sur celui-là ! Les pas-

sions, qui, sans règle, seraient cette absurdité, ne peuvent arriver au génie que si elles sont gouvernées par un esprit plus fort et plus haut qu'elles. Seulement, déréglées et puissantes, elles peuvent être du talent encore, et le talent est chose si précieuse et si rare qu'on l'accepte à ce prix. Philarète Chasles en avait à tous les prix, du talent! Une rancune de lui, sous sa plume, aurait été bien éloquente, et, pourquoi ne le dirais-je pas? j'en jouissais d'avance, esthétiquement, comme d'un beau spectacle...

Mais le spectacle qu'il devait nous donner n'est pas venu. Viendra-t-il? Je ne sais. On publie ses mémoires volume par volume, — manière de publier que je blâme absolument, parce qu'elle émiette l'ouvrage et l'impression qu'il cause, et brise son unité, déjà brisée, un peu plus. Mais s'il vient dans les autres volumes, cet intéressant spectacle d'un homme qui a des vengeances à accomplir sur des contemporains qui le blessèrent et l'outragèrent, il est impossible de le pressentir *à l'haleine* de ce volume-ci. L'accent de ce premier volume étonnera, je n'en doute pas. Il découvrira dans Philarète Chasles un fond d'homme que l'opinion n'y soupçonnait pas. Nous l'avons tous connu, et, pour ma part, j'ai parlé à plusieurs reprises de cet homme, aux qualités confuses quelquefois, mais éblouissantes, aux souplesses de chat et d'Arlequin dans l'esprit (si souple qu'il pouvait, quand il le voulait, être grave), léger et aiguisé comme s'il n'avait pas

été savant, et savant comme s'il n'avait pas été léger ! Est-ce un tour nouveau de sa souplesse naturelle que le ton qu'il prend avec tant d'aisance dans le premier volume de ses Mémoires? *Ménagerait-il,* arrangerait-il ses effets de loin, l'habile homme ! afin de les produire avec plus d'effraction?... Cacherait-il, pour le faire mieux vibrer tout à coup, ce carquois d'où vont sortir la mort, le ridicule, l'épigramme, toutes ces flèches barbelées qu'ils n'arracheront pas de leur talon, ces pieds plats qui ne sont pas Achille? Nous le saurons plus tard, mais rien, dans le volume que voici, ne trahit le sagittaire embusqué, et l'on n'y voit qu'un Philarète Chasles qui n'est pas tout à fait celui que nous avons coudoyé. Ce n'est point là dire qu'il ne soit pas *vrai*, mais il est *différent*... Pourquoi pas, du reste?... Dans ce bal masqué qu'on appelle la vie, l'imagination et le genre d'esprit qu'on a, et que le monde prend pour le caractère qu'on n'a pas, la légèreté de notre esprit, cette faculté incoërcible, nous passent souvent un costume sous lequel on cache un sérieux qui, si on le montrait, donnerait un fier démenti à tout cela; mais enfin il arrive un jour et une heure ou, tête à tête avec soi-même, on rejette cette cuirasse de soie, qui nous préserve des blessures peut-être mieux qu'une cuirasse d'acier, et on tient à se dévoiler dans toute la nudité et la vérité de son être.

Et c'est ce qui est arrivé à l'auteur de ces *Mémoires*. Sous ce costume que lui ont mis et son propre esprit,

et le monde, et la vie, — cette affreuse marchande à la toilette, qui nous oblige à nous habiller avec ses oripeaux de toute espèce, nous qui n'avons pas, pour nous défendre contre elle, comme Hercule, deux griffes de Lion entrecroisées sur le sein ; sous tout ce qui le fit brillant, mais inconsistant, — disaient ses ennemis, — Philarète Chasles, qui eut, de son vivant, en sa qualité d'homme de talent, les petites légendes de l'envie et de la calomnie ; Philarète Chasles, ce délicieux fantaisiste avant tout, même dans la critique, où il fulminait de verve et de nouveauté ; Philarète Chasles, qui ne fut pas précisément un bohême, mais qui eut du bohême longtemps, par la désinvolture et l'entrain audacieux, et quelquefois l'orageux et le *lâché* d'une vie qui faisait le plus amusant des scandales chez ce bourgeois réglé de *Journal des Débats* et qui dérangeait son économie ; Philarète Chasles, l'homme de tous les contrastes, travailleur et débraillé, humouriste charmant parmi les plus mauvaises humeurs des pédants avec qui ce joyeux camarade, ce *good fellow* moitié français, moitié anglais, avait été jeté par les circonstances, et auxquels il damait si joliment le pion, en fait de science, avec des airs *dandy* qui les outraient, ces vieux pédants ; Philarète Chasles, qui n'aimait point les dandys, mais qui avait du dandy dans la tenue et dans son élégance, le gai et étincelant convive que j'ai vu piaffer avec tant d'esprit chez le marquis de Custine, et qui, dans la so-

ciété renversée et mêlée par les révolutions, où tout le monde peut entrer chez tout le monde, a toujours vu — comme on dit — Dieu et le diable; Philarète Chasles, que j'ai appelé un jour mademoiselle Cydalise, et qui, docte caillette du collège de France, professait, en gants paille, des littératures étranges et étrangères à des Cydalises encore plus bas-bleus que lui; Philarète Chasles, le philosophe marié, qui n'était pas Socrate, mais qui avait sa Xantippe comme Socrate s'il n'avait pas la patience et la philosophie de Socrate, était, nous dit-il, de naissance et de nature... qui s'en serait jamais douté? un rêveur! un mélancolique! un bucolique! un solitaire! presque un élégiaque!... il faut aller toujours, — presque un innocent! presque un Grandisson!!!

Il a un peu grandi, le Grandisson, et il s'est formé, comme disent les femmes... Mais qu'il l'ait été, ce n'est pas impossible. On se rouille bien dans sa pudeur. Délicat et sensitif comme la sensitive elle-même, mais trop touchée et qui a perdu ses frissons, ce frère de Werther, sans Lolotte et sans pistolet, est devenu misanthrope au contact du monde et par la méthode de Chamfort, — en avalant beaucoup de crapauds. Le monde en met parfois jusque dans nos verres à champagne! Ce n'est pas Alceste, et ses brusques et ridicules colères. Ce n'est pas Chamfort, à la gueule de tigre. Ce fut un misanthrope d'une autre espèce, qui ne faisait de scènes à personne et qui riait et raillait,

et coquettait, comme deux Philinte et trois Célimène, et qui, tout à coup, apparaît en ces mémoires dans toute la pureté d'une misanthropie que le monde ne voyait pas et qu'il a gardée en lui, comme le vin se garde en bouteille, et qui, comme le vin, en vieillissant, est devenue plus savoureuse et plus parfumée!

Et telle sera la surprise, tel le charme de ces mémoires. On connaît les travaux et le talent de Philarète Chasles, ses mérites graves et ses mérites ou ses démérites légers. On ne connaît pas cette nuance de son caractère, qui fut, nous dit-il, sa nuance première, — une couleur bon teint, puisqu'il l'a gardée... C'est ici la base chantante et fondamentale de ce premier volume des *Mémoires*, et c'est peut-être aussi une raison pour qu'en chaque page de ce volume on se dise : il va tout à l'heure se crisper, le misanthrope! La gueule de tigre de Chamfort va donner son coup de dent, qui en a trente-deux ! Mais non ! le misanthrope reste tranquille. Le critique littéraire passe au critique d'hommes, — et il les juge, on le sent, comme il jugerait leurs livres. Je ne le crois pas toujours juste, mais je le crois toujours dans la bonne foi et dans le franc-parler et voulant l'être, avec d'excellentes intentions, ces pavés de l'enfer que l'on jette à la tête des autres! Madame de Staël disait d'elle qu'elle était si *jugeuse* qu'en allant à la guillotine elle aurait jugé le bourreau; Philarète Chasles a fait mieux que cela : il a jugé ses amis.

III

Il y en a de jugés et de peints, dans ce premier volume. Et il faut vraiment que Philarète Chasles, à qui des superficiels — cruels comme tous les superficiels — n'accordaient pas de son temps beaucoup de conscience, en ait, au contraire, extrêmement et de la plus exigeante rigueur, pour écrire ce qu'il a écrit sur ses amis, le marquis de Custine et le marquis de Foudras. Il fut lié avec l'un et l'autre, et le portrait qu'il fait d'eux est terrible... Il ne se sauve de l'odieux de la révélation que par la tristesse très apparente (pour Custine surtout) avec laquelle il les peint tous deux et les juge. Il est évident pour qui sait lire et comprendre qu'il n'y a pas le *moindre mauvais sentiment* dans le portrait du marquis de Custine, mais ce portrait, même avec ses mélancoliques atténuations de moraliste et de penseur, il n'en est pas moins chose accablante pour la mémoire d'un homme (coupable ou non) de qui on a accepté l'hospitalité... Je n'insisterai pas. De tous les portraits de ce commencement de galerie, c'est le seul auquel j'aurais voulu que Chasles eût mis le voile noir qu'on étendit sur le por-

trait de Marino Faliero, le doge décapité. Venise entendait mieux les services reçus... Quant aux autres portraits, ils ont cette vérité à laquelle tout peintre de portraits est tenu. Parmi eux, il faut particulièrement citer celui de Théophile Gautier, qui est un chef-d'œuvre, — et qui est mieux qu'un portrait, qui est l'explication lumineuse de l'idolâtrie de la jeunesse de ce temps pour Théophile Gautier, magnifique matérialiste nul pour tout ce qui n'est pas la couleur, séduisant la jeunesse précisément par cette couleur qu'elle n'a pas, et qui ne pense pas plus que lui. Le portrait de Balzac est aussi fort beau, mais ici et là avec des ombres qui tiennent à l'œil du peintre plus qu'à la tête du modèle ; car l'œil du peintre verse parfois de l'ombre au lieu de verser la lumière. Philarète Chasles est trop critique et trop connaisseur pour n'avoir pas vu le génie créateur de Balzac. Seulement, il n'a pas vu tout ce qu'il y avait dans ce génie qui échappera toujours par son étendue à qui n'aura pas une vue d'aigle. Ainsi, par exemple, il lui reproche d'être panthéiste, et il oublie que dans cette tête faite pour la vérité, le catholicisme avait fini par dominer, régler et épurer les idées premières. Le fils du prêtre marié, de l'athée, du révolutionnaire (Philarète Chasles avait le malheur d'être tout cela), élevé en dehors de toutes les religions, ne sachant par conséquent pas un seul mot du catholicisme (lui qui savait tout), ne pouvait pas voir le spi-

ritualisme chrétien qui s'est emparé de Balzac peu à peu, car le siècle combattait en Balzac, homme de son temps et religieusement mal élevé, contre le catholicisme et l'Église, et il l'a cru matérialiste parce que cet homme énorme, par l'intellect et par le physique, avait du Rabelais dans la touche et dans le tempérament de son esprit, et du Mirabeau dans les organes, mais du Mirabeau resté chaste. Vue misérablement étroite et fausse, comme si l'effrayante sensualité de saint Jérôme l'avait empêché d'être un chrétien, et même un saint!

IV

Du reste, ce que je reproche à ce portrait, vigoureusement brossé, de Balzac, c'est d'être brossé trop vite. C'est de n'être que l'esquisse en buste d'un homme qu'il faudrait peindre en pied. Il y a des hommes, en intelligence, de grandeur équestre. Il y a des héros qu'on ne peut peindre qu'à cheval. Balzac mériterait un éléphant, ou plutôt une colonne comme Napoléon. L'esquisse de Philarète Chasles le *strapasse* et le raccourcit... Ce manque de développement nécessaire, d'appuyé fortement, de détaillé et de com-

plet, ne tient pas, comme dans Balzac, uniquement à l'immensité du modèle ; ce défaut, je le retrouve dans tous les autres portraits de Philarète Chasles : Louis-Philippe, Boufflers, Chateaubriand, Scribe, Jouy, madame de Staël, madame Récamier, madame de Castries, etc. Or, on ne peint point comme on parlait à Sparte... Diderot a dit de Rembrandt qu'il voyait et peignait *par un petit trou*, PER *foramen vidit et pinxit*. Mais Rembrandt avait son clair-obscur, — et le puissant clair-obscur de Rembrandt, qui fait du pittoresque, n'est plus qu'une clarté insuffisante sous la plume d'un écrivain, qui a autre chose à faire que du clair-obscur et qui est tenu, lui, à faire de la clarté souveraine dans des portraits pour la pensée, et d'illuminer les têtes qu'il peint jusque dans leurs méplats et leurs dernières profondeurs !

Mais ce défaut tient à la manière dont Philarète Chasles a conçu et exécuté ses mémoires. Ils n'ont jamais été un livre pour lui ; aussi n'ont-ils rien de la composition, de la cohérence et de l'unité d'un livre. Ces mémoires, qu'on me passe le mot ! trop dégingandés, n'ont pas été écrits comme les *Mémoires* de Saint-Simon ou les *Outre-tombe* de Chateaubriand. Ils ont été plutôt faits pièce à pièce et jour par jour, comme les *Memoranda* de Lord Byron. Ils furent commencés en 1838, et depuis ce moment-là Philarète Chasles a jeté dans cette chiffonnière tous les chiffons de sa pensée et de sa vie. A ces chiffons, il a

cousu des fragments de ses articles politiques, moraux et littéraires, du *Journal des Débats* : chiffons à chiffons! — C'est là, il faut bien le dire, le côté inférieur de ces *Mémoires*, intéressants et piquants par tant d'autres côtés... Je ne veux pas ici faire de la critique littéraire. Des mémoires — et j'ai cité Chateaubriand — peuvent être une œuvre d'art aussi bien qu'un poème; mais pourtant ce qu'on doit voir, dans des mémoires, avant leur forme, avant l'art qui les a composés et arrangés d'une manière plus ou moins savante, c'est leur côté d'observation humaine ou sociale, c'est le renseignement dont ils peuvent être pour l'histoire. Eh bien, c'est ce côté que nous regarderons dans les volumes qui vont suivre, et dans lesquels l'histoire de son temps va passer à travers le cristal colorié de fantaisie et de passion qui fut le talent de Philarète Chasles!

V

Fantaisie et passion! c'est par ces deux mots que je finissais, pour en donner l'idée, de parler du premier volume de ces *Mémoires* qui ne sont pas des mémoires.

Le deuxième volume l'affirme plus encore que le premier. Ce sont, je le disais, des fragments datés de toute époque, empilés confusément dans une publication que l'auteur lui-même ne savait comment nommer, puisque avant de les appeler des Mémoires, il les avait appelés : *Une Ménagerie*. La ménagerie, c'était pour les bêtes qu'il y montrait ! Il eut peur, — eut il peur de ce titre clouant et cloué au frontispice de son livre, et trouva-t-il plus prudent ou plus piquant de placer ses cruautés, s'il y en avait, sous ce titre insignifiant de *Mémoires*; car qui n'en fait pas, en France, des mémoires, dans ce pays de vanités et de mouches de coche, où nous croyons tous l'avoir fait aller? Très italien d'imagination, de souplesse, de *félinité*, trouva-t-il plus italien de cacher la lame de son stylet pour en frapper mieux, ce subtil Philarète Chasles, subtil jusqu'en ses étourderies; car il était mi-parti d'étourderie et de subtilité ? Il était même mi-parti de tout et en tout. Si, de son vivant, on avait voulu symboliser son talent par un costume, on aurait pu lui donner celui des Fous du Moyen-Age, — de ces Wamba, de ces Gramadoch, de ces Elespouru, qui furent des fous si sages et des sages si fous! Comme eux, il disait ce qui lui passait par la tête, et il y passait souvent de très bonnes choses, sensées à étonner. Seulement, les Fous du Moyen-Age ne fâchaient personne, pas même leurs rois, et Chasles fâchait les siens, — les directeurs de journaux pour

lesquels il travaillait et avec qui il eut mille affaires.

Une autre différence encore : les Fous du Moyen-Age avaient leur chapeau pointu, comme un paratonnerre pour leur sagesse, et Chasles n'avait pas ce chapeau pointu préservateur. Sa seule pointe était celle de son esprit, que nous retrouvons plus aiguisée, plus acérée que jamais en ses *Mémoires*, et qu'il a gardée cauteleusement jusqu'à sa mort pour que cette terrible pointe sortît tout à coup, comme un ressort, de son cercueil! Flèche bien meilleure que celle du Parthe, qui ne se lançait qu'en fuyant. Celle-ci atteint, quand on est parti!

On dira peut-être qu'elle n'atteint plus que des cadavres. A quelques exceptions près, les hommes que Chasles a atteints et percés de son trait posthume sont morts comme lui. Mais leur réputation est vivante, mais l'opinion que le monde a d'eux existe, et c'est dans leur réputation usurpée, c'est dans l'opinion, qui les prend pour moins bêtes ou moins bas qu'ils n'étaient, que Chasles a voulu les frapper. Les frappe-t-il toujours juste? C'est ce qu'il s'agit de savoir... Chasles est-il, de nature, un archer dont l'arc ne tremble jamais dans ses fines mains, trop nerveuses pour être sûres comme la mort qu'il aspire à donner? Et le fantaisiste et le passionné, puisqu'avant tout c'est un fantaisiste et un passionné que cet homme, et l'impression du moment, et la

colère et les ressentiments et la flatterie, qui désarme jusqu'à la rancune, et toutes les mille petites considérations de la vie, n'ont-elles pas souvent agi sur la nature de Chasles, riche de tant de dons, mais qui n'avait pas celui de la consistance, de l'immobile consistance, qu'on retrouve toujours à la même place? Les portraits et les jugements qu'il fait de ses contemporains ne sont-ils pas quelquefois des portraits d'une ressemblance douteuse et des jugements qui se contredisent?... Bien peu de ces portraits — il en est pourtant quelques uns, mais très rares, — restent éclairés de la même lumière, dans la rectitude du même dessin, dans l'unité du même coloris. Bien peu de jugements sur lesquels il ne revienne pour les abolir et les raturer ou les déshonorer, d'un seul coup de plume. Et, franchement, ce qui choque et déplaît et même tourmente dans ce livre, intéressant d'ailleurs, c'est qu'on n'est pas sûr de la solidité de celui qui l'a écrit d'une plume si passionnée. Si elle n'était que passionnée! mais elle est inconséquente. On se défie de ces impressions ondoyantes. On voudrait que ces portraits, une fois faits, ne bougeâssent plus, et ils oscillent! que ces jugements fussent coulés en bronze, et ils sont coulés en cire et ils vont se fondre quelques pages plus loin! Dieu seul sonde les reins et les cœurs et seul il pourrait dire à quel sentiment ou à quelle sensation Philarète Chasles a obéi, quand il a modifié ou biffé ce qu'il avait écrit avec l'aplomb d'une vérité

absolue. Dieu le sait seul, — mais l'œuvre n'en res pas moins, à mon grand regret, en beaucoup de s parties, inconsistante. Et ce qu'elle a de brillant n la sauvera pas de ce qu'elle a d'inconsistant.

VI

Et je vais m'expliquer, car il le faut. Car cette accusation d'inconsistance, qui me coûte tant à prononcer, est si grave, que je suis tenu de la justifier. Philarète Chasles commence le deuxième volume de ses *Mémoires* par un portrait détaillé de Guizot, de cet homme à qui son temps aura été meilleur que les temps futurs, qui le jugeront fait de deux rognures, — de la rognure de Robert Walpole et de la rognure de Wilberforce, avec le cynisme de moins que Walpole mais avec l'austérité de plus dans la corruption, — et ce portrait a une grandeur *voulue* dont Guizot lui-même, l'orgueilleux Guizot fut content, quand Chasles, le souple Chasles le lui envoya, comme il appert par une lettre posée bien imprudemment à la suite du portrait et qui exprime les remerciements et les éloges de Guizot à Chasles, en retour des éloges de Chasles à Guizot. Scène connue de Trissotin et de Vadius, sans le salon de Philaminte. Or, après ce por-

trait à mon sens très flatté, s'il n'est pas très flatteur, on trouve au courant du volume de ces coups de griffe comme ceux-ci, qui labourent cruellement le portrait et finissent par le mettre en loques :

« Guizot, Villemain et Molé, *chez lesquels je dînais*, « n'avaient qu'une seule passion, l'ENVIE. Guizot « (page 86), dont *l'entêtement pédantesque effondre* « un trône, pense comme *tous les autres* à son PAUVRE « MOI QU'IL ADORE, et comme tous les autres il veut ac- « quérir du pouvoir, *de l'or, des galons, de l'éclat.* « C'est un *Byzantin.* » A la page 96 : « Une *cachucha* « plus ou moins vêtue, un *carnaval* plus ou moins « grave, *constituent la littérature de* 1870. Les Mémoires « même de M. Guizot sont une *contredanse univer-* « *selle* sur sa propre gestion, une *artificielle polka de* « *ministre tombé...* » A la page 99 : « Sans Thiers et « Guizot, Louis-Philippe aurait *bourgeoisement* ré- « gné... »

« Une recrue de Guizot fut Libri, qui fit IMPUNÉ- « MENT une rafle gigantesque de livres dans toutes « les bibliothèques, et qui s'est constitué par ses VOLS « de livres un véritable revenu. Je l'ai vu un jour « venir à moi, à la bibliothèque Mazarine; il apportait « *une lettre de Guizot.* » Enfin, page 124 : « Gui- « zot représente les ressources SOPHISTIQUES d'un salon « *genevois.* » Est-ce assez de pierres jetées par Chasles lui-même dans sa grande toile historique ? Certes ! Chasles n'aurait pas envoyé à Guizot, comme son por-

trait, ses opinions et ses jugements après le portrait, et s'il les eût envoyés je doute un peu que Guizot lui eût écrit, en faisant le gros dos, pour l'en remercier.

Et Guizot n'est pas le seul sur le compte duquel Philarète Chasles se contredit et se soufflette. Après Guizot, vient Thiers, dans ses *Mémoires*. Le portrait qu'il en fait est éclatant de ressemblance, mais de ressemblance agrandie, idéalisée. Le jugement très discuté qu'il porte de Thiers est plein de vérités spirituelles et profondes, mais il manque de conclusion suprême. C'est toujours, sous cette plume étincelante, l'oscillation et la titubation de ce chatoyant qui s'éblouit lui-même, de cette imagination qui se verse à elle-même l'ivresse. Après avoir changé Thiers en une *Babel* (il est vrai, *extraordinaire* ; les Babels ne se bâtissent pas tous les jours), et signalé la pirouettante anarchie de cette tête dans laquelle se confondent : « *le libéralisme dans l'absolutisme, l'Église « dans l'État, l'État dans l'Église, les bastilles dans « la liberté, le théisme dans le catéchisme romain, le « régime parlementaire dans l'unité monarchique* », et s'être écrié : « C'EST A NE PAS S'Y RETROUVER ! » ; après avoir dit de Thiers : « qu'il dit la messe de Vol- « taire dans la chapelle de Pie IX, et le *Te Deum* de « la liberté sous la tente de Napoléon » ; après l'avoir appelé : « *un Voltaire teinté de Marseillais, un Grec « teinté de Gascon, un* PETIT *Périclès provençal* » ; après l'avoir traité de « charmant *étourdi* qui se rattache à

« la tradition du passé... » et ajouté qu'il n'était PAS MÊME IMMORAL, MAIS NAÏF... que son besoin d'action (page 23) n'est « que le besoin d'action des PETITS « enfants qui ont besoin de leurs PETITS membres... « qu'il fait mille pas sur une feuille de parquet, ce « qui l'empêche de penser et *ce qui le soulage* » ; après avoir dit (page 297) qu'il n'est « qu'un anachronisme « en arrière... qu'il n'est qu'un *œil*, mais qu'il n'est « *ni un cerveau puissant, ni une âme libérale* (chose « essentielle pour Chasles, qui est mort avec la fan- « taisie d'une âme libérale), *ni une main vigoureuse* », il l'admire pourtant *presque* RELIGIEUSEMENT... « Non « comme un homme, mais comme UNE FORCE ; moins « comme une force que comme un instinct » !! Michelet avait un jour aussi appelé Alexandre Dumas, que Chasles, lui, appelle : « un mitron littéraire », une force de la nature. La langue elle-même craque sous ces flatteries qui la tueront, et alors nous n'aurons plus de mots pour la poésie de nos bassesses !

Après cela, est-il nécessaire de nous dire, comme Chasles, que « ses relations avec M. Thiers ont tou- « jours été excellentes », et pour preuve de publier une lettre qu'il appelle : « le chef-d'œuvre épistolaire « de M. Thiers », et qui n'est qu'une platitude. Thiers doit faire mieux... Franchement, c'est à se demander si Fantasio a été quelquefois critique et si le masque d'Arlequin, sous lequel on verrait son sourire, n'est pas un masque tout à fait ?

VII

Telle est trop souvent la manière de procéder de Philarète Chasles en ses *Mémoires*, si c'est même là une manière de procéder, laquelle suppose toujours plus ou moins de réflexion et de calcul, si ce n'est pas plutôt glissade, entraînement, légèreté de cette tête charmante de légèreté, mais d'une verve parfois étourdie. J'ai ouvert le livre, et j'y ai trouvé les deux plus vifs exemples de cette manière d'escarpolette qui me soient passés sous les yeux. Je pourrais continuer si, dans les limites d'un seul chapitre, il m'était loisible d'examiner la galerie de tous ces portraits, atténués par des traits épars et adoucis, quand ils sont féroces, et férocement repris, quand ils sont flattés, en des traits appuyés qui changent leur physionomie. Je pourrais parler du portrait de Broglie, de ce majestueux impuissant dont Chasles, respectueux pour ce duc, noie, pour qu'on la voie moins, l'impuissance radicale en politique et en littérature dans l'abîme d'azur de la plus limpide honnêteté. Je pourrais parler de Villemain, dont il dit avec plus d'esprit que de justesse cette phrase qui semble une ironie : « tout

« en lui était charmant et *bossu;* tout en saillie, en « contraste, en séduction, en grâce *bossue*»; de Villemain dont il cite une lettre (encore!), une de ces diables de lettres qui me font toujours suspecter la loyauté et la ressemblance des portraits. Je pourrais parler de Sainte-Beuve, dont il fait un héros pour s'être moqué du *Syllabus*, de Sainte-Beuve, l'homme de la lumière *fuyante*, *insaisissable*, ne se rappelant pas qu'à la page 85 du volume il a écrit : « Même « chez les maîtres, chez Victor Hugo et *Sainte-Beuve*, « il n'y avait *rien d'héroïque et de désintéressé* », et que de cette « *nullité des âmes* émanait l'INSIGNIFIANCE DES « ŒUVRES. » Balançoire dont on est bientôt las, et qui vous jette un homme en bas pour le faire rebondir en haut et le faire retomber en bas, pour qu'il se casse mieux la tête! Ambiguïté contraire à tout ce qu'on attendait de Chasles, qui, tout admirateur qu'il est de Sainte-Beuve, n'avait pas jusqu'ici l'indécision, le tremblement, le menu et le fûté de sa touche. Plus que jamais ici le talent de Chasles devait avoir toute sa franchise et toute sa vigueur. Et il n'y a, d'ailleurs, de grand talent que dans la netteté, la logique et la fermeté absolues, sans reprises, sans retour sur soi-même, sans insidiosité; et de dignité non plus que dans la conséquence et la permanence d'opinion d'un homme qui croit à une vérité et qui, sans hésiter, la dit et voudrait la faire éternelle!

Ainsi, on est trompé dans ce qu'on attendait de ces

Mémoires, mais, disons-le, on n'est pas trompé partout. A côté des barbouillages, des incertitudes et des repentirs de main que je viens de citer, il y a des morceaux rudement enlevés et des portraits résolûment peints, mais pour qu'ils l'aient été, il fallait que le fantaisiste, dupe de sa fantaisie, fût dévoré par l'homme passionné qui tranche de son pinceau et qui ne prend plus peur de ce qu'il a peint. Chasles a de ces bravoures de haine. Aussi, vrais ou faux en réalité, mais vrais dans l'impression du peintre, y a-t-il dans ce volume de ces portraits qui font comprendre que l'auteur des *Mémoires* ait été tenté de nommer son livre « Une Ménagerie ». La ménagerie y est certainement pour Cousin, que Chasles appelle : « un *cabotin* « superbe », et qui l'a chassé de partout, dit-il ; — pour Mignet : « le *perruquier* de phrases, le *flûteur aux* « *deux tubes égaux*, le chef, avec Cousin, de l'*École* « *moisie* » ; — pour Molé, le ministre : *l'envieux* « qu'un « discours de Guizot mettait *aux portes de la mort;* « une *vieille femme bien plus qu'un homme*, *commère* « dans le genre de Humboldt », et qui, en envoyant pertidement Chasles en Angleterre à notre ambassadeur, le maréchal Soult, avait bien compté qu'il serait son espion ; — pour Janin, aux trois cents volumes qui ne seront plus ouverts dans dix ans, pas plus que les saletés de Rétif de la Bretonne : « Janin, le léger écri- « vain, gros, pansu, mafflu, le plus faux des hommes, « le plus subtil des faux bons-hommes, représentant

« le dernier degré de la fatuité scholiaste... dernière « expression de la cuistrerie à talons rouges et à ra- « bats; dans la vie privée incapable d'aucune amitié « et d'aucune vérité, avide, cupide, surtout envieux, « mais il aime l'encre et les livres et fait des vers « latins, — un vrai jésuite! » Ah! enfin, ici, plus d'atténuation après coup, plus de jugement *déjugé!* Cela tient. Puis vient Buloz-le-Savoyard (*sic*) et Armand Bertin, qui sont assurément les peintures les plus acharnées, les plus empoisonnées, les plus *à fond* de la collection de Chasles, et sans doute parce qu'ils ont été les directeurs de journaux dans lesquels Chasles écrivait et qu'il les avait connus et appris à ses dépens, dans une épouvantable intimité! Et ici, c'est le cas de remarquer que ces innominables *Mémoires* de Chasles ne sont pas vraiment des mémoires; car s'ils l'eussent été, nous n'aurions pas que les portraits, nous aurions la justification de ces portraits de Buloz et de Bertin par les détails de la vie que Chasles a menée avec eux, et qui, aux souvenirs qu'elle lui a laissés, dut être terrible... Comme Ravenswood, dans Walter Scott, a pu dire longtemps : « *J'attends le moment!* » et a fini par couper et jeter la tête du taureau sur la table, de même Chasles a longtemps attendu, et il a fini par couper aussi les têtes des deux bœufs qui l'ont traîné, comme un condamné, à leurs queues, pendant des années, et par les jeter au public!

VIII

Et le public les ramassera, n'en doutez pas ! et jouera avec elles, mais d'une manière moins mélancolique et moins touchante qu'Hamlet avec celle du pauvre Yorick. Le public aime ces exécutions. Il trouvera du goût à cette vengeance. Il lira, avec un intérêt avide et un amusement des plus joyeux, ce volume des *Mémoires* de Chasles où tous les hommes de la littérature et de la politique contemporaines défilent, les uns avec leurs portraits en pied, les autres avec leurs médaillons. On les lira pour ce qu'ils ont de vrai; mais ils ne seraient pas exactement et minutieusement vrais qu'on les lirait encore, pour leur à-peu-près de vérité, pour leur verve et pour leur morsure. Ces *Mémoires* de Chasles, qui feront peut-être scandale, ne devront pas, du reste, leur succès au scandale tout seul. A travers les ressentiments et les vengeances d'un homme exploité, calomnié et opprimé par les sots puissants de son temps, il y a, dans le deuxième volume de ces *Mémoires* qui avaient assez pâlement commencé, çà et là quelques pages de critique forte et de justice rendue. Mais ce n'est ni en ces justices ni en ces vengeances, qui sont encore de larges jus-

tices, disait Lord Bacon, que se trouve le plus grand mérite de ce volume. C'est le jugement porté par l'auteur sur les choses du temps, bien plus importantes, aux yeux de tout ce qui pense, que les quelques hommes dont l'écrivain a tracé de si sanglants portraits. C'est le portrait de l'époque tout entière dans la masse de ses vices et de ses honteux écroulements!

Là est la partie élevée et supérieure de ce volume. Philarète Chasles, qui, dans les dernières années de sa vie, avait été saisi par ces idées libérales dont l'immense niaiserie contrastait avec la pénétration de son esprit, Philarète Chasles, le progressif et l'optimiste de la *Psychologie sociale des nouveaux peuples* (vous vous rappelez cette rêverie), s'il n'a pas la conception de l'avenir a la vue profonde du présent, et il la donne à ceux qui ne l'ont pas, dans ce livre où le moraliste est au niveau de l'historien. Et, en effet, Fantasio a toujours eu la prétention d'être moraliste, et ce n'est pas une fantaisie : il en est un... Le Fou du Roi Lear n'en était-il pas un aussi, quand il faisait la leçon à son maître, à coup sûr bien plus fou que lui ? Philarète Chasles est un moraliste, sinon par les principes, au moins par les sentiments que le spectacle des immoralités d'une époque de décadence et de corruption lui inspire. Il s'en indigne, il les méprise et il les flétrit. Il embrasse dans son livre la période d'histoire qu'il a vécue, depuis la fin du premier Empire jusqu'à la fin du second, démontrant les impuissances succes-

sives de tous les gouvernements de cette longue époque qui s'abattent les uns sur les autres, quand il s'agit de refaire une France qui se tienne à peu près debout. Lisez les chapitres intitulés *de l'abaissement moral.* et *de la littérature vénale*, vous verrez là tous les maux dont nous mourons tous, nous et l'Europe ; et l'envie, ce cancer contagieux qui nous ronge, et la fureur de la richesse, et les ineptes vanités qu'elle engendre chez un peuple qui confond l'esprit et la matière (le grand crime de l'époque, dit-il), et la littérature devenant cet horrible et stupide métier « qui « fait gagner cent mille francs à Ponson du Terrail « qui écrit mal, et deux cent mille à Buloz qui n'écrit « pas », et « l'infamie sans talent, mais hardie, rusée « et servile, prenant tout », et jusqu'à ces arts mécaniques que ce progressif devrait adorer (mais il ne peut pas s'arracher les yeux !) et qui vont, ces arts dangereux, passer incessamment sur l'âme humaine tombée, comme une locomotive passe sur le cœur d'un homme renversé !

Portrait vrai, — entièrement vrai, celui-là, et portrait sinistre, qui menace effroyablement son modèle. Des autres, on peut rire, mais de celui-là on devrait pleurer. Aux autres, Chasles ajoutera peut-être encore dans le troisième volume, mais à celui-ci... on se demande ce qu'il pourrait ajouter de plus !

LE

CARDINAL DE BERNIS [1]

A la tête des deux volumes de ces *Mémoires du cardinal de Bernis*, livrés pour la première fois à la publicité, quand personne ne s'y attendait, il y a un très beau portrait, d'une ornementation grandiose. Dans un cadre ovale, cette forme aimée du XVIIIe siècle, qui adorait toutes les rondeurs, et surchargé de lourdes et puissantes guirlandes retombantes, se dresse le cardinal de Bernis en rabat, l'ordre du Saint-Esprit rayonnant sur son camail d'hermine; et la tête qu'il a dans ce portrait est bien celle de sa renommée! Cette petite tête, posée sur des épaules sans cou, qui rappellent, à

1. *Mémoires du cardinal de Bernis*, avec une introduction de M. Frédéric Masson (*Constitutionnel*, 2 Décembre 1878).

travers l'hermine du camail, le voluptueux embonpoint des chanoines de Boileau (Bernis était chanoine de Lyon), cette tête, petite mais bien faite, aux cheveux courts ecclésiastiquement coupés et poudrés, spirituelle et sensuelle à la fois, — sensuelle par les joues rebondies et le double menton, spirituelle par la bouche, finement arquée, et l'œil à fleur de tête émerillonné, hardiment ouvert, et qui a bien l'air de ne s'être jamais baissé devant le corsage d'aucune femme d'une époque où elles le portaient pourtant diablement échancré. — cette tête est bien celle du Bernis dont nous avons l'idée. C'est bien celle du Bernis l'abbé du Madrigal, du Bernis le poète des *Trois petits trous* de madame de Pompadour et son « pigeon pattu », comme elle l'appelait, du Bernis « Babet la Bouquetière » de cet insolent de Voltaire. Oui! c'est bien cela; et si bien cela qu'on cherche involontairement, sous le cadre de ce portrait, le nid de tourterelles mythologiques que le XVIIIe siècle place souvent sous ses portraits... Mais savez-vous ce qu'on y trouve?... Ah! nous sommes bien loin des tourterelles! Pas d'oiseaux de Vénus ici pour une obole! On y trouve un colossal et magnifique lion couché sur le ventre, la queue cinglant, tenant, toute droite dans ses énormes griffes, une large épée triangulaire et nue... Cela vous fait éclair dans les yeux, et c'est l'éclair de l'étonnement. On se demande pourquoi ce lion et cette épée qu'il tient? Et on reste surpris; mais on ne

l'est pas plus qu'on ne va l'être à la lecture de ces *Mémoires de Bernis* qui donnent un Bernis qui n'est plus celui du portrait, — un Bernis inconnu qu'il aurait fallu mettre dans ce cadre au lieu de celui qu'on y a mis, — et qui n'y est pas !

Car il paraît — et c'est l'éditeur même de ces *Mémoires* qui nous le dit — que Bernis avait deux visages, dont l'un n'était pas le masque de l'autre ; différents, mais tous deux vrais. Le portrait des *Mémoires* en donne un, — celui qui était déjà ancré dans l'imagination des hommes, et que l'autre, même quand il sera fidèlement peint, aura, j'imagine, furieusement de peine à en arracher ! Il y a, en effet, deux Bernis. La vie du cardinal de Bernis se rompt en deux phases. Son âge mûr ne ressemble pas à sa jeunesse. Que dis-je ? il en est la contradiction. Il présente, dans des tons infiniment plus doux, il est vrai, le même et rare phénomène que le Henri V de Shakespeare, que ce mauvais sujet d'ami de Falstaff  qui, de voleur et de ribaud de cabaret, dans la gourme de sa jeunesse, devint, tout à coup, un roi héroïque et sage, dès qu'il fut roi. Certes ! Bernis n'a point le tempérament désordonné et endiablé du Harry de Shakespeare. Il n'est point fils de roi pour en faire tant, et il ne vole pas sur les grandes routes. Mais c'est un grand seigneur. Il a seize quartiers de noblesse *prouvée*, et s'il ne court pas les grands chemins pour détrousser les passants, il court les salons

du XVIIIe siècle, qui sont de grands chemins où se pratiquent d'autres brigandages... Je ne suis pas de l'avis du scélérat de bonne compagnie qui disait :

Il n'est jamais de mal en bonne compagnie!

La bonne compagnie du XVIIIe siècle a suffisamment répondu à l'impudence de ce vers-là!

Ce fut au plus épais de cette bonne compagnie que Bernis, élevé pour être prêtre, tonsuré dès son âge de douze ans, tomba du séminaire et vécut loin de son père et de sa famille pendant plusieurs années, et même on ne sait pas comment, car ses *Mémoires* ne le disent pas... Il vécut, comme on dit d'un homme quand on ne sait pas comme il vit, d'amour et de chansons! Jeune, et d'après le portrait placé en tête de ses *Mémoires* il devait être ce qu'on appelle un joli homme, — ce qui, pour la corruption d'un temps, valait bien mieux que d'être beau, — et avec son nom pour parer sa figure et avec sa figure pour compromettre son nom, il trouva la vie, la vie qui manqua à Gilbert et à Chatterton... On ne menait pas celle d'un sylphe au XVIIIe siècle. On n'y buvait pas comme les sylphes, que de l'air et de la rosée, — de l'air passé au musc, dans le calice des fleurs empoisonnées de ce temps parfumé et pourri. Bernis ajouta à ses agréments personnels l'agrément de cette poésie légère qu'il appela depuis : « *son bâton pour sauter les fossés* ». Il en sauta beaucoup... Dans ce temps-là,

les petits vers étaient les grands. Ils étaient de taille et de mesure avec l'esprit humain d'alors. Bernis ne fit pas sa fortune, mais il la commença avec de petits vers. Les petits vers, c'était un état. Il n'y avait que les grands qui faisaient mourir de faim. Avec les petits vers, on entrait partout, même à l'Académie. Bernis y entra, et si jeune que Piron dit : « qu'on « n'avait jamais été jeté plus tôt aux Invalides ». Il ne devint point l'ami de Falstaff, quoiqu'il y eût alors beaucoup de Falstaffs dans la société française. Mais il devint l'ami de la marquise de Pompadour, — et quoique dans ses *Mémoires* il cherche à expliquer cette amitié qu'il purifie autant qu'il le peut et qu'il ennoblit, il en reste timbré comme, du cachet, la cire qu'on amollit mais sans effacer l'empreinte du cachet, et il a beau faire, dans ces *Mémoires* dont nous allons parler, le fard de la marquise de Pompadour lui tache la joue et il ne s'essuiera jamais de ce rouge-là !

II

Ces *Mémoires* sont une découverte. Mais ce n'est pas leur *publicateur*, M. Frédéric Masson, qui les a découverts. Ils reposaient au fond d'une cassette de famille

et devaient y rester jusqu'à un temps déterminé après la mort de leur auteur. Le cardinal de Bernis les avait écrits moins pour l'histoire (dit-il quelque part) que pour l'instruction de ses descendants... et il les avait dictés dans sa vieillesse à une de ses nièces, la marquise du Puy-Montbrun. Pour mon compte, je n'aime pas beaucoup ces airs de grand seigneur qu'on se permet avec l'histoire, en faisant pour ses descendants ce qu'on ne ferait pas pour elle ; car qu'y a-t-il de plus important que l'Histoire, — l'impersonnelle Histoire ? Et je n'aime pas non plus davantage cet honneur exagéré du Royaliste qui dit : « Qu'on le sache bien ! « quand je raconterai les affaires de l'État, je m'arrê- « terai toujours là où je me croirai tenu au secret « envers le Roi, et j'interromprai tout... » Il ne faut pas se laisser prendre à cette noblesse. Je la comprends du vivant du Roi qui s'est fié à vos conseils. Je la comprends surtout d'un gentilhomme qui a pour devise de son écusson, comme les Bernis : « Armé pour le Roi ! » On s'arme encore pour lui du silence... Mais je ne la comprends plus quand on écrit l'histoire pour un temps où le Roi et pas un seul de ses contemporains ne sera debout. On écrit l'histoire ou on ne l'écrit pas ; mais si on l'écrit, il faut se mettre au-dessus de tout, et même de son écusson !

Quoi qu'il en soit, avec ces restrictions et ces interruptions, cette histoire est d'un intérêt considérable. Elle est substantielle et presque confidentielle... Ce

n'est pas de l'histoire de *par dehors* comme en font les historiens à distance. C'est de l'histoire de *par dedans*, racontée par un homme qui eut, un moment, les mains jusqu'au coude dans le pétrin de l'histoire de son temps (un vrai pétrin!) et qui a manié la pâte dont cette histoire a été faite, — la pâte des hommes et des choses. Rien n'est équivalent à cela, sinon le génie, — le génie qui égalise tout, devine tout, et rompt toute proportion humaine. Le cardinal de Bernis n'avait pas de génie, mais il eut, et qui le sait? les facultés d'un esprit vaste et une solidité de caractère dont on ne se douterait jamais sans les *Mémoires* que voici. Il a payé, et payé cher, la frivolité poétique et mondaine de ses premières années; et pour sa peine il est resté presque confondu, dans la déconsidération et le mépris, avec la tourbe de ces brillants Superficiels d'une époque étincelante de vices et de sophismes, mais qui n'eut de profond que ses mauvaises mœurs et qui devait finir, déshonorée, dans le gouffre vengeur de la Révolution française! Bernis y est tombé, pêle-mêle avec tous les autres. Bernis, cette petite papillotte, en papier rose, ce poète galant, ce Colletet, mais sur un talon rouge, qui n'était pas « crotté » comme l'autre et qui ne « cherchait pas son pain de cuisine « en cuisine », — il le trouvait ailleurs! — Bernis, le fugitif du séminaire, rejeté si durement à la porte par Fleury et ramassé par la Pompadour, qui le vengea de ce vieux entêté de Fleury auquel il

avait dit la fameuse et respectueuse impertinence : « *J'attendrai, Monseigneur!* »; Bernis, parvenu par les femmes, qui, de son fauteuil d'Académie grimpa, appuyé sur leurs mains charmantes, jusqu'aux plus hauts postes de l'État : ambassades, ministère, conseil privé, abbayes, archevêché, cardinalat, n'aurait laissé dans l'histoire que les titres incompréhensibles de tout cela mêlés à son nom, s'il n'avait pas dicté ses *Mémoires* à une femme, — et l'on ignorerait toujours les forces perdues qu'il y avait en cet homme, qui ne fut, après tout, qu'un impuissant de plus, dans un gouvernement impossible!

III

Ces forces qui étaient en lui, ces forces perdues, il nous les fait connaître, il nous les fait voir et toucher, en nous racontant toute sa vie et toutes ses pensées dans ces deux volumes qui ne seront pas les seuls. Et je l'ai dit, rien de plus surprenant et de plus contrastant avec la réputation de Bernis que ses imposantes aptitudes. C'est tout le contraire de ce qu'on pensait. Bernis, qui n'était pas un duc de Richelieu, qui, comme Richelieu, ne se vantait pas de ses conquêtes, n'eut que *la faveur* — et non pas *les faveurs* —

des femmes de son temps; mais, d'opinion exprimée ou de silence gardé, les hommes de ce temps lui ont été durs. Il y avait de cela mille raisons pour une... Les ennemis ou les jaloux de Bernis, M. Frédéric Masson en fait le compte dans sa notice. Tous y sont : Voltaire d'abord, le roi de l'opinion; puis d'Argenson et Brienne; et, dans leurs mémoires apocryphes, Richelieu et Maurepas et le valet de leurs haines, Soulavie, qui fut à l'Histoire, dit M. Frédéric Masson, ce que Fouquier-Tinville fut à la Justice. Enfin, les croquants et les cuistres : Marmontel, Barbier, Sénac, Palissot et Collé, que très peu de talent n'empêchait pas d'être des croquants et des cuistres. *Alceste* Duclos fait seul exception, parmi ces lettrés qui ont travesti Bernis, quand ils ne l'ont pas calomnié. C'était le temps où les gens de lettres cuisinaient la gloire, mais que de motifs ils avaient pour n'en pas faire une à Bernis! Il était un grand seigneur et il n'était pas un imbécille. Il était un lettré comme eux et, plus heureux qu'eux, il entrait plus vite qu'eux à l'Académie. Il n'était, comme eux, ni matérialiste ni athée. Il n'avait point les opinions philosophiques triomphantes... Un jour il avait arrêté tout à coup les badinages de sa galanterie, parfois indécente, et il leur avait lancé. roide à la tête, sa *Religion vengée*, — un mauvais poème, mais une bonne action. Destiné à être prêtre, la Vocation abandonnée l'ayant repris par la main de la réflexion, il devint prêtre dans sa maturité, quand l'ambition

ne l'exigeait pas pour sa fortune, — ce qu'ils auraient compris, ces Tartuffes!! et il accomplit l'immense capucinade (pour eux!) d'aller, pendant son ambassade à Venise, recevoir la prêtrise des mains du Patriarche d'Aquilée, dans son grand costume d'ambassadeur. N'en est-ce donc pas assez pour expliquer qu'ils n'aient jamais voulu juger Bernis et pour avoir appliqué sur sa renommée le masque de poix de tant de petites anecdotes qui s'y sont collées, et qui nous empêchent de le bien voir?

Mais il va se montrer à nous, et dès les premiers pas qu'il fait dans la vie. Il commence de loin ses récits. Il dit ses premières sensations, ce cadet de famille, tonsuré dès douze ans, et les sensations de sa puberté sont très pures, à une époque où certainement tous les polissons de quinze ans qui existaient en France ressemblaient moins à cet ange de Louis de Gonzague qu'au Chérubin de chez le comte Almaviva. Il dit sa dévotion d'alors; car il se sentit ivre de dévotion à l'âge où l'on est ivre d'une autre ivresse, lui qui devait plus tard planter là son séminaire de Saint-Sulpice et tourner si insoucieusement le dos à la maison paternelle! Seulement, ce qu'il ne dit pas et ce que je voudrais qu'il eût dit, c'est comment, dans sa crânerie d'indépendance, il put, moins étourdi que résolu, se jeter dans le monde le plus élevé (le monde de sa naissance) comme on se jette à l'eau quand on sait parfaitement nager, et comment il put, dans les

premiers moments, s'y soutenir avec le sang-froid du calcul. Il n'avait pas de bénéfice. On lui en refusait obstinément un. Tout ce qui était puissant dans l'Église lui était sévèrement hostile. Mais, bast ! il ne sourcilla pas. Il avait l'aplomb de son nom et la confiance en sa figure et en ses petits vers, « *les bâtons pour sauter le fossé* », qui firent mieux alors que cela ; car ils maintinrent Bernis sur l'eau, ces bâtons enchantés, et l'empêchèrent de sombrer où tant d'autres auraient enfoncé !... A croire ses *Mémoires*, son manque d'anxiété en cette occurrence fut absolu. Il n'eut pas l'ombre d'une inquiétude. Comme tous les heureux, il se fie à cette étoile qu'on ne voit pas !... Il parle, sans les révéler, de plans qu'il faisait pour plus tard, tout en se servant de son tact sur place dans l'intérêt de son avancement immédiat. On n'ose pas dire qu'il intriguât... Vif argent, prêt à se glisser partout, mais jamais par-dessous les portes, insouciant, mais digne, léger, mais prévoyant, il allait développer cet esprit et ce caractère qui nous feront encore mieux que les femmes comprendre la grandeur, si promptement atteinte, de sa fortune.

Car il n'eut pas besoin de s'attendre, comme tant d'autres hommes d'État. Bernis trouva tout de suite en lui, à fleur et à fond de son âme, les hautes facultés politiques qui ne servirent qu'à lui, mais qui furent, hélas ! inutiles au royaume dans le temps où il a eu le malheur de vivre. Et qui sait si ce ne furent pas ses

facultés qui éveillèrent son ambition?... Porté aux grandes affaires autant par sa naissance que par l'amitié de madame de Pompadour, cette favorite à favoris, il eut pour début l'ambassade de Venise; et cet homme des petits soupers d'hier et des boudoirs de cette nuit, qui n'avait jamais, comme dit M. Frédéric Masson, écrit une dépêche, montra, dès la première, le style et la pensée d'un diplomate, et le Conseil du Roi sentit qu'il avait là, à son service, un négociateur! Malheureusement, le poste de Venise n'était pas digne des talents de Bernis. Il devait y rester bien supérieur à sa fonction. Il ne put y déployer que les qualités d'un grand seigneur somptueux, aimable et désintéressé. C'est à dater de cette ambassade que Bernis se jeta dans les affaires, comme il s'était jeté dans le monde, avec moins d'impétuosité qu'avec la force d'une résolution réfléchie... Il y apportait l'ouverture lumineuse de l'esprit, la netteté du sens, le nerf du travail, la décision, rapide et calme, la longue et juste prévoyance, et enfin cette majestueuse puissance sur soi qui met un homme en possession des autres. Et il en donna la preuve! Il n'avait guères plus de trente-cinq ans, et son premier soin d'homme public fut de supprimer les maîtresses avec un stoïcisme d'homme d'État.

Je sais bien qu'il y a dans des mémoires qui ne sont pas les siens (les *Mémoires de Casanova*) une immorale

histoire parfaitement digne du siècle le plus libertin qui ait probablement jamais existé, et dont M. Frédéric Masson dit peut-être un peu trop succinctement : « On ne répond pas aux livres écrits sous le manteau « et que les honnêtes gens ne peuvent lire que sous « le manteau. » Mais la parole de Casanova est-elle une autorité à mettre en balance avec l'affirmation de Bernis, sur laquelle Bernis n'insiste même pas et sur laquelle, si elle était fausse, il aurait certainement insisté ? Et pourquoi donc le plus inouï des aventuriers n'aurait-il pas eu, en fait de contes, un talent encore plus fécond que celui du *Menteur* de Corneille ?... Du reste, quoi qu'il en soit de la réalité de cette histoire, frappée au coin des plus pernicieux romans du XVIIIe siècle, l'affirmation de Bernis n'en subsiste pas moins. Il est évident qu'en écrivant ce mot de maîtresses il entendait les maîtresses publiquement autorisées par l'usage, chez les plus hauts fonctionnaires de ce détestable temps. Il est évident que c'est comme personne politique, élevée en dignité, que Bernis parle dans ses *Mémoires*, et qu'il n'y a de compte à lui demander que de ses scandales publics, s'il a commis le mal d'en donner !

IV

Mais il n'en donna pas. Bernis, tout le temps qu'il y resta, fut à Venise irréprochablement l'ambassadeur de France. Seulement, il devait monter plus haut qu'une ambassade, et il monta. L'apogée de l'élévation de Bernis fut de 1756 à 1759, et ce sont ces années qui remplissent surtout ces deux volumes de *Mémoires* interrompus. C'est pendant ce temps-là qu'entré dans les Conseils du Roi, et plus tard ministre, il conclut (sa grande besogne diplomatique!) avec le Prince de Kaunitz, ministre de l'Impératrice Marie-Thérèse, ce fameux traité d'alliance entre la France et l'Autriche qui devait changer, bout pour bout, toute la politique de l'Europe. Ce traité, exposé dans ses *Mémoires*, eût été pour Bernis le coup de partie de son immortalité, si, grandement conçu, ce traité, il n'avait pas été déchiré et dévoré par une guerre mal faite et insensée, — la guerre qui nous amena Rosbach! La fortune de Bernis se brisait... La France n'était plus de force à tenir les traités que Bernis concluait pour elle. Argent, généraux, officiers, discipline, tout manquait. C'était la banqueroute de la gloire! L'anarchie était partout,

jusque dans les Conseils du Roi, et c'était même ce Roi qui l'avait faite! Très au-dessous de son aïeul Louis XIII, qui, du moins, supportait Richelieu, Louis XV, le *descendu* de sa race, l'enfant gâté du vieux Fleury, qui lui en avait donné l'horreur, eut éternellement peur d'un premier ministre, et s'il n'avait jamais obéi qu'à madame de Pompadour, c'est qu'elle n'était pas un homme. Or, il n'y a jamais qu'un homme qui sauve les États... Mais, à ce triste moment de notre histoire, l'homme qui aurait balayé la femme serait venu trop tard! Bernis était digne d'être cet homme-là; mais quand même ce charmeur de Bernis, qui avait charmé l'Europe et Louis XV, encore plus facile à charmer, aurait été premier ministre, il n'eût pas, avec toute sa supériorité incontestable, empêché de crouler ce gouvernement qui lui croulait sur les mains, quand il voulait le soutenir, et qui aurait croulé de même sur les mains, pour la première fois vainement toutes-puissantes, du Cardinal de Richelieu!

Voilà ce que nous racontent pathétiquement ces Mémoires, qui s'arrêtent à cette catastrophe... Véritable tragédie politique, pire que celle qui fit pleurer Torcy dans les Conseils de Louis XIV! Bernis s'y débat comme un Laocoon, dans les replis du traité qui le lie et dont il ne peut s'arracher, en remplissant les conditions de son traité avec honneur. Bernis a souffert cruellement de cette noble peine. Il pousse des cris de désespoir, le long de ses correspondances. Ah!

le lion et l'épée du portrait, c'étaient donc des ironies ! des ironies sanglantes ! Le lion, trop fier, devait baisser son mufle sous sa crinière. L'épée, si droite, qu'il tient entre ses griffes, devait en tomber... Et cependant, malgré leur humiliante tristesse, ces *Mémoires de Bernis* nous ont appris deux choses. Ils nous ont appris le talent politique de « Babet la Bouquetière », qui, sous le bonnet rose dont l'a coiffée Voltaire, cachait une tête de la plus virile capacité, et ils nous ont appris aussi que dans la poitrine de cette « Babet » il y avait une âme de citoyen et un amour passionné (et rare alors) de la patrie ! Bernis n'a pas pour génie que son petit talent poétique et il n'a pas non plus que l'âme de ses petits vers... M. Frédéric Masson, qui a condensé avec talent, dans sa notice-introduction, la substance des *Mémoires de Bernis*, et qui a pour lui des entrailles, en a, selon moi, trop pour le siècle dont Bernis est sorti. Malgré la fermeté de sa plume et malgré son mépris pour le « bibelot historique », qui fait tout pardonner aux enfants et aux niais de ce siècle-ci, M. Masson en est peut-être plus dupe qu'il ne le croit... Je trouve qu'il fléchit un peu quand il s'agit de juger le XVIII[e] siècle. C'est un *atténuateur* que M. Frédéric Masson. Il atténue la Pompadour. Il atténue l'adultère du Roi, et il l'atténue par la Reine !! Il met même de l'ingéniosité à l'atténuer. Mais on n'atténue pas le mal absolu, et le XVIII[e] siècle

est le mal absolu. Quant à moi, que l'on me permette de le dire, la sensation la meilleure et même la plus joyeuse que j'aie retirée de ce livre des *Mémoires de Bernis*, ce n'est pas la justice — qui me plaît pourtant — faite à Bernis, mais celle qu'on peut faire mieux au XVIIIe siècle, après avoir lu ce livre, parce qu'il ajoute des raisons de plus aux raisons que nous avions de le mépriser !

MADAME DE RÉMUSAT [1]

I

Il paraît qu'on veut nous les faire boire à petits coups, ces *Mémoires*. On ne nous en donne que le premier volume, les autres viendront après. Nous les donnera-t-on un à un?... Cette lecture qu'on nous dose est-elle donc d'un effet si capiteux qu'on soit obligé d'en interrompre la lecture, ou si charmante qu'il faille en prolonger le plaisir?... Il est vrai que ces *Mémoires* ont déjà été publiés. Pour ceux qui regardent par l'obscur soupirail de la *Revue des Deux-Mondes*, on les y a vus encavés, car la *Revue des Deux-Mondes* est le caveau funéraire des Rémusat, même vivants; mais nous qui ne regardons pas par

1. *Mémoires de madame de Rémusat* (*Constitutionnel*, 10 Novembre 1879).

ce trou, nous ne vous parlerons que de ce premier volume, par la très bonne raison d'abord que nous n'en avons pas un autre sous la main, et qu'ensuite la manière, la touche, le genre d'esprit de l'auteur, sa manière de sentir et d'observer, et de dire et de faire voir ce qu'il a vu, tout ce qui constitue enfin le talent du faiseur de mémoires, doit se trouver déjà dans son premier volume, et, pour la Critique. si elle a quelque tact et quelque pénétration, faire présumer ceux qui vont suivre. Évidemment, ce n'est pas assez pour les faits eux-mêmes. Il est hors de doute que, dans l'histoire d'un règne, si on l'écrit avec des souvenirs personnels et sous la forme individuelle de mémoires, les faits ne sont pas tous, en intérêt, égaux entre eux. Mais l'auteur, lui, est toujours égal à lui-même. Il a partout le même cerveau et la même manière de s'en servir. Sans être Pascal ou Saint-Simon, dont quatre lignes suffisent pour que l'étoile de leur génie s'y lève et apparaisse, on peut, dans un premier volume qui doit être suivi de plusieurs autres, reconnaître tout de suite si l'écrivain est véritablement supérieur et, encore mieux, s'il ne l'est pas.

Madame de Rémusat, mère de M. Charles de Rémusat que nous avons tous connu, et grand'mère de M. Paul de Rémusat qui fait ce qu'il peut pour se faire connaître et qui s'agite sous ces caparaçons de famille, madame de Rémusat, morte en 1821, qui a écrit des *Mémoires* publiés si tardivement

entre-t-elle, du coup de cette publication, dans cette illustre compagnie d'historiens personnels qu'on appelle des auteurs de Mémoires, et qui va de Joinville à Commines, de Commines à Montluc, de Montluc à Saint-Simon, et de Saint-Simon à Chateaubriand?... Et encore je ne nomme là que les grosses perles du collier!... Est-ce un évènement dans l'ordre des révélations que le livre de madame de Rémusat? En est-il un dans l'ordre du talent? Nous naît-il quelqu'un de cette tombe, cinquante ans fermée, et qui s'ouvre et nous lâche son petit cadavre ? Ranimé aux purs souffles de ce temps, le petit cadavre va-t-il, ressuscité, vivre désormais dans l'immortalité de ceux avec qui l'histoire, la grande histoire, sera tenue de compter?... Telle est la question que les énervés de salon qui lisent la *Revue des Deux-Mondes* disent résolue, et on le conçoit. Madame de Rémusat, qui était centre gauche, avant qu'il y eût un centre gauche en France, sous cet Empereur qui ne connaissait guères que des centres de bataille, madame de Rémusat est très goûtée, dans ce siècle de République, de ceux-là même qui sont plus avancés que le centre gauche... car, malgré tous les airs de justice qu'elle veut se donner, son livre est, au fond, dirigé contre l'Empereur Napoléon, cet homme trop grand qu'il faut rapetisser! Certes! ce livre, après ceux-là dont nous gargarisons depuis quelque temps nos bouches républicaines : après l'histoire de la famille des Bonaparte

par ce puissant halluciné, à verve imaginative, de Michelet; après le pamphlet haineux et puritain de Lanfrey contre la gloire napoléonienne, paraîtra peut-être bien fade. Mais après la cuisine de ces livres violents, un peu de crème peut être agréable, et le livre de libéralisme douceâtre de madame de Rémusat sera comme un plat de crème pour la Haine qui a bien dîné et qui se pourlèche dans les sensations du dessert. Madame de Rémusat, femme très convenable, selon l'acception que le monde donne à ce mot-là, mariée à un homme aussi très convenable, et pas plus! n'a dans son livre aucune des inconvenances de la passion ou du talent exaspéré par la passion. C'était, de nature, une âme sage, sans grand effort ni ressort, un esprit assez fin, mais à la plume pâle (l'oie l'a comme le cygne), et bien digne en tout d'être la mère de l'académicien Charles de Rémusat, « le navet philosophique », comme l'appelait le terrible Veuillot, cet amateur de piments, dédaigneux de navets! et c'est la grand'mère de M. Paul de Rémusat, ce décoloré des décolorés, l'anémique final d'une race intellectuellement peu sanguine. Par elle-même, s'il n'y avait qu'elle dans son livre, madame de Rémusat serait moins qu'intéressante... Ce n'est qu'un honnête *bas-bleu* politique et moral, sérieuse et pudibonde derrière son éventail, n'ayant aucune des jolies grâces de la frivolité, et, disons-le, très ennuyeuse quand elle ne raconte pas les anecdotes qu'on cherche dans ses *Mémoires*, et qu'elle raconte — nous

dit-on — dans ses autres volumes encore plus que dans celui-ci. Seulement, elle avait une valeur que n'avaient ni Lanfrey, ce cuistre planté devant une bouteille d'encre, ni Michelet, ce génie hanté qui ne vivait qu'avec ses visions historiques. Elle avait été une dame du palais chez l'Impératrice Joséphine, et voilà l'aimant de son livre, — un aimant tout impersonnel! Elle avait été dans la haute domesticité de la cour impériale, et je ne dis pas cela pour la ravaler, au contraire! moi à qui la fierté républicaine a donné le goût de l'humilité monarchique, et qui adore le despotisme sous toutes les formes... Or, tant que les hommes seront ce qu'ils sont, ils trouveront toujours le plus entraînant et le plus bas des plaisirs à entendre les domestiques caqueter et commérer sur leurs maîtres, et les insulter!

II

C'est là le succès actuel de ces *Mémoires*, que le talent n'expliquerait pas. Ce n'est que les caquets et les commérages d'une femme qui a jugé ses maîtres, et qui en avait le droit, — car on a le droit de juger tout le monde quand on le peut, — mais qui n'eut ni

la bravoure ni la franchise de ses caquets et de ses commérages, brûlés, un jour, par une peur verte, quand l'Homme jugé revint de l'île d'Elbe, mais repris et refaits quand il fut à Sainte-Hélène et qu'on fut parfaitement sûr qu'il n'en reviendrait pas !!! Ces *Mémoires* restèrent tout le temps de la vie de madame de Rémusat et de celle de son fils dans la cassette hermétiquement fermée dont ils s'échappent maintenant. Ils y restèrent tout le temps — qui fut long — où le Libéralisme aurait craint, en disant du mal de Napoléon, d'être impopulaire, et jusqu'à l'heure où le fils du fils a bien vu qu'il n'y avait plus rien à redouter, et que même ces *Mémoires* arriveraient très bien à cette heure de République où le monde tout entier s'acharne sur la grande Mémoire qui écrase la tête des reptiles — redressées de partout — de l'envie et de l'égalité ! A tous les coups de pied contemporains portés au lion mort, aux semelles de ces pieds, grossières, ignobles et salissantes, M. Paul de Rémusat, en publiant le livre de sa grand'mère, a ajouté l'élégant coup de pied chaussé de satin d'une femme qui avait marché si longtemps sur les parquets de l'Empereur. Ah ! quand Saint-Simon écrivait ses enragés Mémoires contre Louis XIV et la Reine anonyme de France, la grande marquise de Maintenon, ils étaient la vengeance d'un ambitieux méprisé par Louis XIV, qui ne lui accorda jamais rien et qui le laissa toute sa vie se morfondant parmi les ducs inutiles, dans le tas

éblouissant des courtisans de l'Œil-de-Bœuf. On comprend, certes ! Saint-Simon, et on lui pardonne son livre, qui a d'ailleurs assez de génie pour se faire tout pardonner. Mais madame de Rémusat n'est pas dans les mêmes conditions que Saint-Simon. Bonaparte l'avait prise, elle, le lendemain de la Révolution, dans l'ornière où roulait la société française quand elle ne roulait pas sur la planche de l'échafaud, et du fond de cette ornière il l'avait appelée et élevée jusqu'à la personne de sa femme Joséphine, qui n'était pas encore l'Impératrice, mais qui allait le devenir. Non content de cette élévation, il lui avait toujours montré, dans ses rapports de souverain à sujette, une confiance et une familiarité qui, entre égaux, seraient un charme et créeraient des obligations de reconnaissance. Eh bien, madame de Rémusat, qui n'a que sa petite plumette de femme, a voulu s'en servir, comme Saint-Simon de la sienne ! Elle s'en est servie comme Saint-Simon, cette chétive Saint-Simonette ! Et elle n'étouffait pas cependant, comme Saint-Simon, d'ambition refoulée, d'orgueil saignant, de la conscience de facultés méconnues et de mépris immérité. Elle n'avait pas besoin, comme lui, d'enfouir chaque soir dans des mémoires qui répèteraient à la postérité, comme les fameux roseaux, le cri de haine et de vengeance englouti là :

Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne ! !

Qu'avait-elle à dire dans les siens, elle! sur celui qui l'avait comblée?... Si Saint-Simon, toute proportion gardée, avait jamais été traité par Louis XIV comme madame de Rémusat par Napoléon, oh! le passionné aurait déchiré à belles dents les plus belles pages écrites par son génie, tandis que, deux fois dans sa vie, cette femme sans discrétion et que le génie n'excuse pas s'est obstinée aux caquetages de son ingrate médiocrité!

Et elle l'a bien senti, du reste, et c'est la seule chose qui l'excuse, s'il y a une chose qui puisse l'excuser! Elle a bien senti, au fond, que ce n'était pas à elle à remuer tous ces faits scandaleux et toutes ces anecdotes impures dont la haine des partis et la curiosité des esprits malsains vont faire ripaille. Elle a bien senti qu'il y avait là un scrupule à respecter ou à vaincre, et si l'a vaincu, elle ne elle l'a pas fait fuir, et il est revenu sur elle, ce noble scrupule, et, tout le long de son volume, on voit qu'il l'obsède et qu'elle travaille à s'en délivrer. Elle devine bien, allez! que l'opinion des âmes hautes peut, quelque jour, lui reprocher d'avoir accepté une position d'intimité chez Bonaparte pour trahir son intimité en la révélant dans ce qu'elle a eu de coupable, de honteux et d'indigne de cet homme, qu'elle, plus que personne, ne doit voir et ne montrer que par ses côtés les plus grands. Ne parlez pas de l'honneur de l'Histoire! Même pour l'honneur de l'Histoire, ce n'était pas à la

dame du palais de l'Impératrice, ce n'était pas à la compagne de Joséphine, à découvrir, comme le fils de Noé, la nudité paternelle, les faiblesses de ses bienfaiteurs; car les bienfaiteurs sont des pères ! Dans l'histoire, cette besogne virile et ce nettoyage d'Hercule, ce n'est jamais une femme qui peut prendre dans sa main — destinée à toujours rester pure — la plume audacieuse de Suétone, quand elle l'aurait taillée plus fine pour qu'elle fût pour elle moins grossière... Et ce n'est pas surtout une femme chaste comme madame de Rémusat, ce n'est pas l'épouse vertueuse et raisonnable d'un mari raisonnable et vertueux, et que Bonaparte avait eu la délicatesse de ne pas séparer quand il leur donna à tous deux une charge dans son palais ! C'est évident, quand on la lit, qu'elle sait tout cela aussi bien que nous, la femme des mémoires que voici; et on le comprend et on le voit à l'acharnement des explications qu'elle se donne pour se justifier à ses yeux. Mais que voulez-vous? le commérage de la femme, la fureur d'écrire, qui est à certaines d'entre elles ce qu'est à d'autres la fureur de parler, voilà à quelle pitoyable démangeaison une femme, noble de cœur, sacrifie la noblesse de son âme ! Et qui sait? peut-être même ne l'aurait-elle pas sacrifiée sans son fils, qui méditait de publier un jour ses *Mémoires*, qu'elle n'avait probablement pas écrits pour être publiés, et dont il voulait faire, quand le temps serait favorable, une révélation et une histoire.

III

Et à présent le mal est fait, commencé par elle et achevé par son fils et son petit-fils, qui a obéi aveuglément à la consigne de son père. Les *Mémoires* ont déjà leur scandale et ils vont continuer leur train. Ils ont parlé, quand le rôle et la dignité de madame de Rémusat étaient de se taire. Mais elle ne l'a pas voulu ou elle ne l'a pas pu : lequel des deux?... Quelle que soit l'importance de ces *Mémoires*, qui n'en ont d'autre, selon moi, que la position de l'auteur, et bien avant qu'on s'occupe de ce qu'ils renferment et de ce qu'ils retracent, la question morale se lèvera toujours devant eux, devant eux qu'un autre peut-être que madame de Rémusat aurait pu écrire, mais à la condition expresse de n'être ni une femme, ni une dame du palais! La question morale, la terrible question morale primera toutes les autres questions, historiques ou littéraires, soulevées par ce livre, qui, s'il a contaminé quelqu'un, commence par atteindre des éclaboussures de ses récits la main pudique de son auteur... Avant tout, préalablement avant tout, on se demandera si l'auteur de ce livre contre Bonaparte et les siens n'est pas

restée où elle était, dans sa fonction d'où elle observait des choses qu'elle révèle? Elle a dit vainement quelque part de Bonaparte, le glorieux Consul, quand il allait ôter son masque de gloire et montrer, hélas! l'Empereur Napoléon avec des vices qu'elle ne lui connaissait pas, que, jusque-là, « elle l'avait trop aimé « pour ne pas le haïr! » Ce n'est là qu'un mot pris aux vers d'un poète et qui ne prouve rien; car la haine, cette belle haine, est demeurée tranquille et faisant immuablement son service, comme la fidélité et l'amour! Et quand l'assassinat du duc d'Enghien dut ajouter et ajouta l'horreur pour l'assassin à la haine pour le despote, madame de Rémusat — bouleversée, nous dit-elle, — mêla ses larmes à celles de Joséphine; mais elle resta les pieds dans le sang qui tachait cette cour et que Bonaparte avait fait couler. A ce moment-là, Chateaubriand donnait chevaleresquement sa démission d'ambassadeur et gagnait ainsi le droit, lui, de faire des mémoires contre Bonaparte! Mais madame de Rémusat continua de se laisser *prendre et tirer l'oreille* par la main bienveillante et sanglante du tyran qu'elle haïssait. Convenons-en, il faut que les Bonaparte soient bien profondément odieux aux Rémusat, pour publier les mémoires de leur mère où de pareilles choses se lisent et se retournent contre elle! N'aurait-il pas été plus respectueux de les supprimer?...

Et d'autant qu'après tout, historiquement, littérai-

rement, ces mémoires ne rapporteront pas déjà tant de gloire à la femme qui les a écrits! Historiquement, à part les anecdotes indécentes, qu'on trouvait dans les affreux pamphlets du temps sur une cour où traînaient, malgré les efforts de Napoléon pour l'assainir, les habitudes révolutionnaires et les habitudes militaires, ce qui ne constituait pas, il est vrai, une énorme moralité, ces *Mémoires*, au fond, n'ajoutent pas grand'-chose aux notions que nous avions et qui sont répandues dans tous les mémoires contemporains. Littérairement, ils sont inférieurs à la plupart. Comparez-les aux Mémoires de Beugnot, par exemple, ou à ceux de Chateaubriand sur l'Empire, de Chateaubriand, ce Tacite somptueux! Madame de Rémusat, qui a dans le style une petite élégance, comme elle a de petits remords dans son âme droite pour avoir écrit des mémoires qu'elle ne pouvait pas réellement écrire sans se manquer à elle-même, madame de Rémusat n'a pas intellectuellement d'originalité qui lui soit propre. Elle a, par exemple, des manières de juger Bonaparte qui rappellent par trop la manière de le juger de madame de Staël. Elle n'a pas les mêmes raisons que l'auteur des *Dix ans d'exil* pour le juger comme elle le juge, si ce n'est le libéralisme de ses idées, prises aussi à madame de Staël. C'est une espèce de madame de Staël effacée, sans talent et sans *motif d'être*; car la haine de madame de Staël pour Napoléon était motivée. Tout le monde le connaît, ce motif de femme,

qui est pour les femmes la raison suprême de leurs opinions et de leurs actes. Madame de Staël avait reçu en plein cœur le coup de soleil de la gloire de Bonaparte et elle en avait été brutalement dédaignée... Mais madame de Rémusat, quoiqu'elle ait parlé de le *haïr pour l'avoir tant aimé*, n'avait pas contre Napoléon, et pour en parler comme elle en a parlé, la grande raison de ses sentiments méprisés! Elle n'avait pas la nature ignée de madame de Staël. Elle n'avait que l'admiration d'un bas-bleu inférieur pour un bas-bleu supérieur, qui éclatait du génie brûlant de la femme. Elle, elle n'éclatait d'aucun génie et surtout elle ne brûlait pas... Mais elle cherchait à le rappeler, ce bas-bleu supérieur, par l'analyse des caractères, le délié des aperçus dans les portraits qu'elle a tracés en ses *Mémoires*, et jusque par la coupe de ses phrases, dans lesquelles tinte lointainement quelque chose de madame de Staël. Assurément, tout cela ne portera pas assez haut son livre pour en faire perdre de vue l'inspiration première et les détails compromettants. Le bas-bleu politique et moral dont nous avons parlé a entraîné la femme dans madame de Rémusat, qui n'aurait pas dit certainement dans son salon ce qu'elle dit sur le papier, qui ne rougit pas, lui, comme rougit la figure humaine. Personne n'est plus disposé que moi à croire absolument à la vertu de madame de Rémusat, mais elle n'en a donc pas entendu la voix quand elle écrivait les anecdotes qui feront certaine-

ment la triste fortune de son livre, et qui ont troublé certainement sa conscience morale tout en les écrivant, tout en lui enlevant du même coup la pudeur et la reconnaissance.

Quelque respect que j'aie pour elle, et justement parce que j'ai du respect pour elle, je ne m'accoutumerai jamais bien à voir dans une femme quelque chose comme un Tallemant des Réaux...

LE

PRINCE DE METTERNICH [1]

I

Il est ici, à la tête de ces Mémoires, peint par Lawrence et peut-être énervé par Lawrence, dont les portraits se ressemblent tous et nagent dans la mollesse d'un même idéal. Il est ici, assis les jambes croisées, en habit d'ambassadeur, un jour de réception, chamarré de broderies et d'ordres, mince, élégant, très dandy (il en était un), avec une tête aristocratique qu'il portait droite, mais sans hauteur; — une de ces belles têtes de son temps qui rappellent celles du prince de Galles, de Fontanes et du dernier

1. *Mémoires du prince de Metternich* (*Constitutionnel*, 2 Février 1880).

duc de Richelieu (le ministre de la Restauration); — une tête petite et fine, attentive, souriante, mais d'un sourire réprimé, qui s'est réfugié dans les yeux. Ce qui domine dans cette noble image, c'est l'air, — l'air, perdu maintenant, de ce qu'on appelait autrefois la bonne compagnie... On conçoit qu'avec cette figure-là on fût l'ennemi né de la Révolution.

Mais il n'y a, dans ce portrait, que le diplomate, — et dans le livre qui suit le portrait, il n'y a que le diplomate non plus. Il va pourtant, ce livre, jusqu'à la chute de Napoléon. Certes! je m'attendais à davantage. Ce grand nom de Metternich m'imposait! Je sais bien que toutes les qualités diplomatiques sont ici : la pénétration, la dignité, la patience, l'inflexibilité douce, le sang-froid, et le calme qui veloute le sang-froid, et la droiture qui simplifie tout. Mais l'homme d'État, dans sa force souveraine, *la guisa di leone che si posa*, l'idée enfin qu'à distance on ne peut s'empêcher d'avoir de Metternich, de celui qui porta longtemps ce titre glorieux de grand-prévôt de l'Europe, n'y est pas. On l'y cherche en vain. Il y apparaîtra, sans nul doute, plus tard, à travers les expériences de l'histoire. Les volumes qui suivront pourront nous le montrer... Mais que je hais cette manière de publier un livre volume par volume, et que c'est mal entendre la gloire d'un homme que de nous la donner à petits coups répétés, que de nous la faire boire à petites gorgées, au lieu de nous frapper, dans une publication

d'ensemble, de l'explosion de tous les mérites qui l'ont conquise! Les grands hommes ne se détaillent pas. Il faut les prendre en bloc. Ce sont de magnifiques synthèses que l'analyse diminue toujours... Ici, dans ce premier volume, elle diminue le Metternich qui s'y trouve, et elle fait trembler pour le Metternich qui ne s'y trouve pas!

Le Metternich qui s'y trouve, c'est l'adversaire de Napoléon, qu'il a vaincu à la fin, comme la patience de Dieu vient à bout de toutes les impétuosités des hommes. Le Metternich qui ne s'y trouve pas, c'est l'adversaire de quelque chose de bien autrement fort que Napoléon, malgré toute la hauteur de son génie : c'est l'ennemi de la Révolution, et de la Révolution qu'il n'a pas vaincue, malgré toute la bassesse du sien. Pour avoir la mesure exacte du prince de Metternich, il faut joindre les deux gloires dont la sienne est faite, — la gloire d'en avoir *fini* avec Napoléon qui semblait l'*Infini* de la guerre, et la gloire d'avoir été, plus de vingt ans après, le grand Prévot de l'Europe contre cette Révolution qu'il arrêta, mais qu'il ne sut pas *exécuter*. S'il l'avait su, il aurait été plus grand que Napoléon lui-même... Il aurait été, dans l'ordre de l'action, incontestablement le plus grand homme des temps modernes, au lieu de n'en être tout simplement que l'un des plus grands!

II

Car l'un des plus grands, assurément, il l'a été. De tous les hommes d'État qui ont le mieux combattu contre la Révolution, je n'hésite pas à dire qu'il est le premier. Ni l'Empereur Napoléon lui-même, cette Inconséquence sublime qui rétablissait l'ordre en France et qui portait aux peuples le despotisme et la révolution entremêlés sur la pointe de son épée, ni Pitt, ni Castlereagh, qui continua Pitt, ni Nesselrode, ni Pozzo di Borgo, qui, toute leur vie, luttèrent contre la Révolution et le principe révolutionnaire incarnés dans la personne de ce Bonaparte qui aurait voulu les y étouffer, mais qui ne put pas! ne valurent en fermeté, en divination, en calcul, en résultat préparé avec la patience d'un principe éternel, cet homme qui n'eut que deux idées : assurer la prépondérance de son pays et donner la paix au monde bouleversé, et qui attendit son moment au milieu de toutes les ondoyances et les cùnctations de la politique la plus orageuse, avec la sérénité d'une prévision indubitable et d'une incoercible espérance... S'il était permis de regarder dans le jeu mystérieux

de la Providence, on dirait qu'elle avait préparé ces deux cartes pour les jouer l'une contre l'autre : Metternich et Napoléon ! Rapprochement qui fait rêver, ils eurent, à des époques différentes de leur première jeunesse, le même maître d'escrime à Strasbourg, eux qui allaient s'escrimer l'un contre l'autre jusqu'à ce que le plus terrible ferrailleur des deux fût, d'un simple coup droit, attendu longtemps, abattu!... De race très haute, de naissance, de tradition historique et domestique, de raison et d'étendue intellectuelle, Metternich semblait avoir été créé pour la lutte qui se préparait entre les monarchies et la Révolution. Fils d'un comte de l'Empire, ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas autrichiens, « que le titre de mi-« nistre dirigeant au gouvernement général caracté-« riserait mieux », nous apprend-il dans ses *Mémoires*, il avait été trempé par son père, ambitieux pour son fils, dans ce torrent des connaissances humaines qui devaient, croyait-il, rendre ce fils, comme le Styx, invulnérable, et il l'était déjà si bien, par le fait de sa propre nature, qu'une éducation dangereuse ne put rien, nous dit-il, sur la solidité de son esprit et de son âme. Son père, indifférent comme les grands seigneurs de ce temps-là aux choses religieuses, avait livré l'intelligence de son fils à l'enseignement d'un prêtre jacobin et apostat, qui professait le droit canon à Strasbourg. Mais l'influence de ce misérable n'eut aucune action sur l'esprit d'un jeune homme

qui, d'instinct et de pressentiment historique, commençait déjà de comprendre que cette grande question de la Révolution, qui se levait alors, était la dernière question de l'avenir, à laquelle était attaché pour un temps, dont maintenant nous voyons la fin, la perte ou le salut du monde.

Oui! dès cette époque il comprit cela, confusément peut-être, mais assez clairement, cependant, pour se dire qu'il s'opposerait, s'il devenait jamais un homme politique, à cette Révolution qui devait tout entraîner, si on ne s'y opposait pas... Seulement, chose singulière ! il n'avait pas, à cette époque, la moindre vocation politique. Il était né avec le beau don qui lui a tant servi depuis ; il avait le calme d'un Dieu. De toutes les études qu'il embrassa au commencement de sa vie, celle qui l'attira le plus était l'étude calme, comme lui, des sciences naturelles. Il se plongeait avec délices dans cette limpidité et il eût voulu n'en jamais sortir. Mais son père le poussait aux affaires et lui en mettait presque fougueusement dans les mains. L'ambition lui manquait.

Dieu, qui se plaît à ces contrastes et qui voulait qu'un jour l'homme de la guerre, Napoléon, fût vaincu par un homme de paix, n'avait pas donné à l'Arrivé déjà par sa naissance l'ambition qu'il avait si large ment départie à l'immense Parvenu qui allait se produire et stupéfier l'univers! Cependant, docile et respectueux, Metternich céda à la volonté de son Empereur

et de son père, qui le marièrent à la diplomatie pour le marier plus tard au gouvernement. Sujet et fils, il n'opposa pas plus de résistance qu'une fille à l'âme haute, qui fait un mariage de convenance dont elle a senti la noblesse. En ceci, il était bien de sa race, puisqu'il en acceptait les obligations ! Plénipotentiaire d'abord à Dresde et à Berlin, il fut, après la bataille d'Iéna et l'entrevue de Tilsitt, envoyé comme ambassadeur à Paris pour contenir le lion qui épouvantait l'Autriche et qui menaçait l'Europe entière. Commission difficile et même dangereuse ! Mais Metternich avait alors toutes les qualités qui fixent la fortune. Il était jeune. Il avait l'âge de Bonaparte à Marengo, comme il le dit à Napoléon qui s'étonnait de sa jeunesse, montrant au premier mot une présence d'esprit qu'il garda toujours avec l'homme qui la faisait tant perdre aux autres. Cet aristocratique ambassadeur, dont nous pouvons avoir l'idée par le portrait de Lawrence, cachait avec beaucoup de charme, sous les élégances du jeune homme, sa prématurité aux affaires, et sous les plus entraînantes séductions la plus rare possession de soi. A cette cour de soldats, il apportait des manières inconnues, et il eut des succès qui ne furent pas tous diplomatiques et qu'il n'a pas dits dans ses *Mémoires*... C'est de cette ambassade et de ce moment qu'il faut dater l'importance du rôle qu'il joua plus tard et ce grand duel diplomatique entre lui et Napoléon, lequel dura des années, interrompu un jour par

le mariage de Marie-Louise, qui n'apaisa pas l'ambition du Minotaure à qui on l'avait livrée, puis repris et continué avec des phases diverses et un véritable acharnement de persévérance, entre ce Corse retors et violent, mais éblouissant de génie, et cet Autrichien irréprochablement doux, que Napoléon, même en l'outrageant, ne put jamais mettre en colère, et qui, finalement, fut assez fort pour ôter à son terrible adversaire le droit de se croire et de s'appeler : « *l'homme du destin !* »

III

C'est cette intéressante période d'histoire, si pleine de négociations, d'interventions, de propositions, de médiations armées ou non armées, qui aboutirent à la coalition de 1814 entre les Puissances fatiguées de ce colosse de Napoléon, qui leur pesait sur la tête, et dans lesquelles Metternich, devenu chancelier de l'Empire et le Richelieu d'un souverain qui s'absorbait de plus en plus, comme Louis XIII, dans son ministre, prenait la première place ; — c'est cette période que racontent les *Mémoires*. Je n'ai point à les discuter. Ils disent, sans apporter rien de nouveau dans les faits,

ce que l'histoire, écrite par toutes les mains qui ont voulu l'écrire, depuis longtemps nous avait appris. Je n'ai, moi, qu'à *littérairement* les juger, et à montrer ce qu'ils peuvent ajouter de gloire, par le talent dont ils brillent, à la gloire de l'homme d'action qui les a écrits. Eh bien, franchement, je ne crois pas qu'ils en ajoutent!...

L'auteur, qui n'est uniquement que diplomate dans ce volume, l'est même jusque dans son langage imperturbablement diplomatique. Il est clair, précis et froid comme une dépêche. Jamais il n'y a un quart d'heure de distraction et d'écrivain. Jamais une minute d'artiste à qui la verve pousse tout à coup dans le plaisir de raconter. Cet homme, au niveau de tout ce qu'il y a socialement de plus élevé, cet esprit politique qui a connu — moins pour en jouir que pour en jouer — toute la société européenne de son époque dans ce qu'elle avait de plus éclatant ou de plus curieux, n'a pas laissé un portrait, — un *seul* portrait, — vivant et coloré, dans ses *Mémoires!* On y est toujours à cent mille lieues de Saint-Simon et de Chateaubriand! Cette éternelle bataille diplomatique engagée incessamment et perpétuellement entre Napoléon et lui, Metternich, il la raconte, en ces *Mémoires*, écrits cependant pour la postérité, comme s'il en faisait un rapport officiel à sa cour. S'il y a quelque chose pourtant qui prête merveilleusement au relief, à la couleur, au pittoresque, à la haute et profonde comédie, c'est la tactique et,

disons-le, les roueries de Napoléon, le *tragediante* et *commediante*, si bien défini par le Pape, et ses conversations avec l'ambassadeur d'Autriche, qu'il essayait d'entraîner à ses idées et à ses plans, et dans lesquelles il déployait toutes ses fascinations de serpent, quand ce n'était pas le luxe de ces colères fourbes qui faisaient trembler tout le monde, excepté l'impassible Metternich, qui, lui, les pénétrait toujours !... Malgré cette absence de vitalité littéraire qui trompe si cruellement l'espoir qu'on avait en ouvrant ces *Mémoires de Metternich*, faits pour remuer et brasser tant de choses, — qui les touchent mais qui ne les remuent pas avec la puissance qu'on voudrait, — il est impossible cependant de ne pas admirer, sinon l'œuvre écrite, au moins la personnalité de Metternich à travers cette œuvre imparfaite. Si la Diplomatie, en effet, n'est pas la coquine d'esprit qu'elle passe pour être, Metternich est certainement le plus grand des diplomates qui aient jamais existé, parce qu'il en est le plus désintéressé et le plus pur.

Il avait un jour tendu la main — ou plutôt celle de la fille de son souverain — à Napoléon, croyant acheter la paix du monde à ce haut prix ; mais quand il vit qu'un tel sacrifice était inutile, il n'entendit plus à rien et se prépara à la guerre d'extermination contre cet incorrigible et implacable Napoléon, qui voulait la domination du monde par la guerre. Metternich fut, comme Pitt, le *ministre des préparatifs*. C'est Pitt,

non pas ministre-roi dans son île d'Angleterre, mais ambassadeur sur le Continent, mais à la cour même de cet ennemi nerveux, redoutable et fulminant, qu'il fallait savoir manier, comme une arme chargée toujours près d'éclater ! Position d'une bien autre difficulté et d'un bien autre danger que celle de Pitt, et dont ce pâle et *rageur* Pitt, l'*enfant colère* de Sheridan, ne se serait jamais tiré... Metternich est le politique de raison et de haute prévoyance, qui, par l'habileté de sa conduite, donna à son gouvernement le temps d'armer et de s'entendre avec ses alliés pour frapper ce grand coup d'une coalition dernière, dont le succès dut faire tressaillir dans sa tombe le grand ministre anglais que le canon de la victoire d'Austerlitz avait tué !

Le but que Metternich n'avait jamais cessé de viser fut donc atteint, et, voici qui est sans exemple dans l histoire des Diplomaties, il fut atteint sans que la loyauté humaine fût une seule fois profanée par un mensonge et la fierté par une bassesse. Metternich a fait passer impunément dans la diplomatie ce qu'on n'y avait jamais vu, — l'inaltérable vérité. Encore une fois, quel dommage que cette Iliade diplomatique n'ait pas, ici, rencontré son Homère ! Metternich, du reste, n'a pas l'air de le regretter. Il dit quelque part, avec l'indifférence d'un dandysme à sa taille : « J'ai « fait de l'histoire ; je n'en écris pas. » Mais si les *Mémoires* que, d'après ses ordres, on publie, ne sont

pas de l'histoire, que sont-ils donc ?... Le dandysme de Metternich lui-même n'a pas le droit de mépriser cet autre dandysme à qui nous devons cette chose sublime : *les Commentaires de César*...

IV

Tel il est, ce premier volume des *Mémoires*, — car le second n'est qu'un tas de papiers diplomatiques et de preuves à l'appui, — et tel il causera, je le crains, une déception profonde à ceux qui le liront avec le souvenir de César et de Bonaparte et de tous les grands hommes d'action qui, par dessus leur grandeur, mirent celle de grands écrivains ! Tous, en effet, n'ont pas cette gloire de la plume, tout aussi rare que l'autre gloire. Nesselrode, le contemporain de Metternich, a publié aussi des *Mémoires*, que sont-ils devenus ?... Supérieur à Bonaparte par le calme de son âme, le désintéressement de toute ambition personnelle et la moralité de sa politique, Metternich n'avait pas, comme Bonaparte, le don d'écrire avec génie, qui prolonge dans la postérité l'éblouissement de sa gloire et en couvre si brillamment les taches. Les Mémoires que voici nous montrent Metternich et

ce qu'il fut, non pas tout entier, comme un portrait vivifié par la magie du peintre, mais comme un plâtre pâle qui moule imparfaitement la vie, en attendant l'homme du portrait intégral ou de la statue... La gloire des hommes d'action n'est réellement complète qu'à la condition d'un historien qui, en racontant leurs faits et gestes, fasse équation, par la beauté de son récit, avec le génie qui les a voulus et accomplis.

Eh bien, cet historien-là, l'histoire le doit toujours à Metternich! Chateaubriand fut plus heureux. Chateaubriand, si petit comme homme d'État quand on le compare à Metternich, a trouvé en lui-même l'historien qui a grandi sa vie et l'a passée au prisme de son admirable talent d'écrivain. Il eut ce qui manque encore à Metternich, et même, pour le dire en passant, il s'en servit contre Metternich. Dans ses magnifiques *Mémoires d'Outre-tombe*, l'un des plus grandioses documents que l'histoire du XIXe siècle aura à consulter, Chateaubriand, qui fut jaloux de Rivarol, ne dit qu'un mot — un mot ironique et presque insultant — sur Metternich, et, ce mot dit, il le couvre du plus dédaigneux et du plus incompréhensible silence. C'est d'Alexandre, l'Empereur de Russie, qu'il se sert pour intercepter le rayon de la conduite de Metternich et voiler sa prépondérance dans le conseil des plénipotentiaires d'alors... Malgré sa position si spéciale et si délicate vis-à-vis de la fille de son Empereur, une

première fois sacrifiée, Metternich mit de nouveau à ses pieds un intérêt de famille devant le principe monarchique, plus haut que tout et qui l'emportait sur tout, quand il fallut se prononcer entre le droit de la maison de Bourbon et celui de la femme de Napoléon et de son fils. Où Alexandre, le faible et libéral Alexandre, hésita longtemps, lui n'hésita pas une minute. Napoléon II, quoique le fils d'une archiduchesse d'Autriche, de la fille de son souverain, était toujours pour Metternich le principe révolutionnaire!... Ses Mémoires l'affirment ; mais l'histoire écrite par le génie reste immuablement écrite jusqu'à ce qu'elle ait été raturée par un génie égal ou supérieur. Il faudrait, en sonorité, la voix de Chateaubriand, pour répondre à Chateaubriand !

V

Encore une fois, voilà le reproche qu'on peut faire à la première partie des *Mémoires de Metternich*. On n'y entend pas une seule fois cette voix puissante de l'écrivain, qui augmente la gloire et la beauté des choses racontées. Les volumes qui suivront diront-ils mieux ?.. Perdront-ils l'accent inanimé de toute

cette diplomatie ?... Serons-nous vengés par un style supérieur de la médiocrité de celui-ci ?... Il n'est guères permis de l'espérer. C'est la même plume que va écrire. Qui est né écrivain l'est toujours, même sans grammaire et sans orthographe ; mais qui ne l'est pas, ne l'est jamais, et les sujets les plus beaux qu'on puisse traiter n'y font rien : ils ne soulèvent et n'enlèvent jamais que les esprits qui ont des ailes ! Or, il faut bien le dire, quoi qu'il en coûte, Metternich, cet esprit *prince*, froid, raisonnable, étendu, mais mesuré, mais d'un équilibre qui fit sa force au milieu des passions déchaînées du XIXe siècle, sans enthousiasme mais non pas sans résolution, n'a ni les ailes, ni les griffes de l'écrivain. Si, quand il eut devant lui Napoléon Bonaparte, la plus grande et la plus fulgurante incarnation de la Révolution qui fut jamais, il n'a pas dépassé, en en parlant, le ton du diplomate en exercice, que croire de son langage lorsque, Bonaparte abattu, il n'aura plus devant lui que cet esprit révolutionnaire qui est partout, comme une vapeur empoisonnée et incompressible, et qu'on ne pouvait pas mettre, comme Bonaparte, à Sainte-Hélène ?... Hélas ! c'est cet esprit révolutionnaire plus difficile à tuer que Napoléon qui vainquit Metternich, qui avait vaincu Napoléon ! !

Après l'illusion dont il fut la dupe, cet esprit lucide, qui avait si peu d'illusions, qu'en jetant à Napoléon la fille des Césars il apaiserait la faim d'une

ambition qui aurait mangé jusqu'aux étoiles, il en eut une autre : ce fut de croire qu'il avait tué la Révolution, quand il ne l'avait qu'endormie. Metternich échappa au danger de sa première illusion à force d'activité, de ressources et de génie, mais la seconde le perdit et le renversa. En 1848, cette Révolution endormie tout à coup se réveilla, et il s'en fallut de bien peu qu'elle ne jetât à la potence ce grand Prévôt de l'Europe, qui l'avait surveillée et qui lui avait donné le magnifique *statu quo* d'une paix intérieure pendant vingt-cinq ans, ce qui, par parenthèse, est bien quelque chose, et que les temps nouveaux ne reverront plus. Quel gouvernement, en effet, peut se vanter maintenant d'avoir devant soi vingt-cinq ans de vie ? Leurs jours, à tous, sont comptés. Et il n'y a pas de menacé que les vieilles monarchies, il y a aussi les jeunes républiques, ces dévoreuses de monarchies, qui seront à leur tour dévorées par une anarchie sans exemple et une démagogie sans nom ! Metternich, le grand homme de pratique et d'action, tombé du pouvoir dans la dislocation de son pays et de l'Europe, le prédit comme Joseph de Maistre, le philosophe chrétien et le penseur, qui, pour le prédire, n'avait pas eu, lui, besoin d'en tomber. J'ai cité ailleurs les paroles de Metternich (1) à Londres : « La Révolution « de 1789 — y disait-il — a été la punition des classes

1. *Les Prophètes du Passé.*

« élevées, mais la bourgeoisie et le peuple auront « aussi la leur. La faim continuera l'échafaud, et ce « sera l'expiation pour tous ! L'expiation en bas et « en haut ! Les peuples y perdront l'esprit de révolte, « les aristocrates et les rois l'esprit de faiblesse et « d'illusion, plus honteux et plus coupable encore. » Certes ! c'était là un peu plus net et un peu plus vibrant que le style éteint de ces *Mémoires*. Qui sait ? Au regard de ceux qui admirent Metternich, ce dernier romain de la diplomatie, ce Nestor au pouvoir où les hommes ordinaires n'ont pas le temps de vieillir, il aurait mieux valu peut-être ne pas les publier, puisqu'ils n'étaient pas un chef-d'œuvre, venant d'un homme dont l'opinion en attendait un. Quand on a tenu dans les choses humaines la place qu'a tenue Metternich, il y a des moitiés de bruit indignes de lui et de sa tombe... Du fond de son action déjà lointaine, peut-être paraîtrait-il plus grand !...

MADAME C. JAUBERT (1)

I

Ce n'est pas un bas-bleu. C'est une mondaine. Elle n'a pas les affectations et les horribles grimaces des bleues qui veulent se faire hommes, et qui, dans ce moment, se font rouges pour arriver à l'être. Non! La madame Jaubert que voici est une femme, et une *femme comme il faut*, qui, dans son livre, reste *comme il faut*; mais quand j'ai dit cela, j'ai tout dit! Je n'ai point à verser à ses pieds les torrent de madrigaux qu'y versent certains journaux, qui la vantent peut-être parce qu'elle fait du reportage, comme eux... Seulement, son reportage, à elle, est rétrospectif. Son livre, en effet, n'est que cela. Madame Jaubert a mis du temps

1. *Souvenirs de madame C. Jaubert* (*Constitutionnel*, 31 Janvier 1881).

à nous le donner. La société dont, jeune, elle a fait partie, a vécu. Les quatre noms, de célébrité différente, qu'elle a choisis pour *tirer l'œil* sur son livre et qui lui servent d'étincelantes bobines, à cette dévideuse de commérages, pour défiler son pauvre fil, sont morts tous les quatre. Or, s'il n'y avait sur la couverture de son volume que : *Souvenirs de madame Jaubert*, ces *Souvenirs*, comme beaucoup d'autres, pourraient s'en aller tout doucettement à l'oubli. Madame Jaubert, qui a pu avoir son petit jour de rayons dans le cercle plus ou moins étendu de sa société, ne fut pas cependant une personnalité si éclatante que la curiosité publique soit éveillée par son seul nom. Mais quand, à côté de ce nom, il y a ceux, par exemple, d'Alfred de Musset et de Henri Heine, sur la couverture d'un volume qui promet des *Lettres* et des *Correspondances*, alors on tend avidement la main vers la coupe qu'on nous dit pleine de ce vin-là !

Malheureusement, la coupe enchantée est trompeuse. Il n'y a que ses bords qui soient frottés de ces noms-là On ne trouve au fond que de la *piquette*, que de la *piquette* comme le monde en fait, en verse et en boit. Il n'y a là que frivolités comme il en débite, futilités et bavardages. Ce n'est pas méchant, oh ! non ! cela ne peut même pas s'appeler des médisances après décès, ces racontars d'une mondaine posthume. *Caquet-Bon-Bec*, *ma mie*, est ici absente, et du bec de sa plume, à défaut du bec de son bec, elle ne

déchiquète point ses contemporaines et ne leur enlève point des morceaux de leur précieuse réputation. Partant, peu d'intérêt, en somme ; car telle est notre chienne de nature humaine que la morsure lui plaît pour la morsure, et qu'elle adore les grands *mordeurs*. Saint-Simon n'est-il pas un *mordeur* terrible et souvent un *mordeur* injuste autant que terrible, et qui mord dans les plus grandes gloires et les plus hautes vertus de son temps ? Eh bien, Saint-Simon est une des passions du nôtre, et ce n'est point là affaire de génie ! Il aurait fait une apologie du sien avec le même talent de style qu'il en a fait la satire, qu'on ne le lirait pas avec le même frémissement de plaisir ! Tallemant des Réaux, qui n'avait pas le génie de Saint-Simon, qui n'était pas de cette fière race, mais qui est un *mordeur* aussi dans ses *historiettes* où l'on sent les crocs, on le lit avec avidité. Duclos, le hargneux Chamfort, qui ne mord pas, lui, comme un chien, mais comme un tigre, d'un coup de dent mortel, dans un mot, sont des écrivains que nous recherchons pour le fait même de leur morsure et quelle que soit la chair, innocente ou coupable, dans laquelle ils mordent. Mais madame Jaubert n'est point de ces plumes puissantes et cruelles. Je ne crois point qu'il y ait une seule épigramme dans tout son livre. C'est une femme d'un esprit doux et indulgent, qu'Alfred de Musset appelait « sa marraine » et qui ne le fut pas, à ce Chérubin teinté légèrement de démon, comme madame

20.

Almaviva l'était à l'autre Chérubin. Et ce n'était pas non plus une ennuyée comme tant d'autres mondaines qui cachent un vide affreux sous des rubans et des sourires et qui sont des marquises du Deffand sans l'esprit de la marquise du Deffand, qui la vengeait, elle, de son ennui, en le massacrant... Madame Jaubert n'a d'esprit que comme une femme du monde qui ne sait pas le classer quand elle le rencontre dans les autres, et dont les appréciations et les admirations sont le plus souvent des confusions. Ainsi, elle met Alfred de Musset avec Berryer et Henri Heine avec Lanfrey! Et elle ne mêle pas seulement sur la couverture de son livre, mais dans son livre même, Henri Heine et Alfred de Musset, ces morts immortels, aux œuvres immortelles comme eux, et Berryer et Lanfrey, ces morts deux fois morts, qui, s'ils ont quelque chose dans la postérité, n'y auront que leurs noms et rien de plus! On y dira Berryer comme on y dit Patru. Il y sera le Patru politique et parlementaire du règne en expectative éternelle du comte de Chambord. Et Lanfrey, Lanfrey, qu'y sera-t-il? Un pamphlétaire contre Napoléon, dont on n'aurait jamais rien dit sans l'ambition de son injure... Car voilà le bénéfice de la médiocrité haineuse qui crache à l'auguste figure d'un grand homme, c'est que la gloire du grand homme fait voir le crachat qu'on ne verrait pas sans elle, et lui inflige la punition de son immortalité!

II

Mais madame Jaubert, l'élégante et superficielle madame Jaubert, n'a pas la vue assez longue ou as sez nette, avec son lorgnon, pour avoir vu cela. Elle n'a pas sur la personnalité de Berryer, l'homme politique et l'homme d'État d'un règne qui ne vient pas, une idée nouvelle, une découverte, un aperçu quelconque. Elle n'a sur son talent, sa portée et son caractère, que l'opinion de sa société et son admiration banale. Tout son chapitre sur Berryer pourrait s'appeler seulement : « *Un séjour au château d'Augerville.* » Elle décrit en effet le château, et, comme elle le dit en d'autres termes, le châtelain : seigneur et bourgeois, philosophe et religieux, plébéien et aristocratique, monarchique et libéral, — comme vous voyez, une assez jolie anarchie d'homme ! mais que nous connaissions et qu'elle ne nous apprend pas. Et comme cela, elle le trouve charmant ! Dans l'optimisme et la reconnaissance de la réception qu'on lui fait à Augerville, la délicieuse femme du monde parle avec délicatesse des *liaisons de cœur* de Berryer, « dont il aurait eu l'honneur, mais sans « en avoir le profit », dit-elle. Qu'est-ce que cela nous

fait, ces liaisons? Mais elle va plus loin, cette femme aimable! Elle invente de commodes théories d'amours vertueux et de coquetteries innocentes, qui créent, dit-elle, « entre hommes et femmes, mille nuances « dans les relations qui constituent, à vrai dire, le « charme de la société ». Elle parle, mais à mi-voix et comme l'éventail sur la bouche, de l'imperturbable confiance de la pauvre madame Berryer en la pureté des liaisons de cœur de son mari avec la princesse de T... qu'elle a la discrétion de n'indiquer que par une initiale. Tout le salon d'Augerville, le bateau d'Augerville, les beaux temps d'Augerville, les toilettes d'Augerville, passent par sa plume, et les visiteurs d'Augerville, dont quelques uns sont de grands artistes (comme Eugène Delacroix), ce dont on ne s'apercevrait jamais au néant de leurs conversations! Il y a même des caricatures attendries, comme celle du vieux Richomme, l'avoué de l'illustre avocat, dont l'amitié serait comique si l'amitié pouvait jamais l'être. Tout s'écoule enfin dans ce livre en conversations précieusement insignifiantes ou en décamérons de pelouse et de salon, mais dans tout cela où est Berryer, qu'il faudrait faire voir et qui se dissout dans ces ridicules frivolités? Où est ici le Berryer qui n'est pas seulement le vieux comédien de salon, le vieux évaporé, le vieux céladon aux pieds des femmes, mais le Berryer consistant et sérieux qui devrait être ici partout et dont on dit partout: « Où est-il? »

Quant à Lanfrey, c'est autre chose. Le croirait-on? Cette femme du monde a moins rapetissé la personnalité intime de Lanfrey que la personnalité intime de Berryer. Il est évident qu'elle préfère, à la manière dont elle appuie sa légère plume de corbeau sur Lanfrey, le jeune puritain au vieux céladon... Malgré les amabilités du château d'Augerville, si chères à sa mémoire de mondaine, l'*austère* Lanfrey est le préféré. Les puritains vont aux caillettes ! C'est Stendhal qui a dit quelque part que le puritanisme était d'un très puissant attrait sur les femmes du monde et qu'elles étaient naturellement portées vers les jeunes gens sévères et sentencieux. Elles les croient profonds... Madame Jaubert a justifié l'observation de Stendhal. Elle a presque de l'enthousiasme, cette âme de salon, pour ce sec et raide Lanfrey, la bégueule politique, le morceau anguleux de carton, qui se croyait et voulait être du fer ! Dans son admiration pour lui, elle admire jusqu'à *son teint de rose* (il paraît que ce puritain était frais), comme les petites femmes de son entourage admiraient les ongles du Premier Consul. Pour elle, ce petit bonhomme politique est le petit David qui, de son petit caillou, doit tuer le grand Goliath. Elle nous raconte ses héroïsmes, dès le collège, contre les Jésuites qui le chassèrent, et même — la femme est toujours romanesque, si prosaïsée qu'elle soit par le monde, — ses premières amours. Elle nous raconte ses voyages en chemin de fer avec lui, comme si tout

cela était de taille d'histoire et méritait de ne jamais périr dans la mémoire des hommes ! Badaude, cette élégante, comme une légitimiste, dans son admiration pour Berryer, elle est encore plus badaude dans son admiration d'ennemie de l'Empereur pour Lanfrey. C'est que, probablement, elle s'imagine qu'il a tué Goliath !

Tels sont les deux hommes (pour elle) que l'auteur des *Souvenirs* a épinglés dans l'intimité de leur vie. Elle nous a montré, en eux, des choses qui n'intéressent personne, — qui ne les individualisent jamais et qui très souvent les abaissent. Cette adorable petite main sait donc lancer le pavé de l'ours ! Évidemment, c'est Berryer qui est le plus abaissé des deux par cette plume innocente de mondanité, qui n'a pas conscience de ce qu'elle fait. Le sentiment moral de l'auteur des *Souvenirs* ne va pas jusque-là; et, d'ailleurs, cela nous importe assez peu, du reste. Les grands hommes de madame Jaubert ne sont pas nos grands hommes, à nous. L'un, Berryer, n'ayant été qu'un orateur, a tout emporté avec lui en mourant, et l'autre, Lanfrey, n'a pas, malheureusement pour lui, tout emporté ! Il nous a laissé un livre médiocre de talent et méprisable de volonté et de portée ; car c'est une atteinte systématique, non pas à une *partie* de la gloire, mais à *toute* la gloire de Napoléon, et une atteinte aussi à la vérité de l'histoire ! Nous nous moquons bien de ce qu'on peut dire sur

MM. Berryer et Lanfrey. Mais voici, pour nous et pour la Postérité, deux poètes de génie rencontrés par la femme du monde à travers les salons dont elle était la libellule errante, et nous allons voir ce qu'ils ont gagné, eux ! aux *Souvenirs* de cette tête de papillon, et ce que ces *Souvenirs* ont ajouté à l'idée que nous avions de ces deux poètes.

III

La mondaine a, sans le vouloir et sans penser à mal, *plumé* un peu leurs auréoles... Les femmes du monde jouent de ces tours aux poètes ! Alfred de Musset et Henri Heine étaient de ces êtres divins de talent, qu'on ne doit voir qu'à travers leur poésie, — ou à travers ce qu'ils disent d'eux-mêmes ; car parfois ils parlent merveilleusement d'eux-mêmes, preuve les *Mémoires* de Lord Byron, aussi passionnants que ses œuvres. Ni Heine ni Alfred de Musset n'ont laissé de mémoires, mais ils sont tout entiers dans leurs œuvres. S'ils avaient laissé des mémoires, ils se seraient probablement épargné les pattes de mouche de madame Jaubert sur leurs personnes... Comme pour Berryer, dont le chapitre s'appelle : « *Séjour au*

château d'Augerville en 1840 », le chapitre sur de Musset s'appelle « 1847 et 1848 ». Et, au fait, il est bien nommé ; car ce chapitre qui promet Alfred de Musset commence par un roman mondain absolument étranger à Alfred de Musset, et qui, d'un intérêt vulgaire, n'a que faire là, si ce n'est pour le plaisir particulier de l'auteur des *Souvenirs* qui le raconte, mais au bout duquel, enfin, on voit poindre Alfred de Musset ! Ce flot de bavardages l'apporte... A cette époque, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* se donnait la torture de jouer au dandy, mais il n'était pas de force à porter ce corselet de soie plus étreignant qu'un corselet d'acier. Il était d'une nature trop naïvement poétique, trop capricieuse, trop agitée et trop tendre, pour être continuement un dandy. Le dandysme s'arrête à l'amour... L'enfant qu'il fut éternellement, ce beau jeune homme, se laissa prendre aux airs probablement maternels d'une femme dont je ne mets pas en doute le charme, mais dont je nie la profondeur. Je l'ai dit, il l'appela « sa marraine » dans ses lettres, et c'est une raison pour elle de les publier. Seulement, ces lettres, il faut bien en convenir, ne sont pas dignes de ce charmant génie qui, dans ses livres, avait la grâce, mais qui, dans ses lettres, ne l'a pas toujours. Il y a çà et là dans ces lettres des traits qui rappellent le de Musset des livres, mais le de Musset des livres n'y est jamais tout entier. Il y est diminué, et c'est là le reproche qu'on

peut faire à ces lettres. La pierre ponce du monde a passé sur elles. Elles sont du de Musset encore, mais effacé... et, curieuses à faire ouvrir le livre de madame Jaubert, qui pourrait sans elles rester fermé, elles ne satisfont pas l'ardente curiosité que le nom seul d Alfred de Musset a fait naître.

C'est aussi des lettres qui excitent l'intérêt (toujours trompé) du lecteur, dans le chapitre consacré à Henri Heine. L'auteur des *Souvenirs* l'avait rencontré dans un salon, comme Alfred de Musset, et elle était trop femme du monde pour ne pas orner le sien de ce poète dont la conversation avait des éclairs. Mais ces lettres (au chétif nombre de CINQ !) ne sont pas non plus, en somme, dignes de l'homme d'esprit, dans l'homme de génie, qu'on a le plus comparé à Voltaire. Il est vrai que ces lettres, insignifiantes par le fond, sont presque toutes des billets d'excuses pour quelque devoir du monde inaccompli. Ce sont des billets sur des riens... On conçoit que venant de la main inspirée qui a écrit les *Reisebilder*, on les garde; mais on ne conçoit pas qu'on les publie. Elles montrent trop, en effet, le poète inférieur à lui-même dans les petites vulgarités de la vie. Ces lettres de Heine n'ont pas même la valeur de celles d'Alfred de Musset, où les babillages de l'homme du monde laissent parfois passer un trait de l'âme du poète, — de cette âme dont on est insatiable, et qui va s'énervant et se noyant dans des commérages indignes d'elle! Dans ce livre

décevant des *Souvenirs* de madame Jaubert, il y a cependant, au chapitre sur Heine, un intérêt qui pourrait, celui-là, n'être pas trompé : ce sont les détails de la terrible maladie qui a tué Heine, et sur laquelle, au moment où elle le dévorait, il plaisantait comme Scarron. Singulier rapprochement ! Heine, comme Scarron, a bouffonné avec la douleur et la mort, et madame Jaubert nous a rapporté quelques-unes de ses bouffonneries. Elle les a rapportées comme elle rapporte tout, sans y mettre la moindre émotion, la moindre âme, la moindre pensée. Elle reste élégante, correcte, irréprochable, mais voilà tout ! C'est avec ce ton parfait mais insuffisant qu'elle nous a parlé, à la fin de son livre, de l'amour de Heine pour sa femme, — cette fille du peuple, ignorante et nulle, et faite par les sentiments pour être une femme du monde, — et qu'il a aimée, le malheureux poète ! avec une jalousie si épouvantablement sublime (voir la page 308 des *Souvenirs*). Mais ni l'auteur de ces *Souvenirs* tranquilles, ni le médecin de Heine, ne comprirent rien à cet amour tragique, qui, de tous les amours éprouvés par Heine, fut assurément le plus beau !

IV

Et pourquoi aurait-elle compris? C'est une Gazette... Elle raconte pour raconter, et ce qu'il faudrait quand on parle des poètes, ce serait une âme qui résonnât et qui s'accordât à leurs âmes! Or, comme dans le livre de madame Jaubert les deux poètes ne se sont pas révélés grandiosement eux-mêmes, par ce qu'elle en cite la femme qui ne les a connus que par les dehors de la vie n'a rapporté d'eux sur ces récits aucune réverbération puissante. Le rayon brûlant des poètes a glissé et s'est éteint sur cet émail...

Il faut des poètes pour être les historiens des poètes. Madame Jaubert, cet écrivain de salon, peut nous donner très bien une idée agréable et juste d'un major Fraser ou d'un prince de Belgiojoso, supériorités de salon comme elle, brillants *gants jaunes* de l'époque de sa jeunesse, mais d'Alfred de Musset et de Henri Heine, qui ne furent pas seulement que des talents, mais des âmes de poètes, elle ne le pouvait pas! Où en aurait-elle pris une pour comprendre la leur?... Pour elle, Alfred de Musset n'était qu'un svelte et délicieux valseur qui faisait de jolis vers, plus ou

moins mélancoliques, et qui lui racontait les anecdotes de son cœur en proie à des amourettes de salon, mais l'amoureux réel, profond, ensanglanté, qui a saigné des vers comme on en trouve dans certaines parties de ses œuvres, elle ne s'en doutait même pas! Cet Alfred de Musset-là lui échappe. Son livre, publié d'hier, qui ne se *souvient* que des fantaisies agitées du poète, se tait sur madame Sand, qui en fut l'angoisse et la mort. La femme *comme il faut* a écarté ces sombres et scandaleuses images. Son livre, cette mondanité, ne modifiera donc en quoi que ce soit l'opinion publique sur deux poètes plus grands dans le mystère de leur vie et le silence de leur mort que dans les récits qu'elle en a voulu faire, sur le dos de son éventail. La plume de cette chroniqueuse du passé ne pesait pas assez pour écrire quelque chose de profond et de *révélateur* sur cette poussière; et si, de la pointe de ce pied, fabuleusement petit, dont a parlé de Musset, de ce pied de reine Mab qu'elle doit avoir toujours, elle s'avisait d'effacer ce qu'elle a tracé sur cette poussière, la besogne de son pied vaudrait mieux certainement que la besogne de sa main...

TABLE

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

